GEORGES BATAULT

LE PONTIFE DE LA DÉMAGOGIE

VICTOR HUGO

> « Les héros sonores ont jusqu'à ce jour assourdi la raison humaine. Ce majestueux tapage commence à la fatiguer. »
>
> V. H.

> « La pompe de son bagage sera fort detruite. Déjà quelques-unes de ses immenses baudruches se dégonflent...
>
> » Est-ce qu'enfin l'heure serait sonnée, l'heure inévitable où la foule se détache de ceux qui l'ont caressée et abaissée. »
>
> Louis VEUILLOT.
> *(Les Odeurs de Paris.)*



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e



Il a été tiré de cet ouvrage

30 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, dont 20 numérotés de 1 à 20, et 10 hors commerce, réservés à l'auteur.

LE PONTIFE DE LA DÉMAGOGIE
VICTOR HUGO

DU MÊME AUTEUR :

La Guerre absolue. Essai de philosophie de l'histoire (PAYOT).

Le Problème juif (PLON).

Sibyl (FLAMMARION)

Le Colloque avec Pan (FLAMMARION).

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1934.

PROPOS LIMINAIRE

L'heure du déclin a sonné, la Troisième République entre dans son crépuscule. Elle n'est plus maîtresse d'échapper à ce dilemme redoutable :

Ou bien la démagogie tuera la nation?...
ou bien la nation écrasera la démagogie?

Dans cette lutte désormais sans merci, résolus à défendre leurs prébendes jusqu'à la dernière extrémité, les politiciens-démagogues useront des armes éprouvées qui leur ont assuré au cours d'une soixantaine d'années tant de détestables succès.

La méthode est simple : au mépris de toute réalité, au nom d'un idéal impossible, sous couvert de sentiments prétendument généreux, faire appel aux bas instincts des masses, aux passions tumultueuses des foules. Pro-

mettre et flatter, flatter et promettre, exaspérer les appétits en rejetant toujours les responsabilités sur les plus sages, — ou les moins fous, — qui n'ont cessé de dénoncer l'insanité et le danger d'entreprises fatalement vouées au désastre du fait qu'elles contredisent à la nature de l'homme et des choses. Pour persuader les esprits simples de prendre les vessies qu'on leur présente pour des lanternes, le démagogue doit nécessairement se doubler d'un charlatan brillant, bruyant, convaincant et disert, qui pare le creux de ses idées des arabesques de son éloquence.

Les politiciens-démagogues qui mènent la France à sa perte ne font point exception à la règle, et je voudrais montrer, — c'est là le but de ce petit livre, — qu'ils vivent en exploitant un vieux stock d'idées « neuves » et « généreuses » qui, tout entier provient des rêveries prophétiques de Victor Hugo. La situation littéraire même de Victor Hugo, l'injuste prééminence officielle qu'on lui accorde, est due au fait que toute une partie de son œuvre est le grenier d'abondance où s'alimente inépuisablement la démagogie républicaine, depuis plus de soixante ans.

La gloire de Hugo, poète et penseur est,

pour la plus large part, le fait de la démocratie reconnaissante, un hommage rendu au plus retentissant des démagogues :

Mon dessein n'est pas ici, je le dis une fois pour toutes, de discuter de la valeur des titres littéraires de Victor Hugo, ce n'est pas mon sujet. Seuls m'appartiennent sa vie politique, — qu'on a la risible prétention de donner en exemple, et qui fut longtemps celle d'un parfait opportuniste, avant que sa maladresse et sa vanité ne le contraignissent à se jeter dans la démagogie, — et son œuvre de prophète-démocrate et de penseur populaire. Comme je l'écris au treizième chapitre du présent ouvrage :

« La plupart, sinon toutes les illusions malfaisantes dont s'abreuve la démocratie peuvent se réclamer de la paternité de Victor Hugo, pontife, prophète et messie. Elles sont le fruit de son immense vanité et de la soif inextinguible de popularité qui le possédaient. Victor Hugo est le plus grand assembleur de nuées auquel la France ait jamais donné le jour, or les nuées portent en elles l'orage, le tumulte et la destruction.

« Non point que Victor Hugo ait en rien innové, ni qu'il ait rien inventé ; il s'est contenté de ramasser toutes les folles idées

éparses autour de lui, il leur a prêté voix, il les a revêtues du prestige de sa gloire, il les a autorisées en leur prostituant son talent. Gulliver s'est fait le héraut des Lilliputiens.

« Toute l'idéologie, toute la phraséologie démagogiques dont se nourrissent avidement les politiciens de la Troisième République sont incluses dans l'œuvre du prophète et du pontife Hugo. »

Je le répète, toutes les soi-disant « idées nouvelles », toutes les soi-disant « idées de l'avenir », tous ces prétentieux oripeaux usés jusqu'à la corde, toute cette vieille friperie démocratique, c'est dans l'armoire aux accessoires de Hugo que nos modernes démagogues vont les décrocher, c'est chez lui que s'approvisionne toute la chie-en-lit du lugubre carnaval démocratique. De là découle, en ce qui nous concerne, l'importance qu'il est encore permis d'attacher au plus retentissant des poètes romantiques. C'est par ce qu'il y a de pire en lui qu'il demeure le plus actuel. Il incarne et résume les plus regrettables démagogues de la Troisième République, les plus agissants, les plus nocifs de ces « imposteurs chaleureux ».

Il est utile de retracer la carrière d'homme public de Victor Hugo, déformée à plaisir

par la légende démocratique et qu'on découvre toute tissue de petitesses et d'égoïstes habiletés. Elle est un exemple, trop souvent suivi, peut-être, par les politiciens de tout acabit, mais qu'on ne saurait se vanter d'imiter sans quelque honte. Hugo excellait à tirer parti de tout, même de ses malheurs, même de ses erreurs, et le principal de sa gloire il l'a peut-être dû à la constante opportunité de ses reniements. C'est encore un trait qui l'apparente et le rend cher aux démagogues.

On contestera peut-être qu'il vaille la peine de reproduire, dans leur forme originale, les grands thèmes de la démagogie hugolienne qui, dans son fond, est la démagogie de tous les temps.

Ce serait une erreur, car c'est là que réside, à mes yeux, l'utilité et la vertu de Hugo, et c'est pourquoi je n'ai pas hésité à multiplier les citations dans mon texte.

Le style prophétique de Victor Hugo, avec ce qu'il comporte d'emphase lyrique, de redondance et de boursouflure, a vieilli, mais il a quelque chose de merveilleusement adéquat aux « pensées » qu'il exprime, il leur donne tout le relief qu'elles méritent. Il y a chez le poète une puissance de grossissement

qui fait que toutes les choses qu'il exprime apparaissent aussitôt énormes. Ainsi grossies et comme vues au microscope, les « idées » démagogiques se révèlent immédiatement sous leur vrai jour, non seulement sottes et malfaisantes, mais encore grotesques et ridicules. Présentées avec un enthousiasme prophétique qui touche souvent au délire, ou avec une solennité pontifiante du plus curieux effet, la pensée démagogique prend chez Hugo des aspects de parodie. Elle prête à rire, et du coup perd quelque chose de sa nocivité, en se ridiculisant, pour ainsi dire, d'elle-même.

Afin de mieux piper, parmi nos contemporains, les ignorants et les sots qui forment leur clientèle, les plus récents démagogues prêtent à ces mêmes idées un aspect plus moderne, plus conforme à la mode du jour : léger vernis pseudo-scientifique, langage plus dépouillé, moins de fracas, et plus d'apparente subtilité. Ils feignent de raisonner alors qu'Hugo, grisé par son propre tapage, se contente de résonner. Ce sont pourtant, sur des modes différents, identiquement les mêmes choses que répètent inlassablement l'un et les autres. Mais le premier marche devant, avantageux, bombant le torse, vrai tambour-major de la démocratie.

Dans un sens, la démagogie du poète est plus honnête, plus naïve : elle est bonne fille, elle se présente sans voile.

On peut donc espérer que la romantique parade du prophète-démagogue avec son accompagnement de grosse caisse, ait pour effet de réveiller dans un éclat de rire ceux qu'endorment doucement nos modernes docteurs en démagogie, faux savants, mais hypocrites avisés.

Dans Hugo il y a quelque chose de Ubu, du bon roi Ubu avec sa pompe à phynance et son croc à décerveler : engins indispensables à tout démagogue, auquel il faut joindre la machine-à-capter-les-bulletins-de-vote : variété du phonographe servant à débiter indéfiniment les mêmes formules creuses. Bien que sa pauvreté en matière d'idées n'ait d'égale que son immense vanité, Victor Hugo incarne et résume *toute la pensée de la démagogie républicaine.* Il en est l'homme représentatif, à la fois le héraut et le héros. C'est en lui qu'elle peut être le mieux et le plus complètement étudiée, et c'est là toute la tâche que je me suis assignée dans le présent ouvrage.

J'ai écrit ces propos liminaires, sur un ton quelque peu vif, uniquement pour marquer

le caractère actuel de mon petit livre ; on aurait tort de n'y voir qu'un pamphlet. Je me suis efforcé, tout au contraire, sans rien céler de mes préférences, de procéder en historien impartial et probe et de ne rien avancer qui ne s'appuie sur des faits vérifiés et sur des textes authentiques. Je n'ai rien eu en vue que la vérité, c'est sans doute ce qu'on me pardonnera le moins.

Note. — Pour faciliter les vérifications éventuelles des lecteurs, toutes les citations des œuvres de Victor Hugo se réfèrent à la petite édition populaire *Nelson*.

I

Victor Hugo occupe une place officielle absolument à part, parmi les grands écrivains français de tous les temps. Il semble qu'il faille le considérer comme le plus illustre d'entre eux, et aussi comme le plus justement populaire.

Seul des grands poètes de sa génération, il a eu les honneurs du Panthéon. Son enterrement, spectacle unique au monde, tenait de l'apothéose et de la kermesse.

Son nom est partout. Il n'est pas de ville importante, pas de faubourg, pas de préfecture, pas de sous-préfecture qui n'ait son boulevard, ou sa place, ou son square Victor Hugo. Le poète de *la Légende des Siècles* a son musée, et, fait unique, le gouvernement

1

de la République a créé à la Sorbonne une chaire magistrale, consacrée exclusivement à l'étude de son œuvre, de sa vie et de ses agissements.

Tout cela, Victor Hugo le doit moins à son talent poétique qu'à la qualité de démagogue et de prophète démocratique qu'on aurait mauvaise grâce à lui dénier. La démocratie étant pauvre en grands hommes authentiques, ne peut s'offrir le luxe de l'ingratitude. On entoure la mémoire de Victor Hugo d'une sollicitude jalouse, parce qu'elle est profitable au régime. Le fait est significatif.

Le temps, en apaisant les passions, en opérant une sage et lente discrimination, en effaçant le transitoire, n'aurait laissé émerger de l'œuvre du poète que la petite part de l'éternel. Or, ce qui lui a valu des honneurs exceptionnels, c'est précisément ce qu'il y a de caduc, de dérisoire, d'absurde même, dans son œuvre immense toute mêlée de lumière et d'ombre, de beautés et de ridicules.

Il est vrai qu'aujourd'hui, le ridicule seul suffit à rendre immortel.

Il y a dans Victor Hugo un artiste et un démagogue, un poète populaire doublé d'un sot prophète.

Nous sommes de l'opinion qu'on est mal venu à demander des comptes aux artistes et aux poètes, leur vie ne nous intéresse que dans la mesure où elle sert à expliquer leur génie. Pour le reste, leur œuvre est là qui les justifie. C'est une plus noble tâche, une plus haute joie de chercher des raisons d'admirer les ouvrages des grands hommes que de s'efforcer à les éplucher pour mettre en évidence leurs faiblesses, leurs tares et leurs ridicules.

Mais il n'en est plus de même lorsque, dans un but intéressé, quelques-uns s'efforcent, sous le couvert du génie, à vouloir justement tirer exemple, pour leur prêter valeur éducative, des faiblesses, des tares, et des ridicules des grands hommes.

C'est précisément ainsi que l'on a procédé avec Hugo.

On voudrait faire que le poète prête de sa valeur au prophète, et que chacun soit tenu d'admirer, indistinctement, l'artiste et le malfaisant démagogue.

Victor Hugo n'est pas devenu poète parce qu'il était démocrate, ni démocrate parce qu'il était poète.

Il était poète parce qu'il était né poète ; il s'est institué démocrate et prophète par dé-

pit, par vanité, et par soif malsaine de popularité.

Pour comprendre comment Victor Hugo est devenu prophète et grand pontife de la démocratie, — voire même, à la fin de sa vie, aux origines de la Troisième République, une sorte de dieu vivant et l'incarnation de la démagogie, — il est indispensable de connaître certains aspects de sa nature, et certains traits de sa vie

Prodigieux inventeur de rythmes et de rimes, Victor Hugo n'a jamais eu d'idées originales sur rien. Se prétendant philosophe, il était inaccessible à la philosophie, et n'a jamais apporté aucune vue nouvelle sur quelque sujet que ce soit.

Virtuose étonnant, il n'a jamais brodé ses arabesques que sur des thèmes de la plus élémentaire banalité. Autant est habile l'artiste, autant est pauvre le penseur. « L'erreur fondamentale qu'il commet... c'est de se prendre pour un penseur, alors qu'il est en réalité un merveilleux assembleur de mots et d'images... il n'a jamais eu à sa disposition qu'un très petit nombre d'idées, généralement prématurées ou périmées, c'est-à-dire inapplicables au moment où il s'enthousiasme pour elles, et qu'il cherche à imposer par des

raisonnements peu concluants, des fictions invariables (1). » L'éclat de la forme a seul pu faire illusion sur l'indigence, ou plus exactement, sur la naïve simplicité du fond.

Contrairement à ce que le poète imaginait lui-même, et à ce que d'autres à sa suite, se sont imaginé, Victor Hugo n'a été, à aucun instant, un guide de l'opinion. Il n'en a jamais été que l'écho et le reflet. Extraordinairement sensible à toutes les réactions du milieu au sein duquel il vivait, doué d'une sorte de tact, très subtil, des aspirations et des désirs qui se faisaient jour autour de lui, et possédant un pouvoir d'expression d'une puissance et d'une variété incomparables, il captait tous les souffles de l'atmosphère ambiante, canalisait tous les courants, les simplifiait, les rassemblait, les multipliait, et finalement les incarnait en leur conférant le prestige d'une forme retentissante

Cela est vrai, aussi bien littérairement que politiquement, depuis le début de sa carrière.

Dans sa très consciencieuse étude sur *la Préface de Cromwell*, M. Maurice Souriau intitule un de ses chapitres *la « Préface » est dans l'air.* Il y dit notamment : « *La Préface*

(1) Pierre de Lacretelle, *Vie politique de Victor Hugo* (Hachette), p. 22.

allait devoir une partie de son succès à ce fait : les idées qui y sont contenues étaient déjà dans l'air... On croit quelquefois diminuer le mérite d'un penseur lorsqu'on fait remarquer que sa théorie était « dans l'air »... Ce procès de tendance fait aux poètes populaires, souligne chez eux un mérite peu commun. Dire ce que tout le monde pense, ou croit penser, n'est pas un mince talent... Rien à coup sûr n'est plus vrai, pour le fondateur du second romantisme... La Révolution pouvait commencer en effet ; maintenant les révolutionnaires savaient ce qu'ils voulaient, Victor Hugo ayant proclamé ce que l'on pensait autour de lui... Lui-même ne dissimule pas ce qu'il doit à ses prédécesseurs... Il plaide une cause, sinon gagnée d'avance, du moins favorablement attendue : il écrit pour ce public : « dont l'éducation « est si avancée, et que tant de remarquables « écrits, de critique ou d'application, livrés « ou journaux, ont déjà mûri pour l'art. » Pour toutes ces raisons, *la Préface* rencontre un accueil enthousiaste : c'est un miroir, où chacun voit ses idées en beau : aussi les disciples accourent-ils en foule... »

Victor Hugo n'est pas de ces génies mystérieux qui précèdent leur temps, perdus dans

les solitudes de l'avenir. Il ne s'attarde pas non plus à suivre, il accompagne, il est à chaque instant l'homme du moment, perpétuellement changeant, mais toujours actuel.

En cela déjà, par une grâce de sa complexion, il est fait pour séduire le démagogue qui n'aspire à rien d'autre qu'à saisir pour l'exploiter l'impulsion passionnelle de la foule.

On voit ainsi, qu'en matière littéraire d'abord, en matière politique plus tard, Victor Hugo est lui-même un démagogue-né.

Il prête une voix, — et quelle voix ! — à tout ce qui autour de lui cherche à s'exprimer. De là découlent, dès les débuts, ses prodigieux succès. C'est moins chez lui un fait de calcul qu'un état de nature ; il est ainsi constitué, et les années ne le changeront guère. Quoi qu'il dise, il n'est jamais seul. Par sa bouche, c'est toujours un groupement, une foule qui parle, et qui s'enivre de le faire avec tant de grandiloquence. En lui, chacun se reconnaît, infiniment flatté de retrouver sa pensée confuse soudain revêtue de resplendissants atours.

Le besoin de popularité qui possédait Victor Hugo est une exigence de son génie. Ce qu'il a dessein de dire, c'est précisément ce

que d'autres ont besoin d'entendre. Il semble que ce soit sa vocation de flatter toujours les passions de la foule

Sa pensée, son inspiration, ont quelque chose d'impersonnel et d'élémentaire, — un souffle qui vient d'ailleurs, — et, dans ce sens, il est vraiment prophète. Penché sur le monde, il en écoute tous les murmures, toutes les rumeurs. Son oreille est d'une finesse extrême, — et ce qu'il a discerné, ce que lui a murmuré la « Bouche d'Ombre », il le répète intarissablement, il le proclame hautement, puissamment, souvent avec une insistance pesante.

Ainsi qu'il l'a dit lui-même, dans un vers célèbre, il est perpétuellement celui qu'une destinée singulière « mit au centre de tout comme un écho sonore ».

On peut dire, sans exagération, que ce poète, dont la forme est si variée, si parfaitement plastique qu'il la plie à tous les usages, qu'il l'adapte à tous les tons, n'a jamais eu ni une inspiration ni une idée qui lui appartiennent en propre. Il suit les courants, se plie aux modes, épouse les tendances, mais, par la magie de son verbe, il confère à toute chose une sorte de fraîcheur et de virginité, et se donne l'air d'avoir tout inventé, tout créé.

Ceci explique que nul écrivain, nul autre poète que Hugo n'ait connu d'aussi rapides succès, ni d'aussi constants. La gloire fut la compagne de toute sa vie, et non seulement la gloire, mais aussi la popularité. Il les attirait à lui tout naturellement. De là découle aussi sa conception du rôle du poète considéré comme la voix de l'opinion. « Le rôle du poète, — écrit M. André Bellessort à propos de Victor Hugo, — est de célébrer tout ce qui intéresse la communauté : l'érection d'une statue, une guerre, une mort, un incident politique, comme l'insolence de l'ambassadeur autrichien qui dicta au jeune poète son *Ode à la Colonne*. Cette conception n'était pas neuve : Pindare et Horace, Ronsard et Malherbe l'avaient eue. Mais si Lamartine et Vigny exaltaient la mission du poète, ils se tenaient en dehors de l'événement du jour, du fait divers. Hugo, au contraire, s'en emparait. L'actualité était un moyen de s'imposer (1)... »

Victor Hugo est une sorte d'extraordinaire journaliste lyrique, mais un vrai journaliste, qui se plie à tous les mouvements du public, en feignant de les diriger. Comme le poète est

(1) André Bellessort, *Essai sur Victor Hugo*, p. 11-12.

né au début du dix-neuvième siècle, le plus troublé de notre histoire, celui où les régimes sans cesse succédaient aux régimes, il n'est pas étonnant qu'il ait été conduit par les événements à varier sans cesse dans ses opinions. A vrai dire, il n'en changeait pas, ce sont elles qui changeaient autour de lui, il en reflétait simplement les aspects successifs.

Cette sorte de versatilité contribue à le rendre éminemment cher aux politiciens de la Troisième République que les vicissitudes de la politique contraignent fréquemment à faire de même : l'exemple du poète leur paraît une noble excuse, une admirable justification. Le mouvement politique ayant toujours évolué vers la gauche, de la Restauration jusqu'à nos jours, la justification est complète. Victor Hugo est bien un apôtre du Progrès : le progrès en politique étant par définition un mouvement orienté vers la « gauche », une perpétuelle surenchère démagogique.

II

Il n'est pas inutile de rappeler quelques faits de la vie politique du poète.

Né sous l'Empire, il débute dans l'existence sous la Restauration. Il est alors légitimiste à tous crins. Il rédige, avec son frère Abel, un petit journal ultra-conservateur, *le Conservateur littéraire*. On assassine le duc de Berry ; Victor Hugo fait une *Ode sur l'assassinat du duc de Berry*, ce qui lui vaut la protection de la duchesse et attire l'attention de Louis XVIII. Sa Majesté ordonne qu'une gratification de cinq cents francs soit remise au poète. Lorsque naît le duc de Bordeaux, Victor Hugo écrit une *Ode sur la naissance du duc de Bordeaux*. Il est bientôt pensionné par le roi.

Louis XVIII meurt, et Charles X lui succède ; le roi est mort, vive le roi ! Victor Hugo écrit l'*Ode sur les funérailles de Louis XVIII*, puis l'*Ode sur le Sacre*, dont le

nouveau roi se montre charmé ; l'auteur est accueilli aux Tuileries, et « Sa Majesté voulant témoigner la satisfaction que lui a causée la lecture de l'*Ode*, avait ordonné qu'elle fût réimprimée, avec tout le luxe typographique, par les presses de l'Imprimerie Royale..... »

En 1827, les maréchaux de l'Empire subissent une avanie au cours d'une réception à l'ambassade d'Autriche : l'incident fait grand bruit. Le poète empoigne sa plume, et écrit la magnifique *Ode à la Colonne* que publient *les Débats*.

« Immense ovation ; l'étranger grince et menace ; les ultras enragent, crient à la défection. Victor Hugo et la France changent de cocarde. Le drapeau blanc se fane... le ciel est tricolore (1). »

1830. Révolution, changement de régime. A Charles X roi de France, succède Louis-Philippe roi des Français. Victor Hugo verse un pleur et se tâte, la girouette hésite, en proie aux vents incertains.

« Aujourd'hui, la France monte sur les barricades, la France foule les lis, la France, c'est la *Marseillaise*, et son drapeau est trico-

(1) Raymond Escholier, *la Vie glorieuse de Victor Hugo*, p. 119-120.

lore..... Résister? Hugo n'y pense pas une seconde. Certes, il n'oublie pas la foi naïve de sa jeunesse, et témoigne son respect pour le vieux roi vaincu ; jamais, d'ailleurs, ce « noble cœur » ne démentira cette *sombre fidélité pour les choses tombées*. Sa voix déférente accompagnera Charles X sur les chemins de l'exil : et c'est la voix même de la France : « Pas d'outrage au vieillard qui s'éloigne à pas lents ! »

« Oui, mais le soleil se lève. L'aigle rouvre son aile et vole vers le soleil. Par la voix de Victor Hugo la France a célébré le sacre du roi ; par sa voix, la France célèbre aujourd'hui le sacre du peuple : « Frères, et vous aussi, vous avez vos journées (1) ! »

« Détaché des Bourbons depuis l'*Ode à la Colonne*, le poète de la France, au lendemain des « Trois Glorieuses » n'a pas cru tout d'abord en Louis-Philippe. Issu des barricades, ce règne suscitait encore trop d'émeutes pour être stable. L'ode fameuse : *A la Jeune France*, Victor Hugo l'a placée sous le signe de Napoléon. En 1831, le roi Joseph, qui tenait en si haute estime le général Hugo, a dépêché à son fils un envoyé

(1) Raymond Escholier, *la Vie glorieuse de Victor Hugo*, p. 175-176.

secret, Joël Robert Poinsett. Il s'agissait de travailler à l'avènement de Napoléon II. Le 6 septembre, l'auteur de *Cromwell* s'est rallié sans réserve à la cause du duc de Reichstadt. Et quelques semaines plus tard, il ajoutait aux *Feuilles d'Automne*, sur le point de paraître, une pièce, d'inspiration napoléonienne, le *Souvenir d'Enfance*.....

« .....Contre l'usurpateur, républicains et bonapartistes faisaient bloc ; tout comme sous les Bourbons, des sociétés secrètes subissaient le prestige napoléonien ; et l'émeutier de *Cromwell*, le vainqueur d'*Hernani*, le jeune général en chef de l'armée romantique, ne célébrait le vol de l'aigle que pour hâter celui de l'aiglon.

« La France réclamait Napoléon II. Il n'y avait plus qu'à l'enlever de Schœnbrunn, à le conduire de clocher en clocher jusqu'à Notre-Dame. Comment ne pas céder à l'appel de tout un peuple?

« .....Mais quand Joseph, devenu le seul prétendant au trône napoléonien, pria le poète de venir conférer avec lui à Londres, le chantre de Napoléon II se déroba. A quoi bon s'attarder près d'un prince sans prestige (1)? »

(1) R. Escholier, *op. cit.*, p. 252-253.

Le « à quoi bon s'attarder près d'un prince sans prestige » vaut son pesant d'or. Cela sonne vraiment comme un éloge.

C'est par l'entremise du duc et surtout de la duchesse d'Orléans, que Victor Hugo se rapprocha de la Couronne. Lorsque après quatre échecs, le poète fut enfin élu, le 7 janvier 1841, à l'Académie française, ce fut grâce à la pression discrète qu'exerça le duc d'Orléans sur le comte Molé.

Son discours de réception prononcé le 3 juin, fut une surprise pour tout le monde, on s'attendait à un événement littéraire, signifiant le triomphe du romantisme, on eut une harangue de « haute politique ». Déjà Victor Hugo rêvait de devenir homme d'État.

Dans une de ses *Lettres à l'Étrangère*, Balzac dit son étonnement et sa déception :

« J'ai assisté à la réception de Hugo, où le poète a renié ses soldats, où il a renié la branche aînée, où il a voulu justifier la Convention. Son discours a fait le plus profond chagrin à ses amis. Il a voulu caresser les partis, et, ce qui peut se faire dans l'ombre et dans l'intimité, ne va guère en public. Ce grand poète, ce sublime faiseur d'images, a reçu les étrivières, de qui? de Salvandy! L'assemblée était brillante, mais les deux

orateurs ont été mauvais l'un et l'autre (1). »

Un mois après ce discours de réception, il composa une vaste fresque historique où le futur conseiller du roi produisait un programme.....

« Aucun plan dans cette éclatante mêlée de mots où s'entre-choquent deux mille cinq cents noms propres, dans cet entassement d'analogies douteuses, cette surabondance de détails puisés aux sources les moins sûres, ces nomenclatures sans fin.....

« Au milieu de ce chaos parfois grandiose... parmi ces matériaux disparates qu'il dédaigne de trier, il faut cependant aller à la recherche d'une idée générale. Elle apparaît sous la forme d'une étroite alliance franco-germanique qui rétablira l'équilibre européen constamment compromis depuis les traités de 1815, par les ambitions de l'Angleterre et de la Russie.

« Cette pensée n'est pas neuve ; elle traîne dans la presse et les revues depuis un an, et, comme ses promoteurs exigent d'abord la restitution de la rive gauche du Rhin, elle a été mal accueillie en Prusse. Hugo signale d'ailleurs qu'elle est très ancienne ; si elle

(1) Balzac, *Lettres à l'Étrangère* (Calmann Lévy), p. 562, juin 1841.

s'est, selon lui, toujours heurtée à des obstacles, c'est que trois hommes trop personnels et trop redoutés, Charlemagne, Louis XIV, Napoléon, voulurent l'imposer par la force. Aujourd'hui, elle est représentée par une monarchie populaire et solide, appuyée par une nation libre ; elle ne saurait donc, à aucun titre, inspirer d'appréhensions, car c'est à tort que l'Europe croit la France en mal de république, mot vide de sens mais qui effraye ses voisins. Il suffit de regarder ce grand peuple pour s'apercevoir qu'après avoir dévoré toutes les folies révolutionnaires, il possède enfin la sagesse suprême : une monarchie constitutionnelle fondée sur l'élection et l'hérédité.

« .....Quant au principe de cette royauté issue du peuple, on sait que le prince y fut constamment fidèle et l'a légué au comte de Paris, par testament, comme un précieux héritage. Il était donc difficile de s'associer plus étroitement aux pensées intimes du futur souverain. Toute la diplomatie de Hugo tend à laisser croire au public qu'il guide le pouvoir alors qu'il s'adapte étroitement à lui (1). »

(1) Pierre de Lacretelle, *Vie politique de Victor Hugo*, p. 38-39-40.

Finalement, le roi et le poète se rapprochent si bien que le 13 avril 1845, Victor Hugo est nommé pair de France.

On voit déjà, on verra mieux encore par l'anecdote suivante que le poète, qui par la suite devait tant injurier les rois, n'avait pas trop à se plaindre d'eux.

Laissons l'indulgent biographe nous conter l'anecdote, qui est assez piquante :

« Trois mois plus tard, le 5 juillet 1845. Passage Saint-Roch, dans une garçonnière dont on vient d'enfoncer la porte. Un vrai chapitre de Paul de Kock. Flagrant délit. Le mari fort laid, malgré son toupet en bataille et ses ailes de pigeon, frisées au petit fer. « Ses cornes se dressent sur sa tête », dira Mme Hamelin.

« Le commissaire et son écharpe. Derrière les rideaux du lit, une jeune femme aux cheveux d'or fauve répare en pleurant le désordre de sa toilette... — Mme Biard. — Au centre de la pièce, un homme très pâle, — l'amant, — dédaigne la rage de Sganarelle, mais écoute le représentant de la loi qui, après lui avoir rappelé que l'adultère est puni de prison, le somme de le suivre. Le commissaire s'est tu ; mais, comme il fait un pas vers l'amant silencieux, celui-ci relève son visage

pensif et déclare fermement : « Ne me touchez pas, je suis le vicomte Hugo, pair de France, c'est-à-dire inviolable. Je ne relève que de la Haute-Assemblée dont je suis membre. »

« Sganarelle répond par une bordée d'injures. Le commissaire hésite, puis il bredouille et s'incline. Un geste. On emmène l'époux outragé, et la coupable qui va faire connaissance avec Saint-Lazare.

« Le scandale est au comble. Le *National* conte sans bienveillance la fâcheuse aventure survenue à l'illustre personnage, qui cumule les lauriers du Parnasse et le manteau d'hermine de la pairie. Lamartine, mi-figue, mi-raisin, écrit à son ami Dargaud : « L'aventure amoureuse de mon pauvre ami Hugo me désole... ce qui doit être navrant pour lui, c'est de sentir cette pauvre femme en prison, tandis qu'il est libre... Au reste, la France est élastique, on se relève même d'un canapé !..... »

« Au Luxembourg, on s'agite. Furieux de voir compromis le prestige de la Haute-Assemblée, Pasquier voudrait que le roi obtînt du poète sa démission de pair de France ; mais Louis-Philippe a trop de finesse pour ne pas vouloir arranger les choses. Moyen-

nant une commande de peinture, dont le roi acquitte sur sa cassette particulière le prix élevé, l'artiste retire sa plainte (1). »

Victor Hugo paiera sa dette à Louis-Philippe en donnant de lui un touchant portrait dans *les Misérables.* Le 24 février, la révolution éclate, assez inattendue ; le roi abdique.

Le poète esquisse une maladroite et vaine tentative pour faire confier la régence du royaume à sa protectrice la duchesse d'Orléans. Il ne réussira qu'à se faire huer par la foule. « Consterné, Hugo eut beau prédire le bouleversement total, la ruine, la misère, la guerre civile, l'inconnu redoutable, tous les désastres qui lui semblaient alors le cortège naturel de la république, personne ne l'écouta plus (2). » Finalement, il emboîte le pas à la révolution, sans grand enthousiasme il est vrai. Néanmoins, le 4 juin il est élu représentant de Paris à la Constituante. Victor Hugo n'est pas encore le pur démocrate, le parfait démagogue que devait connaître l'avenir. Il fut élu par les conservateurs, sur un programme conservateur. Prenant notamment la parole à la séance du 20 juin, sur la brûlante question des ateliers

(1) R. Escholier, *op. cit.*, p. 284-285.
(2) Lacretelle, *op. laud.*, p. 59.

nationaux, il prononce cette phrase lapidaire : « La monarchie avait les oisifs, la République aura les fainéants... » — « Malgré des longueurs et des digressions, son discours est le plus net de ceux qui furent alors prononcés. Ce n'est pas sans raison que les journaux socialistes l'accusèrent avec âpreté d'avoir déterminé le gouvernement à agir, car, s'il suggéra la plus grande conciliation dans les paroles, il exigea des mesures immédiates, énergiques, définitives (1). »

Comme le montre encore l'excellent historien de la vie politique de Victor Hugo : « tous ses votes sont associés à ceux des conservateurs qui vont profiter de ces événements lamentables pour discréditer définitivement la république aux yeux de l'opinion.

« Lorsque le ministre de la Justice décrète, le 27, la déportation sans jugement des prisonniers du gouvernement, Hugo se tait. Le lendemain, il approuve un nouveau décret portant que le général Cavaignac a bien mérité de la patrie ; le 11 juillet 1848... *il adopte deux projets qui restreignent les libertés de la presse* et suppriment le droit de réunion, puis un autre, qui punit de prison

(1) Lacretelle, *op. laud.*, p. 71.

toute attaque contre le culte, la propriété, la famille. Le 31 juillet, après un discours de Proudhon, il vote un ordre du jour qui flétrit l'orateur socialiste. Le 11 août, *il repousse une demande de crédits en faveur des indigents invalides de la campagne* (1)..... »

Mais un nouveau personnage surgit à l'horizon, et s'impose à l'attention du peuple : Louis-Napoléon Bonaparte, le neveu de l'Empereur. Victor Hugo se souvient alors qu'il est le fils d'un général de l'Empire, que, pair de France, il a défendu le 14 juin 1847 devant la Haute-Assemblée la pétition du roi Jérôme réclamant l'abrogation de la loi qui bannit la famille Bonaparte ; que, poète, il a été le chantre inspiré de la gloire impériale, et qu'il a contribué à la magnifier aux yeux de la foule. Car, en créant la légende poétique de Napoléon, deux poètes ont contribué pour une large part à frayer la voie du Second Empire, ce sont Victor Hugo et Béranger.

Louis-Napoléon Bonaparte est candidat à la présidence de la nouvelle république ; il vient rendre visite au poète. Deux jours après, l'*Événement*, le journal qu'avait fondé

(1) Lacretelle, *op. cit.*, p. 75.

Victor Hugo avec le concours d'Émile de Girardin, publie sous la signature du poète, les lignes suivantes :

« Si *on* nous *suppose* un peu prévenu pour Louis Bonaparte, on ne se trompe pas. *Nous sommes comme le peuple et comme l'enfant, nous aimons ce qui brille.* Nous voyons passer dans la rue un homme qui s'appelle Napoléon, nous ne pouvons nous empêcher de le saluer au passage. Sans nous associer à cette superstitieuse faveur qui accompagne aujourd'hui M. Louis Bonaparte, nous la comprenons. C'est un touchant appel que la France fait à Dieu. Elle a besoin d'un homme qui la sauve, et ne le trouvant pas autour d'elle dans la sombre tempête des événements, elle s'attache, avec un suprême effort, au glorieux rocher de Sainte-Hélène (1). »

Les purs démocrates du temps, montagnards et socialistes, sous la conduite de Ledru-Rollin, luttent avec acharnement contre la candidature de Bonaparte ; ils déclarent : « Nous préférons tout à la nomination du prince. » Mais ils servent le prince en le combattant : l'opinion publique n'est pas avec eux. Le 10 décembre 1848, Louis-

(1) R. Escholier, *op. cit.*, p. 301-302.

Napoléon Bonaparte est élu président de la République, par 5 534 520 voix, sur 7 426 252 votants.

Quelques jours après, Victor Hugo est invité au premier dîner que Louis-Napoléon donne à l'Élysée. Par deux fois, le Président lui offre de le nommer ambassadeur, à Naples d'abord, puis à Madrid. Hugo refuse. Il a de plus vastes ambitions, il voudrait être ministre, et, — qui sait, — président du ministère. Il attendra son heure. Il est sûr de ses titres, il a donné assez de gages :

Tous ses votes avaient été ceux d'un bourgeois qui craint les socialistes et qui ne demande qu'à restaurer l'Empire. Celui qui, de tous ses biographes, a le mieux dégagé son rôle politique, M. Pierre de Lacretelle, dira : « Hugo eût été le seul ministre parlementaire capable d'exécuter le coup d'État sans manquer à aucun de ses engagements envers la nation. » — Il avait refusé de déférer le président au serment et il lui vota les six cent mille francs annuels, qui, en ce temps de l'innocence, indignaient les républicains. Il s'opposa au projet de loi relatif à l'anniversaire de la République qu'il jugeait de célébrer. Il favorisait de tout son inu-

tile pouvoir les ambitions du prince (1)... »

L'*Événement*, directement inspiré par Hugo, accueillit assez fraîchement le premier ministère constitué par le prince-président ; il ne renonçait cependant pas à lui donner d'utiles conseils. Notamment celui-ci, d'une bouffonnerie désarmante, c'est que le chef d'État pourrait trouver en relisant le monologue de Charles-Quint dans *Hernani* des principes de gouvernement parfaitement applicables dans les circonstances actuelles.

Longtemps encore, malgré ses déceptions, Hugo ne se découragea pas et prêta franchement son appui à la politique de Napoléon III. « La constitution du 4 novembre était un obstacle aux projets impériaux. Votée dans la méfiance qu'inspirait à l'Assemblée la personne de Louis-Bonaparte, elle limitait étroitement le mandat et les pouvoirs du président. Hugo avait refusé de l'approuver ; nul n'était donc mieux qualifié pour en réclamer la révision au profit du prince. Toutefois, il n'était pas encore possible d'entreprendre cette campagne à la Chambre où la majorité tenait au contraire à maîtriser les ambitions de Louis Bonaparte. Ainsi,

(1) Bellessort, *op. cit.*, p. 143-144.

c'est l'*Événement* qui va suggérer de soumettre la constitution à un plébiscite. Il ne consacrera pas moins de sept articles à ce projet, sans dissimuler ses objectifs : un appel au peuple, destiné à maintenir le prince au pouvoir et à lui conférer une autorité suffisante pour qu'il puisse gouverner en maître. Le principe du Deux-Décembre y était longuement développé, et probablement sous la plume de Hugo, afin d'affirmer *que le plébiscite est au-dessus de toutes les formes de gouvernement.* Quant à la république, il avouait qu'elle n'était dans sa pensée qu'une enseigne en dix lettres dont le pays est le maître de changer dès qu'il lui plaît.

« Il était impossible de justifier le coup d'État, de l'annoncer même, par des arguments plus nets. Dans la croyance où Hugo était alors qu'une nouvelle consultation populaire accorderait l'empire à Louis Bonaparte, il définissait deux ans à l'avance la politique contre laquelle il se dressera plus tard, et se ralliait au coup de force dont il devait être la victime (1). »

Le temps passait, et rien ne venait ; le

(1) LACRETELLE, *op. cit.*, p. 112.

poète déçu, un peu aigri, en venait à songer qu'il pourrait bien, lui, Victor Hugo, remplacer à la présidence Louis-Napoléon, dont le mandat venait à échéance le deuxième dimanche de mai 1852, et il se jette dans l'opposition. « ...Trois mois avant le coup d'État, à l'heure où les incrédules ne pouvaient plus douter, l'*Événement* consacra à la candidature et au programme de Victor Hugo une suite d'articles dont le premier titre : *Choses étonnantes qu'on verra en* 1852, était largement justifié.

« Cette année glorieuse devait en effet voir l'avènement d'un président véritablement démocrate, brave homme dans toute la force du terme. A l'intérieur, il abolirait la misère et l'ignorance, il supprimerait l'impôt pour le remplacer par l'assurance, confondrait l'autorité et la liberté, émanciperait la commune, accomplirait la réforme hypothécaire, imposerait la gratuité du crédit, garantirait l'inviolabilité de la vie humaine, élargirait encore le suffrage universel en proclamant le gouvernement direct du peuple. Ces promesses, qui ne lui coûtaient même pas un effort d'imagination, avaient pour corollaire tout un belliqueux système de politique extérieure où le futur maître de la France pro-

menait ses armées à travers l'Europe, sous prétexte d'écraser la Russie et l'Autriche, d'appliquer le principe des nationalités et de détruire les frontières, sans reculer devant une guerre longue et terrible, mais suprême, afin d'imposer au continent la paix universelle qui réaliserait, sous le contrôle de la France, la grande fédération des États-Unis d'Europe.

« Tel était l'empire européen que Victor Hugo rêvait maintenant d'édifier à son profit, et sous la fiction d'une liberté douteuse, en l'opposant aux médiocres convoitises d'un Napoléonide indigne de son nom superbe. Pareils articles permettent de mieux comprendre la colère qui s'empara du poète quand il s'éveilla, réduit à écrire *Napoléon le Petit* dans la chambre d'un estaminet bruxellois (1). »

Mais le 2 décembre 1851, Bonaparte procède au coup d'État : le Second Empire succède à la Deuxième République, et Victor Hugo part pour l'exil.

M. André Bellessort a admirablement mis en lumière la situation dans laquelle se trouva brusquement l'infortuné poète : « On

(1) Lacretelle, *op. cit.*, p. 163-164.

comprend ce que fut pour lui le Deux-Décembre : la ruine complète de ses ambitions politiques ; le sentiment d'avoir été la dupe de ce « misérable » ; la difficulté d'accorder son présent et son passé d'hier, à moins d'avouer franchement qu'il avait été trompé. Mais cela, il ne l'avouera jamais..... C'est sur Bonaparte, cause de sa plus grande déception morale, qu'il fera retomber la colère que ses propres contradictions ont amassée en lui (1)... »

Entraîné par son aveugle ressentiment et reniant son passé, Hugo se lance alors dans les grandes vaticinations démagogiques qui caractériseront la dernière période de son activité politique.

(1) Bellessort, *op. cit.*, p. 144-145.

III

Si Victor Hugo a été parfois un grand poète, un écrivain d'un génie littéraire d'ailleurs contestable, un travailleur puissant, animé d'une volonté des plus énergiques, il n'a pas été un homme d'une haute intelligence, ni d'un noble caractère. Le présenter comme un éducateur est une mauvaise gageure. La poésie française lui doit peut-être beaucoup, la France lui doit certainement beaucoup moins, l'humanité ne lui doit pas grand'chose. Tout prophète qu'il se soit cru, ce bourgeois habile, égoïste et pratique n'avait rien d'un saint. Ni par les actes, ni par la parole, il n'a apporté de ces notions nouvelles qui révolutionnent le monde. Il a repris, en les parant parfois des prestiges de sa forme, quantité de vieilles formules et d'utopies séculaires qui flattaient le souci de bonheur et le besoin de facilité qui est propre aux foules tumultuaires. Il a cru à la

toute-puissance des mots se substituant aux réalités, et, pour lui, effectivement, les mots étaient les seules réalités. Il leur attribuait une sorte de vertu incantatoire, un pouvoir magique illimité. Alors qu'il ne faisait que refléter les événements, il poussait l'illusion jusqu'à croire que c'était lui qui les suscitait. Son étonnant génie verbal mis à part, la carrière de Victor Hugo jusqu'au Deux-Décembre est le plus beau modèle d'opportunisme, — presque inconscient, tant il lui était naturel, — qu'on puisse offrir en exemple aux futurs candidats à la profession de politicien. Il a été vraiment le chef qui n'a cessé de suivre avec enthousiasme le mouvement de ses troupes, et spontanément il se mettait toujours à la tête des plus nombreuses pour voler au secours de la victoire.

Comme le dit si justement M. Pierre de Lacretelle « le poète n'a jamais flatté une cause, mais le pouvoir. Comme sa nature ne lui permettait pas de se lier à un principe politique quelconque, il trouvait légitime d'adorer le dieu du moment, à condition qu'il fût fort et populaire (1). »

(1) *Op. cit.*, p. 154.

Jusqu'au coup d'État de Napoléon III, cela ne peut guère se contester; mais, répondra-t-on, à partir de là, Victor Hugo entre délibérément dans l'opposition, il y reste près de vingt ans ; il s'institue alors le défenseur fervent de la République et de la démocratie et restera fidèle à cette attitude jusqu'à son dernier jour. Si le lendemain de sa mort a été le temps de son apothéose, c'est vraiment que le poète a été l'apôtre de la démocratie universelle, et l'ancien pair de France, l'un des pères de la Troisième République. Les faits sont là si probants qu'il semble vain de les vouloir discuter.

La question cependant vaut qu'on s'y attarde un moment.

Lorsqu'en 1869, dans un texte que nous avons cité plus haut, Victor Hugo proclamait que s'il n'était qu'un républicain de la veille, il était cependant un socialiste de l'avant-veille, il y a une part de vérité qu'il importe de dégager. Il y a là quelque chose de plus que le désir de faire remonter à une date éloignée ses travers de bon démocrate.

A la différence d'un Vigny, dédaigneux de la foule par pessimisme, ou d'un Musset qui la dédaignait par nonchalance, Victor Hugo, qui visait les suffrages et les appro-

bations des masses les plus étendues, a souvent tenté, dès ses premières œuvres, de donner à sa poésie un caractère humanitaire et social, tandis que Lamartine donnait à la sienne en certaines occasions un caractère plus directement politique.

Lorsqu'au lendemain de la révolution de 1848, Victor Hugo incline à soutenir ouvertement Louis-Napoléon Bonaparte, auquel il avait préparé les voies en se faisant le chantre inspiré de Napoléon-le-Grand, il n'obéissait pas seulement à une sympathie irraisonnée et toute poétique, mais se laissait entraîner par de véritables affinités.

Il a fallu un reste de bon sens chez Napoléon III, et les ambitions excessives du poète, qui rêvait de devenir un grand homme d'État, pour que ces deux êtres faits pour s'entendre devinssent d'irréconciliables ennemis.

Ceci n'est pas un paradoxe. Empereur de demain, mais républicain de la veille, Louis-Napoléon devenu président de la République, était lui aussi un socialiste de l'avant-veille. Dans plus d'un sens, comme nous allons le voir, il le restera jusqu'au bout de sa carrière, et ceci contribue à expliquer la catastrophe finale.

« Des lieux communs développés avec une

solennité continue, mais sous lesquels se découvre parfois une théorie originale, à condition qu'on la recherche patiemment et longtemps, un perpétuel cliquetis d'antithèses, puis, tout à coup, une formule heureuse qui captive par son air de grandeur ou séduit par sa générosité ; de la naïveté et de la rouerie ; des témérités surprenantes et de cauteleuses prudences ; des idées si confuses qu'on ne les distingue plus dans les profondeurs où elles semblent enfouies et qui, au moment où on désespère de les dégager, éclatent avec un son claironnant... (1) »

De quoi s'agit-il? A quelles œuvres de Victor Hugo est-il fait allusion?

C'est tout bonnement M. Pierre de la Gorce, le plus éminent des historiens du Second Empire, qui présente une vue générale des ouvrages de Napoléon III, qu'on pourrait définir ici : un Victor Hugo sans génie littéraire.

M. de la Gorce se plaît un instant à imaginer ce que fût devenu le second Bonaparte s'il était demeuré « dans les rangs moyens de la vie, et assez en dehors des affaires pour pouvoir rêver à l'aise et tout haut... »

(1) Pierre de la Gorce, *Napoléon III et sa politique* (Plon), p. 4 et 5.

« Après 1830, il se passionne pour l'Italie, à moins qu'il ne se soit déjà passionné pour la Grèce (1)... » « Le voici qui, sans beaucoup préciser, s'enivre de tout ce langage, se forge pour l'avenir le rêve de la plus attendrissante félicité, et se pique d'être le patron de toutes les philanthropies de la terre... »

« ... Dire qu'il est clair serait pure flatterie mais son obscurité affecte des formes si assurées, qu'elles en prennent parfois des airs de profondeur, en sorte que ses défauts le rehaussent plus que ne feraient des qualités. Il se complaît à toucher à tout, mais sans grand péril, parce que dépourvu de tout pouvoir, il ne réussirait, — fût-il très lu, — qu'à déranger peu de choses. Il aime les nationalités bien groupées, brûle de les aider et se désole de ne pouvoir les favoriser que par conférences ou brochures. Aucune nouveauté ne l'effraie, en sorte qu'on le rangerait volontiers parmi ces esprits libertins dont parle Bossuet. Libertin, il l'est aussi au sens de tous les temps, mais avec une inconscience si tranquille qu'elle semble rejoindre l'innocence (2)... »

(1) Pierre DE LA GORCE, *Napoléon III et sa politique* (Plon), p. 6.
(2) *Op. cit.*, p. 9-10.

Qui ne reconnaîtrait une sorte de frère cadet du poète?

Mais laissons là ce Bonaparte de fantaisie pour revenir à celui qui fut empereur sous le nom de Napoléon III : « ... Il n'a guère improvisé. Qu'on lise ses œuvres ; on y trouvera en germe, dès ses jeunes années, toutes les pensées maîtresses qui ont conduit et dominé sa vie.

« Le premier article de son *credo* politique, c'est la souveraineté du peuple. Le peuple peut déléguer l'autorité, mais il garde un droit supérieur, celui de se ressaisir et de reprendre ce qu'il a donné (1). »

« ... Dans la configuration générale du monde, la France tient trop peu de place pour qu'il y enferme son regard. Si c'est elle qu'il compte bien gouverner, c'est l'Europe qu'il entend refondre (2). »

« ... Bien que très zélé pour servir ses sujets, il ne dit pas : France d'abord, mais d'abord la civilisation et l'humanité » (3)... « ... En lui, une conception tout internationale de ce qui était, de ce qu'il croyait le bien » (4)... « Son

(1) P. de la Gorce, *Napoléon III et sa politique*, p. 27-28.
(2) *Ibid.*, p. 31.
(3) *Ibid.*, p. 37.
(4) *Ibid.*, p. 38.

imagination se grise par l'attrait des perspectives lointaines (1). »

« ... Au dedans, nul mieux que lui, ne sut discerner les courants de l'opinion publique, et, en s'y conformant, en les devançant même, leur donner satisfaction... (2) »

Avec quelle joie fervente Victor Hugo homme d'État n'eût-il pas servi un souverain qui pensait et qui voyait si « juste », puisqu'il pensait et voyait juste comme lui.

C'est pourtant contre ce souverain-là, — telle est l'ironie des choses, — que le poète, rugissant sur son rocher, lança ces imprécations extraordinaires, ces vitupérations sublimes qui font des *Châtiments* un réel chef-d'œuvre, et sans doute l'ouvrage le plus neuf, le plus original que Victor Hugo ait jamais écrit. Soulevé par la haine, le poète renouvelait l'invective lyrique jusqu'à en faire un genre littéraire nouveau. En invectivant de la sorte, de toute la force de sa déception furieuse, Victor Hugo donnait à ses rancunes le pas sur ses principes. Car Napoléon III était vraiment l'élu du peuple, l'idole du suffrage universel.

« ... Il avait raison, — écrit M. de la Gorce,

(1) P. de La Gorce, *op. cit.*, p. 41.
(2) Id., *ibid.*, p. 49.

— de se confier dans les masses. Cette fidélité du suffrage universel est même l'un des traits les plus notables qui marquent le règne de Napoléon III.

« Le peuple, qui a adopté le prince dès le début de sa carrière, ne lui refusa jamais son témoignage. Après l'avoir acclamé en 1848, il sanctionna en 1851 le coup d'État et, en 1852, l'établissement de l'Empire. Quatre fois on procéda au renouvellement du Corps législatif, en 1852, en 1857, en 1863, en 1869 : quatre fois, et bien qu'avec des chiffres qui varièrent, — la réponse marqua une très nette volonté de maintenir le trône. Même lorsque apparurent, très visibles, les signes d'une fortune déclinante, les votes ne trahirent pas l'inquiétude des âmes ; et presque à la veille de la chute, le vote, à la fois funèbre et triomphal du plébiscite attesta une soif de stabilité qui contrastait avec l'ébranlement de la confiance.

« Cette adhésion obstinée s'explique par le prestige du nom de Napoléon, un nom si grand qu'il semblait pouvoir porter le poids de toutes les fautes sans en être accablé. Elle s'explique, au moins pour les campagnes, par l'état de la prospérité matérielle qui inclinait à la faveur envers le pouvoir. Elle

s'explique par l'attrait d'un régime qui incarnait en lui l'égalité, la gloire, une certaine révolution disciplinée où la sécurité trouvait son compte et l'esprit d'émancipation aussi. Elle se justifie en outre par les qualités personnelles du souverain, bon, bienveillant, généreux, empressé à remercier, d'esprit élevé, de cœur compatissant, ayant en ses communications avec son peuple le sens des paroles opportunes, par surcroît machiniste consommé, prodigue de fêtes et de réjouissances, attentif à faire naître à point nommé les incidents imprévus, les manifestations éclatantes, en sorte qu'un perpétuel changement de décor captive les yeux et prévienne l'ennui. J'ajoute qu'une habileté supérieure avait déposé dans la Constitution elle-même le principe de la souveraineté nationale, dominant toute autre souveraineté, de telle manière que le peuple, même lorsqu'il subissait des lois fort dures, pouvait se consoler et s'amnistier d'obéir, par la pensée qu'il obéissait à un maître qui n'était que le chef d'une démocratie disciplinée et que lui-même avait choisi (1). »

Le Second Empire « fut une époque de gains

(1) P. DE LA GORCE, *op. cit.*, p. 64-65-66.

fort accrus, d'existence fort aisée, de divertissements ménagés avec un art infini (1). » « ... Les doctrines du libre échange, le développement des chemins de fer et des relations internationales avaient fortifié les espérances pacifiques, et les économistes s'étaient hasardés à promettre pour l'avenir les plus abondantes félicités (2). »

L'Empereur du reste ne cessa de montrer sa sollicitude aux classes populaires : « ... Sous son règne, — continue M. de la Gorce, — se sont développées les sociétés de secours mutuels, les salles d'asile, les institutions en faveur des ouvriers malades, convalescents ou invalides. La prospérité générale a amené une hausse sensible des salaires. L'Empereur a porté ses vues plus haut et plus loin. Il a caressé le plan de groupements internationaux où les ouvriers des divers pays se formeraient à la fois à mieux remplir leur tâche professionnelle, à exercer pacifiquement leurs revendications. Dans cette pensée, il a non seulement toléré, mais favorisé dès le début de son règne, *l'association internationale des travailleurs*. La même inspiration l'a guidé, quand, trois ans plus tard,

(1) P. de la Gorce, *op. cit.*, p. 112.
(2) *Ibid.*, p. 114.

malgré la Chambre plus docile qu'approbatrice, il a fait voter la loi qui supprimait le délit de coalition et autorisait les ouvriers à se liguer pour la défense de leurs intérêts (1). »

Dès avant la chute du Second Empire, au temps même de Sadowa, Louis Veuillot jugeait avec perspicacité la valeur des ambitions politiques de Victor Hugo et l'étroite analogie qui apparentait ses « idées » à celles de Napoléon III.

« M. Hugo, peu fait pour la vie politique, s'y était gouverné de manière à devenir absolument ridicule, même odieux. La chute de la République fut pour lui la chute d'une pièce où il prétendait, bien à tort, une part d'auteur, et dans laquelle il croyait plus indûment encore représenter un principal rôle. Les *Châtiments* sont l'expression de sa double rancune d'auteur contre tous ceux qui l'ont sifflé ou qu'il en accuse. Profonde et inguérissable blessure (2) ! »

. . . .

« Les *Châtiments* ont paru en 1853. En 1866, il se trouve que les événements,

(1) P. de la Gorce, *op. cit.*, p. 149-150.
(2) Louis Veuillot, *les Odeurs de Paris* (éd. Nelson), p. 198.

favorisés par la main la plus injuriée et la plus mordue, ont réalisé presque tout le programme du poète. L'Italie est « affranchie », d'autres grosses choses sont faites ou sont mûres, la démocratie est en progrès. Il faut donc que M. Hugo s'accuse de n'avoir pas eu la moindre perspicacité, ou qu'il se confesse ingrat (1). »

C'est contre un souverain populaire, qui sacrifiait la France aux mêmes utopies dont il s'abreuvait lui-même, que le poète, dans un mouvement de fureur régicide, poussa ce cri terrible : « Tu peux tuer cet homme avec tranquillité. »

Gorgé d'utopies néfastes, le règne sombre dans un sanglant désastre.

L'Empire tombé, Victor Hugo, proscrit à la tête chenue, rentre en triomphateur dans la patrie mutilée, il charge l'Empereur vaincu de toutes les responsabilités, mais continue d'entretenir pieusement, en dépit du démenti terrible infligé par les faits, toutes les utopies qui leur furent chères à tous deux. Mais ne devançons pas les temps, après le coup d'État du 2 décembre, pendant près de vingt ans, Hugo va rester hors de sa patrie,

(1) Louis Veuillot, *les Odeurs de Paris* (éd. Nelson), p. 201.

loin de ce Paris qui fut le théâtre de sa triomphale, de son éblouissante carrière.

Protégé, pensionné par les rois, adulé par la société, acclamé par toute la jeunesse, volant de succès en succès, tout enivré de gloire, le poète se voit soudain chassé du paradis terrestre, de la grande cité humaine dont il incarnait l'âme changeante, dont il avait été l'idole et la voix prestigieuse.

Sur un sol étranger, réfugié dans une île, Victor Hugo ne connaîtra plus, durant de longues années, que la solitude au milieu de la mer.

IV

Arraché de Paris, ce vieil enfant gâté de la gloire, si sensible à tous les mouvements, à toutes les sautes d'humeur de la grand'ville dont il se croyait l'âme, se trouve complètement déraciné (1). L'homme est fort, courageux, laborieux, inlassable, comme le paysan penché sur sa glèbe, le poète ne se laisse pas aller au découragement.

Il n'accepte pas son destin en vaincu, il s'en empare comme un lutteur. De son malheur même, il s'efforce de tirer quelques avantages, et, dans des sens divers, il y réussira.

Artiste puissant, manieur de verbes d'une virtuosité et d'une richesse à peu près sans exemple, d'où va-t-il désormais tirer son inspiration?

De ses sentiments, sans doute, mais com-

(1) Le mot est dans V. Hugo : « Un proscrit, c'est un déraciné. » *(Pendant l'exil,* xi, *Ce que c'est que l'exil.)*

ment les alimenter? Il n'est pas de ces élégiaques qui tirent tout d'eux-mêmes, dont les moindres aventures nourrissent la poésie, parfois magnifiquement. Mais Victor Hugo se sentirait à l'étroit en lui-même, il lui faut un plus vaste théâtre. Les miroirs grossissants de son âme à facettes sont tournés vers l'extérieur. Ils reflètent les aspects changeants du Paris de son époque, ce Carrefour du Monde, dont il avait fait la Ville-Univers. Le Bruxelles de 1850, où le poète se réfugie tout d'abord, n'est qu'une ville de province somnolente et pittoresque, à l'écart des grandes voies où circule la vie du siècle.

Songeant peut-être à l'ancêtre grandiose de ce « Napoléon-le-Petit » qui est responsable de tous ses malheurs, et qu'il exècre furieusement, Victor Hugo ira s'enfermer dans une île.

On l'exile, il se clouera lui-même sur un rocher, entre le ciel et la mer ; il a choisi d'être Prométhée, le bienfaiteur des hommes, et le siècle retentira de sa plainte menaçante.

Victor Hugo a trouvé un théâtre et un rôle à sa mesure qui est la démesure.

Dans sa solitude, il dialoguera avec la tempête et l'océan. Au déchaînement des éléments, il répondra par le déchaînement

d'une ivresse verbale qui s'exaltera jusqu'au délire.

A travers les rafales et les nuées il aura pour interlocuteur Dieu lui-même, un Dieu fait à son image : un Victor Hugo dilaté à la mesure de l'univers.

Nous n'avons pas à faire ici l'étude de la religion, de la théologie et de la métaphysique du poète ; étude qui du reste a été faite, et bien faite (1).

Notre sujet nous ramène invinciblement sur la terre au sein des petitesses et de la sottise humaine.

Pour comprendre Victor Hugo, il ne faut jamais perdre de vue certaines particularités de sa psychologie.

S'il est un créateur de formes, Hugo n'est pas un créateur d'idées, il est avant tout un « réceptif », et les formes qu'il invente sont des réceptacles, un creux sonore où la moindre pensée, la plus simple parole se répercutent à l'infini avec des grondements d'orage et de tonnerre. L'effet est énorme, mais la cause est, le plus souvent, minime, dérisoire. C'est

(1) Cf. notamment D. SAURAT, *la Religion de Victor Hugo;* et P. BERRET, *la Philosophie de Victor Hugo;* cf. également l'ouvrage assez vieilli de RENOUVIER, *Victor Hugo, le philosophe.*

Jupiter usant de sa foudre pour anéantir des moustiques.

Ainsi qu'on l'a très justement remarqué (1), chez un poète comme Alfred de Vigny, l'expression littéraire est d'autant plus belle et plus forte que la pensée est plus haute. C'est véritablement la pensée qui emporte le poème, c'est elle qui détermine et maîtrise la forme.

C'est précisément le contraire de ce qui se passe chez Hugo : ce n'est plus la pensée qui s'asservit les mots pour s'exprimer, ce sont les mots, en cohue, qui se ruent à la poursuite de la pensée. Comme l'a écrit M. Claudius Grillet : « C'est le mot qui en lui éveille l'idée. Ses idées s'enchaînent au hasard des associations verbales. Il écrit d'abord, il pense ensuite. Prisonnier de son verbe, il abandonne à son gouvernement capricieux la conduite de ses discours (2). »

De ce verbalisme effréné, souvent plein de trouvailles curieuses, imprévues, presque inquiétantes, de ce chaos sonore où tout est mêlé, un exégète, ingénieux et patient, peut tirer une religion, une mystique, une métaphysique. Mais le mysticisme politique et

(1) M. Gustave Lanson.
(2) Claudius GRILLET, *la Bible dans Victor Hugo*, p. 346.

la démagogie sociale ne s'accommodent guère de ces seules nuées retentissantes. Les mots creux qui composent le vocabulaire du démagogue sont en petit nombre, — ils doivent être accessibles à chacun, — et comme ils ont beaucoup servi, ils sont très usés. Le poète a beau s'évertuer, il tente inutilement de jouer de sa virtuosité pour trouver des arrangements nouveaux qui donnent l'illusion de la profondeur. C'est toujours en vain. Le vocabulaire est décidément si pauvre, si défraîchi, qu'il ne peut donner naissance qu'à de pitoyables idées toutes chétives, toutes malingres.

On montrera, par la suite, que Victor Hugo a contribué, pour sa part, à créer tous les poncifs dont se gargarisent les orateurs de réunions publiques, cerveaux creux, bouches sonores, — que le peuple souverain a promus, — touchante naïveté, — au grade d'hommes d'État.

***

Pour comprendre l'évolution de son esprit, il n'est pas inutile de connaître l'état d'âme de Victor Hugo proscrit.

Il a beaucoup souffert de l'exil, qui le privait des adulations dont il était avide, et

cet exil a duré près de vingt ans. Parti de France dans la force de l'âge, le poète était déjà un vieillard lorsqu'il est rentré dans sa patrie.

Au début de son *William Shakespeare*, — un des livres les plus absurdes, les plus échevelés, les plus divagatoires qu'il ait jamais écrits, — il y a quelques pages d'où se dégage une impression de tristesse profonde, sur le début de son exil :

« Il y a une douzaine d'années, dans une île voisine des côtes de France, une maison d'aspect mélancolique en toute saison, devenait particulièrement sombre à cause de l'hiver qui commençait.....

« ....

« Ceux qui habitaient cette demeure étaient un groupe, disons mieux, une famille. C'étaient des proscrits. Le plus vieux était un de ces hommes qui, à un moment donné, sont de trop dans leur pays.....

« ....

« Un matin de la fin de novembre, deux des habitants du lieu, le père et le plus jeune des fils, étaient assis dans la salle basse. Ils se taisaient, comme des naufragés qui pensent.

« Dehors il pleuvait, le vent soufflait, la

maison était comme assourdie par ce grondement extérieur. Tous deux songeaient, absorbés peut-être par cette coïncidence d'un commencement d'hiver et d'un commencement d'exil.

« Tout à coup, le fils éleva la voix et interrogea le père :

— Que penses-tu de cet exil?

— Qu'il sera long.

— Comment comptes-tu le remplir?

— Le père répondit :

— Je regarderai l'océan (1). »

A ceci, ajoutons ces quelques lignes tirées d'un autre ouvrage qui, en dépit des exagérations, sont d'une mélancolie déchirante :

« .....des cheveux qui de noirs deviennent gris, et de gris deviennent blancs dans la solitude, un homme qui se sent de plus en plus devenir une ombre, le long passage des années sur celui qui est absent, mais qui n'est pas mort.

« .....un homme tellement ruiné qu'il n'a plus que son honneur, tellement dépouillé qu'il n'a plus que sa conscience, tellement isolé qu'il n'a plus près de lui que l'équité, tellement renié qu'il n'a plus avec lui que la

(1) *William Shakespeare*, livre Ier, chap. Ier, p. 13-14-15-16-17.

vérité, tellement jeté aux ténèbres qu'il ne lui reste plus que le soleil, voilà ce que c'est qu'un proscrit (1). »

Puis cette réflexion si pénétrante et si juste :

« ...l'exil n'est pas une chose matérielle, c'est une chose morale (2)... »

Maintenant, que va faire ce grand proscrit, rivé sur son rocher face à face avec la mer : il songe et se penche sur le monde.....

« .....le dévouement à la souffrance universelle. Le proscrit a ce contentement magnifique de ne pas être inutile. Blessé lui-même ; saignant lui-même ; il s'oublie et panse de son mieux la plaie humaine. On croit qu'il fait des songes ; non, il cherche la réalité. Disons plus, il la trouve. Il rôde dans le désert et il songe aux villes, aux tumultes, aux fourmillements, aux misères, à tout ce qui travaille, à la pensée, à la charrue, à l'aiguille, aux doigts rouges de l'ouvrière sans feu dans la mansarde, au mal qui pousse là où l'on ne sème pas le bien, au chômage du père, à l'ignorance de l'enfant, à la croissance des mauvaises herbes dans les cerveaux

(1) *Pendant l'Exil*, chap. II, p. 16.
(2) *Ibid.*, p. 17, chap. III.

laissés incultes, aux rues le soir, aux pâles réverbères, aux offres que la faim peut faire aux passants, aux extrémités sociales, à la triste fille qui se prostitue, hommes, par notre faute. Sondages douloureux et utiles. Couvez le problème, la solution éclora. Il rêve sans relâche. Ses pas le long de la mer ne sont point perdus. Il fraternise avec cette puissance, l'abîme. Il regarde l'infini, il écoute l'ignoré. La grande voix sombre lui parle. Toute la nature en foule s'offre à ce solitaire. Les analogies sévères l'enseignent et le conseillent. Fatal, persécuté, pensif, il a devant lui les nuées, les souffles, les aigle ; il constate que sa destinée est tonnante et noire comme les nuées, que ses persécuteurs sont vains comme les souffles, et que son âme est libre comme les aigles (1). »

Parfois, lassée de s'être ébattue parmi les aigles, l'âme du poète redescend sur la terre. Il regarde en lui-même, il se questionne, oublieux des faits, il s'attendrit sur lui-même : pourquoi l'a-t-on chassé de sa patrie? Parce qu'il avait trop d'amour dans le cœur, parce qu'il aimait trop l'Humanité. Que dit-il?

(1) *Pendant l'Exil*, p. 28-29 (1875).

Quel est son crime? Que demande-t-il? Que réclame-t-il?

« Plus de guerre, plus d'échafaud, l'abolition de la peine de mort, l'enseignement gratuit et obligatoire, tout le monde sachant lire !..... la femme, de mineure faite majeure, cette moitié du genre humain admise au suffrage universel, le mariage libéré par le divorce, l'enfant pauvre instruit comme l'enfant riche, l'égalité résultant de l'éducation ; l'impôt diminué d'abord, supprimé enfin par la destruction des parasitismes, par la mise en location des édifices nationaux, par l'égout transformé en engrais, par la répartition des biens communaux, par le défrichement des jachères, par l'exploitation de la plus-value sociale ; la vie à bon marché, par l'empoissonnement des fleuves ; plus de classes, plus de frontières, plus de ligatures, la république d'Europe ; l'unité monétaire continentale, la circulation décuplée décuplant la richesse..... la paix serait faite parmi les hommes, il n'y aurait plus d'armée, il n'y aurait plus de service militaire !... la France serait cultivée de façon à pouvoir nourrir deux cent cinquante millions d'hommes ; il n'y aurait plus d'impôt, la France vivrait

de ses rentes !..... la femme voterait, l'enfant aurait un droit devant le père, la mère de famille ne serait plus une sujette et une servante, le mari n'aurait plus le droit de tuer sa femme !... le prêtre ne serait plus le maître !... il n'y aurait plus de batailles, il n'y aurait plus de soldats, il n'y aurait plus de bourreaux, il n'y aurait plus de potences et de guillotines ! (1)..... »

C'est tout le programme de la démagogie démocratique, qui peut se résumer par quatre affreux mots en « isme » : pacifisme, internationalisme, humanitarisme, égalitarisme.

Il est un petit poème de *l'Art d'être Grand-Père* qui se termine par les quatre vers que voici, c'est Victor Hugo qui questionne sa petite-fille :

Veux-tu quelque chose? O Jeanne, on te le doit !
Parle. — Alors Jeanne leva son petit doigt.
— Ça, dit-elle. — C'était l'heure où le soir commence.
Je vis à l'horizon surgir la lune immense.

Grand-père ne la lui donnera pas ; mais il l'a bien promise aux hommes ! Le poète n'a pas compris le geste symbolique de sa petite-fille.

(1) *Pendant l'Exil*, p. 22-23. *Ce que c'est que l'exil* (1875).

V

Lorsque le 5 août 1852, venant de Belgique, Victor Hugo débarqua à Jersey, il fut reçu à son arrivée par le groupe des proscrits français, auxquels il adressa un discours.

Il y parlait de :

« ...ceux qui, enfants de troupe de l'idée, ont eu le bonheur de naître et de grandir dans la foi républicaine, jusqu'à ceux qui, comme moi, nés dans d'autres rangs, ont monté de progrès en progrès, d'horizon en horizon, de sacrifice en sacrifice, à la démocratie pure. »

Et il ajoutait :

« J'ai vu cela, je le répète, et c'est à nous, les nouveaux venus, d'en féliciter la république.

« Je dis les nouveaux venus, car nous autres, les républicains d'après Février, nous sommes, je le sais, et j'y insiste, les ouvriers

de la dernière heure ; mais on peut s'en vanter quand cette dernière heure a été celle de la persécution, l'heure des larmes, l'heure du sang, l'heure du combat, l'heure de l'exil (1). »

Le poète se présente ici comme l'ouvrier de la dernière heure, encore fait-il remonter cette dernière heure un peu trop en arrière dans le temps. En faisant allusion aux républicains d'après Février (1848), il laisse entendre que son républicanisme date de là, or c'est inexact. Alors que les républicains et les démocrates du temps luttaient de toutes leurs forces contre la candidature de Louis-Napoléon, Victor Hugo s'en était institué le thuriféraire. Son républicanisme à lui, comme nous l'avons vu, ne datait vraiment que de quelques mois avant le coup d'État qui devait le proscrire. Ce manque d'ancienneté, qui faisait de lui une sorte de parvenu de la démocratie, ne devait cesser de le tracasser par la suite.

Pour acquérir des quartiers dans la noblesse républicaine, il usera de malices énormes, « cousues de câble blanc », comme disait Sainte-Beuve (2), pour essayer de donner le change.

(1) *Pendant l'Exil*, p. 66.
(2) SAINTE-BEUVE, *Mes Poisons*, p. 46.

Dans les *Contemplations*, composées en 1854, parues en 1856, il date de 1830, 1836, 1840, des poèmes écrits quinze ou vingt ans plus tard, comme en font foi les manuscrits qui portent les dates exactes : « Il espérait, dit M. André Bellessort (1), par quelques-unes de ces fausses dates, donner plus d'unité à sa vie passée ». Sans doute se souvenait-il encore de critiques lancées jadis contre lui, dans le genre de celle que publia Armand Marrast, dans le *National*, en 1846, lorsque Hugo fut nommé pair de France :

« .....le chantre du Sacre de Charles X et de la Colonne de l'Empereur, le poète qui a célébré les bienfaits de la légitimité... la lyre qui a eu des accents pour toutes les puissances et quelquefois aussi des consolations pour de patriotiques douleurs, cet homme enfin qui a essayé, sans réussir, de mettre d'accord des sentiments justes et des idées fausses, il avait déjà bien de la peine à faire excuser un premier ridicule ; il y en a joint un autre. Victor Hugo est mort ; saluez M. le vicomte Hugo, pair lyrique de France. *La démocratie qu'il a insultée peut désormais en rire : la voilà bien vengée...* »

(1) Bellessort, *op. cit.*, p. 204.

En 1869, Victor Hugo qui se sentait de plus en plus la « tripe démocratique », pour employer la gracieuse expression dont usent volontiers nos démagogues encanaillés, se fit le précurseur du « cartel des gauches », ce qui allait lui permettre de faire remonter ses antécédents de démocrate à sa vingt-sixième année.

A la séance du Congrès de la Paix, à Lausanne, en 1859, le poète prononça un discours, sur lequel nous aurons à revenir. Il y disait notamment.

« Je demande l'embrassement de la république et du socialisme... Donc, république et socialisme, c'est un.

« Moi qui vous parle, citoyens, je ne suis pas ce qu'on appelait autrefois un républicain de la veille, mais je suis un socialiste de l'avant-veille. Mon socialisme date de 1828. J'ai donc le droit d'en parler (1). »

(1) *Pendant l'Exil*, p. 452. Dans le même sens, citons aussi ce texte, extrait du *William Shakespeare* : « La transformation de la foule en peuple, profond travail. C'est à ce travail que se sont dévoués dans ces dernières quarante années les hommes qu'on appelle socialistes. L'auteur de ce livre ... est un des plus anciens. *Le dernier jour d'un condamné* date de 1828, et *Claude Gueux* de 1834. S'il réclame parmi ces philosophes sa place, c'est que c'est une place de persécution..... »

Grâce à cette nouvelle grosse malice, cousue de « câble blanc », Victor Hugo se présentait comme un démocrate de l'avant-veille, fier de l'ancienneté de ses titres et des longs services rendus à « la cause ».

Ce côté charlatan du caractère de Hugo n'est pas pour déplaire à ses modernes adeptes qui cultivent, avec des méthodes perfectionnées assurant de hauts rendements, l'amour « désintéressé » du peuple.

Sainte-Beuve, qui était un assez méchant homme, plein de fiel mais aussi d'intelligence, notait dans ses *Cahiers Intimes*, à la date de février 1852 : « A force d'être charlatan et déclamateur, Hugo a fini par croire à ses propres phrases ; il y a été pris..... A Victor Hugo qui a chanté, hurlé, mugi Napoléon sur tous les tons de l'ode et du dithyrambe pendant vingt ans et qui s'insurge contre l'Empire renaissant, l'on peut dire : « Quoi ! vous avez été l'un des Évangélistes et des Apôtres les plus ardents, prêchant par-dessus les toits, et vous ne voulez pas du triomphe sous Constantin ! Et vous aspirez à être martyr, et un martyr païen sous Constantin (1) ! »

(1) *Op. cit.*, p. 53.

Cela est vrai sans doute, en quelque manière ; cela n'est pas tout à fait vrai. Il y a chez le poète une certaine sincérité, dérivant de sa construction mentale qui l'incite à tout déformer dans le sens de l'énorme et du tumultueux. Il est épris de tout ce qui s'agite sans fin, de tout ce qui grouille, sans cesse se formant et se déformant ; de tout ce qui est irrégulier et chaotique : l'océan, les nuages, les foules. Il se mire en eux, eux se mirent en lui. Il leur prête une âme : la sienne, accordée à ce qu'ils ont de gigantesque et de désordonné.

Comme nous l'avons déjà dit : Dieu, c'est Victor Hugo, dilaté à la mesure de l'infini. L'Humanité, c'est Victor Hugo se répandant sur la terre. Les foules, ce sont des milliers, des millions de petits Victor Hugo emboîtant le pas au poète, au prophète, en chantant les hymnes qu'il a composées. Il les aime, car il s'aime en eux. Qu'il lève les yeux, le poète voit Dieu, c'est-à-dire le spectre démesuré de lui-même. « Lui partout, lui toujours... »

Dans ses *Cahiers intimes*, où se sentant à l'abri des représailles, sa verve cruelle s'exerce sans contrainte, Sainte-Beuve, dont les mauvais sentiments aiguisent parfois la lucidité, a noté de nombreux traits de la psychologie de

Hugo. Notamment son « égocentrisme » et la puissance déformante de sa vision de toutes choses. Recueillons-en quelques témoignages :

« Hugo n'est pas de la race des hommes, il est né des dents du dragon (1)..... » « Hugo est un homme qui a des facultés extraordinaires et disproportionnées (2)..... » « Hugo, toujours gigantesque, s'il vient à succéder à Lemercier dans l'Académie, il a l'air de succéder à Napoléon, tant il en parle tout d'abord ; entrant à la Chambre des Pairs, il a aussitôt affaire avec l'Océan et il se pose en rival du grand Destructeur (3)..... » « Il voit toutes choses et toutes personnes en lui (4)..... » « Hugo faisant et voyant tout le monde à son image (5)... » « Hugo voit gros, il voit noir... Les bords du Rhin ne sont pas si grandioses, la Thessalie n'est pas si noire, de même que Notre-Dame n'est pas si énorme sur le parvis que dans son roman et qu'elle a plutôt de l'élégance (6)... » « Dès le second vers de la pièce sur l'*Arc de Triomphe*, il l'appelle « arche démesurée » ;

(1) Sainte-Beuve, *op. cit.*, p. 43.
(2) Id., *ibid.*, p. 53.
(3) Id., *ibid.*, p. 48.
(4) Id., *ibid.*, p. 40.
(5) Id., *ibid.*, p. 40.
(6) Id., *ibid.*, p. 46.

c'est mesurée qu'il faudrait plutôt dire. Il voit dans les canons des Invalides des canons énormes, béants ; ce sont de longs canons minces, presque des couleuvrines de loin, qu'on a envie, ce me semble, de mettre dans sa poche toutes les fois qu'on passe ; il est vrai que je vois en petit, mais Hugo, lui, voit gros (1)..... » « *Les Burgraves*, c'est puéril et gros, vraies marionnettes de l'île des Cyclopes (2)..... » « Hugo dramatique, c'est Caliban qui pose pour Shakespeare (3)..... » « J'appelle les puissances de Hugo des puissances à la fois puériles et titaniques (4)..... » « Hugo, le plus grand tapageur pindarique qui ait existé (5)..... » « Hugo a tourné au cyclope (6). »

A la vérité, en raison de cette faculté qui le contraint à déformer toutes choses, — au premier chef, l'idée qu'il se fait de lui-même, — dans le sens du colossal, Victor Hugo perd la notion du réel. Il n'a aucun bon sens et n'en peut avoir, — ce qui ne signifie nullement qu'il n'ait pu montrer en

(1) Sainte-Beuve, *op. cit.*, p. 41.
(2) Id., *ibid.*, p. 46.
(3) Id., *ibid.*, p. 47.
(4) Id., *ibid.*, p. 37.
(5) Id., *ibid.*, p. 37.
(6) Id., *ibid.*, p. 51.

maintes occasions un sens pratique très avisé. Ça n'est pas la même chose.

Le manque de bon sens est à la base des idées démocratiques, et l'on peut ajouter que le sens pratique est indispensable à leur exploitation.

Victor Hugo a vaticiné, prêché, prophétisé, pontifié, pour la gloire ; mais il a aussi écrit *les Misérables*, chef-d'œuvre démagogique, qui lui a rapporté une fortune.

Victor Hugo avait la passion des antithèses, il en a mis jusque dans sa vie. Ce poète, ce prophète, plus grand que nature, cyclopéen, ce chevaucheur de nuées, qui tutoyait la foudre et tentait de transformer les sociétés par la seule magie de son verbe, était, dans le privé, un bourgeois solide, autoritaire, assez vaniteux, bon père de famille, époux médiocre, car il courait le cotillon, bon convive, grand travailleur, administrateur prudent sachant faire fructifier son bien. Prodigue d'idées généreuses, mais un peu regardant quant à ses sous, type du parfait citoyen appartenant à cette classe moyenne qui constitue la force de la nation et l'armature de toute société, Victor Hugo ne lâchait ses sous qu'à bon escient ; il fallait qu'il fût sûr qu'on les entendît tomber.

Que Garibaldi fasse appel à lui pour l'achat d'un million de fusils, le poète pacifiste envoie une belle lettre à laquelle il joint sa souscription. Qu'il s'agisse de frapper une médaille en souvenir de John Brown qui tenta de soule er les nègres en Virginie, Victor Hugo envoie une belle lettre à laquelle il joint son obole. Mais qu'un de ses anciens familiers, le peintre-poète Auguste de Châtillon, tombé dans la misère et dans l'oubli, fasse appel à sa bourse au moment où il apprend les énormes droits d'auteur encaissés par Victor Hugo pour *les Misérables*, ce dernier lui envoie une belle lettre, en refusant d'y joindre la moindre obole. L'affaire fit scandale en son temps, et l'illustre poète, humanitaire au cœur innombrable, fut assez cruellement chansonné en raison de son avarice grandiloquente.

L'anecdote vaut d'être rapportée : « .....Châtillon était en proie au dénuement noir, sans sou ni maille, sans pain ni pâte, sans abri sûr. A qui s'adresser? Il songea alors à celui de ses amis qui, jeune, avait été le premier à l'encourager, au grand poète dont il avait dessiné le cachet, au chef de famille dont il avait fait les portraits. Justement, c'était à l'heure où Albert Lacroix

venait de verser 500 000 francs à l'auteur des *Misérables*. Cinq jours après arrivait une réponse. Le grand poète y disait : « Cher ami, vous êtes pauvre ; je suis proscrit, qu'y faire? Chacun de nous gravit son Golgotha..... » Pour le pauvre diable, ce fut un éblouissement, de surprise d'abord, puis de colère... il en appela à sa Muse et improvisa huit vers comme réplique, huit mauvais vers à tous points de vue, parce qu'ils étaient faits d'injures, et sans esprit.....

« .....Lorsque Châtillon vint montrer à Pothey la lettre du poète, et les vers gelés qui avaient suivi, il ne put se tenir... : « Le Golgotha ! s'écria-t-il, — tiens, c'est mon affaire... passe-moi ça et tu vas voir !..... » A quelques jours de cette rencontre, tout le quartier de la Butte, tous les Tigellins de chez nous, tous les rapins d'alentour, tous ceux qui passent leur vie à se moquer de tout, ne se lassaient pas de vociférer l'étrange cantate que voici :

Sur l'air de Béranger : *Un jour le Bon Dieu en s'éveillant.*

LE GOLGOTHA

. . . .

Moïse eut le Mont-Sinaï,
Mahomet Médine-el-Nabi,

Napoléon eut Sainte-Hélène.
Par un semblable phénomène
Mon ouragan s'est entassé
Sur le granit de Guernesey,
Vers l'horizon, je fais tourner ma glotte,
Car, tout doucement, il faut bien qu'on Golgothe.

Homère, Socrate, Platon,
Corneille, Shakespeare, Byron,
Combien mieux que vous je Golgothe,
Je pince toujours la cagnotte,
Voyez ce que m'a rapporté
Le mot que Cambronne a lâché.
Cinq cent mille balles, avec ça l'on boulotte,
Car, tout doucement, il faut bien qu'on Golgothe,
Et, tout doucement, je Golgothe.

Grand maître, prêtez-moi cent sous.
— Ami, je ne peux rien pour vous
Que de vous déclarer poète,
Sous le crâne avant la tempête.
Maintenant, tirez-vous de là,
Chacun gravit son Golgotha,
On ne peut pas me tirer de carotte.
Faites comme moi, mon ami, je Golgothe,
Et, tout doucement, je Golgothe (1).

Cette anecdote est confirmée par une lettre que Pothey adressa à Poulet-Malassis : « ...je t'envoie ici ma dernière bamboche, essai satirique tenté sur le seul poète dont je

(1) Philbert Audebrand, *les Derniers jours de la Bohème*, p. 172-173.

sache quatre mille vers, au moins. — Mais n'est-ce pas qu'il faut bien de temps en temps blaguer les triomphateurs?

« J'ai choisi un air de Béranger parce que j'ai pensé qu'il serait plus désagréable que tout autre..... et quant au dernier couplet, il a rapport à une demande faite par Auguste de Châtillon (1)... »

Ajoutons qu'Arsène Houssaye, dans ses *Confessions*, nous dit qu' « ...Auguste de Châtillon mourut de faim, *sans dire un mot à ses amis*, dans une baraque de la rue Fontaine. » La leçon lui avait profité.

Capable de mettre la main à la poche si sa vanité pouvait trouver par là à se satisfaire, Victor Hugo était trop parcimonieux pour faire ce geste au bénéfice de misères obscures. Pour le décider à donner une petite somme, il lui fallait, ou bien une grande cause ou bien que le solliciteur fût assez habile pour s'adresser à sa vanité plutôt qu'à sa bonté.

Cette teigne de Sainte-Beuve, qui ne manque aucune occasion d'insérer des propos malveillants dans ses fameux *Cahiers*, a

(1) *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 20 mai 1917.

dû se délecter en écrivant les lignes suivantes :

« Hugo a du grossier et du naïf (je l'ai dit souvent, et je le redis ici d'après une personne qui le connaît encore mieux que moi). Juliette vieillie le garde par ses flatteries basses auxquelles il est pris. L'acteur Frédérick l'avait dit dès le premier jour : « Elle le prendra en lui disant : « Tu es grand ! » Et elle le gardera en lui disant : « Tu es beau ! » Il y va chaque jour parce qu'il a besoin de s'entendre dire : « Tu rayonnes ! » et elle le lui dit. Elle le lui écrit jusque dans ses comptes de cuisine, qu'elle lui soumet (car il est ladre) et elle prend note ainsi : « Reçu de mon trop *chéri*..... reçu de mon *roi*..... de mon *ange*..... de mon *beau Victor*, etc... » tant pour le marché, — tant pour le blanchissage, — quinze sous qui ont passé par ses *belles mains*, etc. (1)... »

Dans les hautes sphères de l'idéal, Victor Hugo, prophète au cœur innombrable, penché sur la misère humaine, était infiniment généreux, mais, retombé dans les petitesses de la vie courante, le bourgeois qui veillait

(1) SAINTE-BEUVE, *op. cit.*, p. 49.

en lui s'avérait singulièrement prudent et parcimonieux.

On voit fréquemment des écrivains, des penseurs et surtout des politiciens « idéalistes » tomber dans la même contradiction et dans les mêmes petitesses. Mais cela ne signifie rien contre l'infinie bonté *naturelle* de l'homme. Tout au contraire, c'est une preuve de plus de l'influence corruptrice du milieu social. En vérité, l'*Homme* est bon, mais l'homme est moins bon ; et c'est en vain qu'on évoquerait le témoignage de l'homme contre l'*Homme*. L'un ressort à la sphère du réel, l'autre à la sphère de l'Idéal. Le réel, c'est le présent, mais l'Idéal c'est l'Avenir. Le prophète n'a souci que de l'Avenir, mais en attendant que les Temps soient révolus, il est bien forcé de vivre de la vie de tout le monde, sous peine de risquer les plus fâcheux désagréments. C'est le cas bien connu, et si souvent interprété avec tant de malveillance, du socialiste millionnaire qui prend soin de bien gérer et d'accroître sa fortune, afin qu'au jour, tant espéré, du Grand Partage il ait la joie d'apporter davantage à la communauté. Dans le présent, on pourrait le confondre avec n'importe quel bourgeois, mais tandis que l'un ne songe qu'à

son bien-être, l'autre travaille pour l'Humanité future. Il trouve dans l'Avenir sa justification.

Il ne faut pas confondre le Voyant avec le prévoyant, l'un n'est qu'immensité, l'autre que petitesse. Par soi-même, l'acte n'est rien, le but est tout.

On pourrait continuer longtemps ces fécondes oppositions, mais cela nous entraînerait trop loin. Nous en avons dit assez pour donner une idée convaincante de la manière. Seuls de mauvais esprits y pourraient trouver matière à sourire. Les grandes choses requièrent de la gravité.

Rejoignons maintenant Victor Hugo sur son rocher.

VI

Avant de montrer Victor Hugo dans l'exercice de ses fonctions de prophète officiel de la Troisième République et de Pontife de la Démocratie, il n'est pas inutile de remonter jusqu'aux sources lointaines de l'idéologie hugolienne.

Infiniment banale, humanitaire et cosmopolite, on peut dire de cette idéologie démagogique qu'elle est de tous les lieux et de tous les temps, et que les germes en sont épars à peu près partout où ont vécu des hommes. Si elle n'a triomphé nulle part c'est que son caractère utopique la voue nécessairement et perpétuellement à l'échec. C'est aussi ce qui fait qu'elle est éternelle, car cela seul peut mourir qui a vraiment existé, qui a réussi une fois à passer du domaine des possibles dans celui des réalités : cela seul peut mourir qui a été vivant. Seuls les larves et les fantômes sont immortels.

La force et les prestiges des prophètes démagogues résident dans le fait que l'avenir est illimité, que leurs revanches appartiennent éternellement aux lendemains et que leurs funestes rêveries ont pour se déployer l'infini. Quel néant que l'avenir s'il n'était peuplé de la foule immense des impossibles promesses.

L'éternel et l'infini, ce sont précisément les deux grands creux sonores dont le poète a besoin pour faire retentir l'artillerie de ses métaphores et le tonnerre de ses antithèses, pour faire chevaucher les troupes déchaînées du Verbe, chargées d'imprécations, de saintes colères, mais aussi de consolations et de brillantes espérances.

Un souvenir, un exemple s'imposent à Victor Hugo : la Bible !

Dès son enfance, il en était nourri, et l'influence des Livres Saints se fait sentir à travers toute son œuvre. Néanmoins, comme le fait très justement remarquer M. Claudius Grillet dans son excellent ouvrage sur *La Bible dans Victor Hugo*, pour juger de l'influence biblique sur le poète, il faut distinguer deux périodes : avant 1852, c'est-à-dire avant l'exil, et après 1852, pendant et après l'exil : « L'isolement de l'exil, propice

aux méditations, la crise spirite de 1852-1853 ne firent que libérer, qu'exacerber les facultés visionnaires déjà existantes..... Dès avant l'exil le moule visionnaire est déjà formé où Victor Hugo déposera ses rêves de philosophe. Mais cette identité extérieure cache des différences profondes.

« Dans les recueils antérieurs à 1852, la vision est à elle-même sa propre fin : l'intérêt qu'y prend le poète est de pure curiosité..... ... avant l'exil le mécanisme apocalyptique fonctionne à vide. On ne lui demande aucun travail utile. Ce n'est qu'à partir de 1852 qu'on le voit appliqué à une besogne métaphysique et sociale. Précieux auxiliaire ! Il est devenu un instrument de transformation d'où les spéculations philosophiques sortent à l'état de visions ; elles se faisaient du même coup plus intelligibles au commun des lecteurs, et au poète lui-même, car il n'est pas bien sûr qu'il eût été capable de s'intéresser à des idées pures, ni même de les comprendre, sans se les être traduites au préalable dans un langage figuré.....

« ...Le coup d'État, la guerre et ses conséquences font rendre à son lyrisme satirique un son furieux de prophétie. 1851-1870 et les années qui suivent immédiatement s'accom-

pagnent dans l'œuvre hugolienne d'une énorme poussée de fanfares sacrées où domine le buccin des parousies johanniques (1). »

Non seulement chassé de sa patrie, mais privé de cette vie du monde qui lui était si chère et si précieuse, solitaire au milieu de son désert marin, le poète sent s'éveiller en lui l'esprit prophétique. Tout nourri d'images et d'imaginations bibliques, il va les utiliser pour son compte, en se sacrant lui-même le continuateur des grands vaticinateurs d'Israël.

« ...rien de mieux établi au regard de Hugo, — écrit M. Claudius Grillet, — que sa mission surnaturelle : il est solitaire il est exilé, il est inspiré : presque sûrement même, les voyants et les prophètes de l'ancienne Loi revivent en lui et par lui. Aussi, il pontifie, il pontifie. Tantôt par son silence il étonne le monde. Il songe, en une attitude morne, comme il avait accoutumé de se tenir, près de la grande cheminée de chêne de Hauteville-House, soutenant de sa droite son front lourd de révélations inconfiées. Il a des entretiens formidables avec Dieu, qu'il consent à tutoyer. Tantôt, nouvel Isaïe,

(1) Claudius Grillet, *la Bible dans Victor Hugo*, p. 173 et p. 322.

drapé dans le pallium des prophètes, le bras tendu en un geste de menaces, il détourne sur d'invisibles tyrans les foudres destinées à Achab. Tantôt, comme saint Jean.... l'homme hagard, capable..... de regarder l'obscur, de tâter l'impalpable..... l'œil empli de visions millénaires, il dit les joies entrevues de l'avenir..... Il se prend au tragique et se suggestionne au point de s'en laisser imposer par sa propre légende. Le premier et le plus fervent de ses adorateurs, c'est lui. Il s'étonne et un peu s'effraie de son personnage. Il tombe en admiration effarée devant soi. Son moi « hypertrophié » s'est comme dédoublé. La même personnalité démesurément élargie, abrite en lui deux personnages : l'homme et le pontife, le premier effacé dans la gloire grandissante du second. Le lyrisme intime et personnel... ressortissait à l'homme. L'œuvre de 1851 à la mort est du pontife (1). »

Ce que Victor Hugo va devoir désormais à la Bible, ce ne sont plus seulement une matière à amplification et des thèmes verbaux, mais certaines tendances, certains courants d'idée.

(1) C. Grillet, *op. cit.*, p. 136-137.

Il est souvent bien difficile, chez Victor Hugo, de faire le départ entre ce qui est sincérité et ce qui est cabotinage plus ou moins inconscient. Le poète aime tellement les mots, il éprouve une si profonde joie à les faire cliqueter et se heurter qu'il finit par en être dupe lui-même. Il s'enivre de mots comme d'autres s'enivrent de vin, au point d'en apparaître hagard et titubant. Délirant, halluciné, il est la victime des visions qu'il a lui-même suscitées.

Il semble qu'il entre dans le jeu comme un acteur, mais qu'emporté par son rôle, il cesse bientôt de le jouer pour le vivre réellement. Il y a là un curieux phénomène d'auto-suggestion.

« Le poète est le premier effrayé de ses propres imaginations. Il l'est de propos délibéré parce que l'effroi est une tradition des visionnaires sacrés, ses modèles..... « C'est dans saint Jean de Pathmos parmi tous, écrit-il dans *William Shakespeare*, qu'est sensible la communication entre certains génies et l'abîme. » Il ne doute pas qu'il compte lui-même parmi ces génies privilégiés. Sa terreur prend conscience de la leur. Il se préoccupe de frissonner selon les règles qu'ils ont laissées, et de composer sur les leurs ses

gestes d'épouvante......Il y a un style apocalyptique hugolien. La plupart de ses moyens se confondent avec ceux de la rhétorique prophétique. .....l'agitation que Victor Hugo se donne pour retrouver les attitudes du prophète remue au fond de sa mémoire une poussière de souvenirs bibliques, à la fois si dense qu'on ne saurait la recueillir tout entière, et si impondérable qu'elle se dérobe dès qu'on essaie de la fixer. Ces réminiscences sacrées lui viennent de toutes les parties de l'Écriture et non pas seulement des livres prophétiques (1). »

Ce que Victor Hugo va trouver dans la Bible, c'est l'esprit de révolte et son corollaire, le messianisme, le grand rêve utopique que rien, jamais, ne peut assouvir.

Animé de puissantes passions et devenu, du fait des circonstances, une sorte de hors la loi, tenu en marge de la vie politique et sociale de son pays et de son temps, l'ambitieux poète était voué à devenir un révolté. Le monde était mal fait où il ne trouvait plus à prendre la place qui semblait lui devoir être dévolue : la première. Il fallait donc que le monde fût réformé, que ce qui était fît

(1) Grillet, *op. cit.*, p. 162-163, et p. 307-308.

place à ce qui devait être. Le but était désormais de démolir le réel pour reconstruire l'idéal, et le moyen pour y parvenir : la révolte.

L'étroite parenté qui unit le judaïsme et l'esprit de révolte (1), ne pouvait échapper à Victor Hugo, tout nourri du verbe biblique.

Sous des formules diverses, c'est le vieux rêve messianique des prophètes et des psalmistes qui vient hanter son cerveau. Pure création idéologique, négligeant les limites humaines, les diversités, les imperfections, méprisant les nécessités, les lois même de la vie et les enseignements de l'histoire, la passion messianique peut se déchaîner librement dans les espaces illimités de l'impossible.

S'étant institué l'homme de Dieu, Hugo se met à l'école de ceux qui, dans le passé, furent aussi les hommes de Dieu. A pleines mains il emprunte au Livre de Job, à Isaïe, à Jérémie, à l'Apocalypse, le ton, l'accent, les images, les imprécations, les rêves, les idées : tout. S'il s'inspire d'eux, il ne les imite pas, il leur succède.

Dans le domaine de la religion et de la poésie, ils sont ses prédécesseurs.

(1) Sur ce sujet, voir dans notre livre *le Problème juif*, le chapitre III, intitulé « le Judaïsme et l'esprit de révolte ».

VII

Dans son *William Shakespeare,* ouvrage visant continuellement au sublime et tombant sans cesse dans le grotesque, Hugo tente d'expliquer à mots couverts, sa mission de voyant et de prophète.

Il distingue quatorze génies qui trônent dans la « région supérieure de la pensée et de la poésie »; deux pour la Grèce antique, Homère et Eschyle, trois pour Rome : Lucrèce, Juvénal et Tacite, un pour l'Italie : Dante, un pour l'Espagne : Cervantès, un pour la France : Rabelais, un pour l'Angleterre : Shakespeare, et, en outre, *cinq* appartenant à la nation juive : Job, Isaïe, Ézéchiel, Jean de Pathmos, et Paul de Damas.

Chacun de ces génies est en quelque manière et par quelque côté un ascendant et un prédécesseur de Victor Hugo, qui les résume et les dépasse tous.

« Ces suprêmes génies, déclare-t-il, ne sont pas une série fermée. L'auteur du Tout y ajoute un nom quand les besoins du progrès l'exigent. »

On ne saurait réserver plus discrètement sa place.

Contentons-nous d'examiner rapidement les titres que présentent, dans cette généalogie idéale du prophète Hugo, les cinq représentants de la nation juive qui se taillent ici la part du lion.

« Job exerçait l'immense prêtrise de la solitude. Il sacrifiait et sanctifiait..... Tombé, il devient gigantesque. Tout le poème de Job est le développement de cette idée : la grandeur qu'on trouve au fond de l'abîme. Job est plus majestueux misérable que prospère.....

« Job souffre et conclut. Or souffrir et conclure, c'est enseigner. La douleur, logique, mène à Dieu. Job enseigne. Job après avoir touché le sommet du drame, remue le fond de la philosophie..... le fumier de Job, transfiguré, deviendra le calvaire de Jésus (1). »

(1) William Shakespeare, *les Génies*, p. 48-49.

Job sur son fumier, c'est Victor Hugo sur son rocher, grandi, souffrant de l'exil et se mettant à enseigner le monde.

« Isaïe semble, au-dessus de l'humanité, un grondement de foudre continue. Il est le grand reproche..... C'est une espèce de bouche du désert parlant aux multitudes ; et réclamant au nom des sables, des broussailles et des souffles, la place où sont les villes ; parce que c'est juste ; parce que le tyran et l'esclave, c'est-à-dire l'orgueil et la honte, sont partout où il y a des enceintes de murailles ; parce que le mal est là, incarné dans l'homme, parce que dans la solitude il n'y a que la bête, tandis que dans la cité il y a le monstre. Ce qu'Isaïe reproche à son temps, l'idolâtrie, l'orgie, la guerre, la prostitution, l'ignorance, dure encore : Isaïe est l'éternel contemporain des vices qui se font valets et des crimes qui se font rois (1). »

Isaïe, c'est le Victor Hugo des *Châtiments*, de divers autres poèmes, et de certaines pages de prose, de la même veine, tonnant contre le Paris-Babylone de Napoléon III,

(1) William SHAKESPEARE, *les Génies*, p. 50-51.

pourri de vices et croupissant dans la servitude et l'abjection (1).

« Ézéchiel est le devin fauve. Génie de caverne. Pensée à laquelle le rugissement convient. Maintenant, écoutez. Ce sauvage fait au monde une annonce. Laquelle? Le progrès. Rien de plus surprenant. Ah! Isaïe démolit? Eh! bien, Ézéchiel reconstruira... Ézéchiel apporte la résultante, la troisième notion, le genre humain amélioré, l'avenir de plus en plus libéré... Le temps présent travaille au temps futur, donc travaillez et espérez... Il déclare la paix comme d'autres déclarent la guerre. Il prophétise la concorde, la bonté, la douceur, l'union, l'hymen des races, l'amour... Il se condamne à être symbole, et fait de sa personne, devenue effrayante, une signification de la misère humaine et de l'abjection populaire. C'est une sorte de Job volontaire. Dans sa ville, dans sa maison, il se fait lier de cordes, et reste muet. Voilà l'esclave. Sur la place publique il mange des excréments, voilà le

(1) Cf. Grillet, *op. cit.*, p. 263 : « ... A partir de 1853, et pour des raisons faciles à deviner, V. Hugo, qui croit avoir à se plaindre de la capitale, exerce contre elle sa verve prophétique. Il la charge de tous les crimes de Tyr, de Babylone et de Ninive, et fait pleuvoir sur elle les malédictions que les prophètes suspendaient sur les villes païennes. »

courtisan. Ceci fait éclater le rire de Voltaire et notre sanglot à nous. Ah! Ézéchiel, tu te dévoues jusque-là. Tu rends la honte visible par l'horreur, tu forces l'ignominie à détourner la tête en se reconnaissant dans l'ordure, tu montres qu'accepter un homme pour maître, c'est manger le fumier, tu fais frémir les lâches de la suite du prince en mettant dans ton estomac ce qu'ils mettent dans leur âme, tu prêches la délivrance par le vomissement, sois vénéré! Cet homme, cet être, cette figure, ce porc prophète est sublime, et la transfiguration qu'il annonce, il la prouve. Comment? En se transfigurant lui-même. De cette bouche horrible et souillée sort un éblouissement de poésie... Ce visionnaire mangeur de pourriture est un résurrecteur. Ézéchiel a l'ordure aux lèvres et le soleil dans les yeux... Mais rien de plus net que sa vision du progrès. Ézéchiel voit l'homme quadruple, homme, bœuf, lion et aigle; c'est-à-dire maître de la pensée, maître du champ, maître du désert, maître de l'air. Rien d'oublié, c'est l'avenir entier, d'Aristote à Christophe Colomb, de Triptolème à Montgolfier... On ne peut s'empêcher de songer que cet Ézéchiel, sorte de démagogue de la Bible, aiderait 93 dans l'effrayant

balayage de Saint-Denis. Quant à la cité bâtie par lui, il murmure au-dessus d'elle ce nom mystérieux : *Jehovah Shammah*, qui signifie : « L'Éternel est là ». Puis il se tait pensif dans les ténèbres, montrant du doigt à l'humanité, là-bas, au fond de l'horizon, une continuelle augmentation d'azur (1)

Ézéchiel, c'est Victor Hugo déclarant la paix au monde, prévoyant les États-Unis d'Europe et la venue des temps messianiques. Le thuriféraire du *Progrès*, l'annonciateur de l'*Avenir*.

Jean de Pathmos... « L'autre, Jean, est le vieillard vierge. Toute la sève ardente de l'homme, devenue fumée et tremblement mystérieux, est dans sa tête en vision..... Il y a un profond rapport entre le Cantique des Cantiques et l'Apocalypse ; l'un et l'autre sont des explosions de virginité amoncelée... Jean, comme historien, a des pareils, Mathieu, Luc et Marc ; comme visionnaire, il est seul. Aucun rêve n'approche du sien, tant il est avant dans l'infini. Ses métaphores sortent de l'éternité, éperdues ; sa poésie a un profond sourire de démence ; la réver-

(1) William Shakespeare, *les Génies*, p. 51-54.

bération de Jéhovah est dans l'œil de cet homme. C'est le sublime en plein égarement. Les hommes ne le comprennent pas, le dédaignent et en rient. « Mon cher Thiriot, dit Voltaire, l'Apocalypse est une ordure. » Les religions, ayant besoin de ce livre, ont pris le parti de le vénérer ; mais, pour n'être pas jeté à la voierie, il fallait qu'il fût mis sur l'autel..... Par ici, on va du côté de Dieu (1)... »

Jean, c'est Victor Hugo vaticinant, emporté par son délire verbal, accumulant les mots, les images, les visions, et s'entretenant avec Dieu, dans l'infini.

« .....L'autre, Paul, saint pour l'Église, pour l'humanité grand, représente ce prodige à la fois divin et humain, la conversion. Il est celui auquel l'avenir est apparu..... Il était l'homme du passé, il avait gardé les manteaux des jeteurs de pierres ; il aspirait, ayant étudié avec les prêtres, à devenir bourreau ; il était en route pour cela ; tout à coup, un flot d'aurore sort de l'ombre, et le jette à bas de son cheval, et désormais il y aura dans l'histoire du genre humain cette chose admirable, le chemin de Damas..... Le

(1) William Shakespeare, *les Génies*, p. 62-65.

chemin de Damas est nécessaire à la marche du progrès. Tomber dans la vérité et se relever homme juste, une chute transfiguration, cela est sublime..... Le coup de lumière est plus que le coup de foudre. Le progrès se fera par une série d'éblouissements. Quant à ce Paul, qui a été renversé par la force de la conviction nouvelle, cette brusquerie d'en haut lui ouvre le génie. Une fois remis sur pied, le voici en marche, il ne s'arrête plus. En avant ! c'est là son cri. Il est cosmopolite..... Le chemin de Damas sera à jamais le chemin des grands esprits. Il sera aussi le passage des peuples. Car les peuples, ces vastes individus, ont comme chacun de nous leur crise et leur heure ; Paul, après sa chute auguste, s'est redressé, armé, contre les vieilles erreurs, de ce glaive fulgurant, le christianisme ; et, deux mille ans après, la France, terrassée de lumière, se relèvera elle aussi tenant à la main cette flamme épée, la révolution (1)... »

Paul et son chemin de Damas, c'est Victor Hugo surpris par l'événement, changeant son fusil d'épaule, et reniant ses cinquante

(1) William Shakespeare, *les Génies*, p. 65-66-68-69.

années d' « erreur ». C'est le poète de l'actualité, l'interprète éloquent de tous les caprices du public, le chantre inspiré des idées à la mode et des puissants du jour, chassé de Paris, — son paradis terrestre, — et découvrant alors l'*Humanité*, — un nouveau public, à la fois plus vaste et plus lointain.

Ces cinq Juifs sont vraiment les ancêtres du prophète Hugo, apôtre de la Démocratie universelle.

M. Claudius Grillet montre excellemment ce qu'étaient les espoirs messianiques de Victor Hugo : « ...Son messianisme ne connaît les frontières que pour aspirer à leur disparition. Il n'est pas national, mais humain. Il est même mondial. Hugo ne limite ni à son pays ni à l'humanité, ni à notre planète, les promesses du futur âge d'or. Il en étend le bénéfice à la nature entière. La contagion de mansuétude et d'amour gagnera les puissances ennemies cachées dans les choses inertes, et rayonnera à travers l'espace dans le monde stellaire. Il dit l'homme libéré des aveugles tyrannies de la matière, et de la plus asservissante de toutes, de la pesanteur. Il dit les univers rapprochés, les étoiles tirées de leur antique isolement, devenues sœurs, et communiant dans la même pensée

fraternelle, elles vont, dans la lumière et dans la paix, faisant vibrer l'éther avec suavité sur leur passage.....

Savants, poètes, penseurs, d'un mot, les « mages », sont les Messies de cette ère future. Ils s'efforcent vers la lumière domptant en passant les bêtes de la nuit, et entraînant à leur suite l'humanité. Ils sont mus par une force divine, la même qui, mystérieuse et partout répandue meut les soleils, fait croître les fleurs, rayonne dans les génies, leur met au cœur l'effarement des voyants, et au front l'éblouissement des Moïses.....

« .....Quand Hugo se représente la France, c'est précisément sous les traits d'un Moïse colossal, le front nimbé d'une clarté surnaturelle, guidant la caravane humaine vers les lointains Chanaans.....

« Il semble qu'il ait repris, pour l'appliquer à la France, la parole du prophète : « Les nations marcheront à sa lumière » (*Apocalypse*, 21). C'est que dans le plan divin du progrès, — et l'on peut en croire Hugo, — la France est investie d'une mission providentielle. C'est à son foyer que s'allume la flamme qui, propagée par les mages, embrasera le monde.

« Une ville surtout en France, un homme

surtout dans Paris, portent le poids de cette redoutable vocation.

« A l'occasion de l'Exposition Universelle de 1867, Hugo écrit pour le *Paris-Guide* une préface publiée ensuite séparément sous le titre de *Paris*, où il célèbre avec éloquence la Ville-Lumière, tête et flambeau de l'humanité. Cette circonstance ramène au premier plan de ses préoccupations un rêve ambitieux, caressé déjà au temps des *Voix intérieures* (1837), et dont le décevant coup d'État avait un instant détourné sa pensée. Les souffrances de l'année terrible achèvent de mériter à Paris son pardon, Paris-Babylone devient Paris-Christ et Paris-Moïse. Le monde guidé par la France, la France entraînée par Paris, Paris éclairé par les penseurs, lui, Hugo, étant le prince de la pensée, telle est la constitution qu'il se plaît à donner à l'univers (1).

(1) Note de M. Grillet, (*op. cit.* Deuxième partie, *les Sources bibliques*, p. 44) : « On a lu plus haut le symbole de la France-Christ, crucifiée par un caïphe dont tous devinaient le nom. *Les Châtiments* n'avaient pas épuisé les ressources satiriques de l'émouvant symbole. L'année terrible multiplie pour le poète les occasions de s'en servir. La France en croix ! Cette vision s'éclaire à ses yeux d'une horreur nouvelle, non pas tant en raison de la tragique actualité qu'elle reçoit des événements, que par la suite de l'idée que Victor Hugo s'est faite depuis quelques années, et en particulier depuis qu'il écrivit *Paris*, du rôle social de la France. Pour Hugo, la France est l'apôtre élu du Progrès. Elle a une mission à remplir, qui déborde de ses frontières, une

L'*Année terrible* est pleine de ce rêve hautain. Tantôt Paris lui apparaît dans une gloire mythologique comme la fournaise de l'Idée, l'Etna de la pensée, et il songe à quelque cyclope faisant jaillir le Progrès, en étoiles de feu, sous son marteau.

« Tantôt la ville s'offre à lui, crucifiée, punie par les rois de sa mission civilisatrice, apôtre et martyre de la liberté.

« .....Mais, de toutes façons, c'est la Ville-Sacrée (*Année terrible*, p. 281), la Ville-Prophète (*Ibid*, p. 101). C'est la moderne Sion dont il se constitue lui-même l'oracle et le pontife. Afin qu'il fût dit que le prophète qu'il était ne manquât point de cette analogie nouvelle avec ses collègues hébreux, d'avoir eu sa Jérusalem (1). »

La personnalité de Victor Hugo est si accueillante et si vaste que non seulement il s'assimile aux prophètes et aux évangélistes, en assimilant les prophètes et les évangélistes, mais il fait de même pour Jésus, il

mission d'amour et de liberté. Elle est la Sion dont il s'est constitué le prophète. Messagère d'un Évangile de paix, elle peut souffrir de son sacerdoce, et pour lui. Mais attenter contre elle et sa capitale, ce n'est pas seulement une violence, c'est un sacrilège.

(1) Claudius GRILLET, *op. cit.*, Première partie, p. 283 et suiv.

ne recule devant rieu, rien ne l'arrête tant il se sent sublime.

« ...Le personnage hugolien est si envahissant, écrit M. Claudius Grillet, — que non seulement il déborde sur l'avenir, mais il s'installe dans le passé. Nous dirons, avant qu'il soit longtemps, que le poète retrouvait dans sa propre vie l'histoire de Jésus-Christ. Par une sorte de choc en retour, il retrouve dans la vie de Jésus-Christ sa propre histoire. La doctrine prêchée par Jésus est celle de *Pitié suprême....* (1). »

(1) Grillet, *op. cit.*, p. 192.

VIII

De tous les grands écrivains, de tous les grands poètes français, Victor Hugo est sans doute celui qui est le plus pénétré d'influences juives. Il ne s'est pas contenté de lire la Bible en croyant, ni même en artiste, il en a aspiré l'esprit, il a même été plus loin. Un passage de *Littérature et Philosophie mêlées* nous montre qu'il avait lu certains commentaires rabbiniques, et un poème comme les *Paroles du Docteur de la Loi* dans *la Fin de Satan*, prouve qu'il était solidement documenté sur les ratiocinations et les subtilités du Talmud. Mieux encore, M. Denis Saurat, dans son ouvrage sur la *Religion de Victor Hugo* (1), démontre, d'indiscutable façon, que le poète de la *Légende des Siècles* avait été initié à la Cabale juive, qui exerça une influence maîtresse sur la formation de sa philosophie religieuse.

(1) Chap. II, « l'Occultisme, Victor Hugo et la Cabale ».

L'initiateur qui lui révéla les finesses du Talmud et qui lui fit pénétrer les arcanes de la Cabale est un singulier bonhomme, un certain juif d'Alsace dénommé Alexandre Weill. Ex-apprenti rabbin échappé à la synagogue, sachant parfaitement l'hébreu, fort versé dans l'art de commenter les Écritures et dans l'occultisme cabalistique, Alexandre Weill, prophète lui-même, étant venu s'installer à Paris en 1836, devint l'ami et le familier de Victor Hugo.

« D'abord une semblable ardeur de sensualité fougueuse devait les rendre camarades de campagne — à leur façon, — Hugo restant le dieu en chasse, et Weill probablement le rabatteur ou le suivant. Quelques passages des *Mémoires* de Weill sont assez édifiants : « Hugo, dit-il, connaissait très bien la femme, ses charmes et ses dangers. Lui ayant cité des vers quelque peu pornographiques de Gœthe qui courent les kneipes des Universités allemandes, et lui ayant cité quelques aphorismes secrets de la Cabale sur la femme, il me donna des conseils relatifs à l'amour, frappés au coin d'une rigoureuse observation et d'une grande originalité, que je n'ai jamais oubliés. » On voit les deux compères échangeant, et avec le plus grand sé-

rieux (le sens de l'humour ne les caractérisant ni l'un ni l'autre), de bonnes et éprouvées recettes d'érotisme. Leurs relations de grand seigneur à page sont bien indiquées par Weill qui rapporte : « Étant dans ma jeunesse un ardent enthousiaste du poète, lui servant de livre vivant pour l'histoire et la littérature allemandes modernes, il m'avait pris en affection et me permettait de le suivre dans ses courtes visites nocturnes aux salons de Paris. » ...Le secret du succès de Weill auprès de Hugo est facile à deviner ; il flattait l'orgueil du poète comme seul un juif habitué à s'annihiler devant Jéhovah pouvait le faire : « ...Hugo, dès notre première entrevue, me prit en affection et me présenta jusqu'à ses maîtresses. » C'est qu'en effet cette adoration devait être juste du goût de Hugo dont Weill pénètre admirablement la psychologie : « Il ne lui suffit pas de se croire inspiré de Dieu, il se croit son égal et sa parole doit créer comme celle de Jéhovah. Il aurait dit aux ténèbres : « Soyez lumière, » il aurait vu, de ses yeux vu, la lumière chasser les ténèbres devant elle pour éclairer le monde... »

« Ce témoignage extraordinaire permet de comprendre que plus tard dans sa vie, Hugo se soit considéré comme un nouveau messie,

venu pour fonder la troisième et définitive religion de l'humanité (la première étant le druidisme et la seconde le christianisme) et donc l'égal, sinon le supérieur de Jésus-Christ (1). »

Weill rapporte que Hugo, comme Louis XIV, semait des bâtards un peu partout : « L'adultère ne lui paraissait pas plus un crime qu'à Jupiter. Et, de fait, toutes les femmes de cette époque l'aimaient, non pas précisément pour son génie, mais pour sa mâle beauté ; car en fait d'amour, la femme ne croit à la Sainte Eucharistie que sous la présence réelle. Hugo était un véritable olympien, son physique était à l'avenant de sa métaphysique... »

La Cabale devait nécessairement fasciner Hugo, car, comme le dit M. Saurat, « aucun grand système religieux ne fait à la sensualité une part aussi magnifique » ; or, pour Hugo la « divinisation » de la sensualité ne pouvait être que bienvenue, et les preuves abondent dans son œuvre de son sentiment intime que la sensualité, chez lui et dans la nature, était une force divine.

Weill, dans ses *Mémoires* (2), rapporte une leçon de Cabale qu'il donne à Hugo en 1852,

(1) Saurat, *la Religion de Victor Hugo*, p. 21-23.
(2) Page 124.

à Bruxelles. Nous n'y insisterons pas, car ce qui chez notre poète est occultisme et « haute métaphysique » n'intéresse pas directement notre sujet, mais le compte rendu de la leçon se termine par une anecdote bien savoureuse, où l'on voit Victor Hugo redevenu le bourgeois pratique qu'il savait être lorsqu'il descendait de son empyrée, donner au Juif de profitables conseils financiers :

« .....il me donna un conseil à son tour, un excellent conseil qu'on ne devinera jamais.

« — Avez-vous quelque argent disponible, me demanda-t-il.

« — Oui, lui dis-je. Je viens de vendre ma rente française trois pour cent.

« — Achetez alors des banques nationales belges. C'est une valeur qui doublera avant deux ans. »

Et Weill conclut avec jubilation :

« Et j'ai suivi son conseil. Et j'ai doublé, presque triplé mon capital (1). »

Sans bourse délier, le poète avait richement payé sa leçon au cabaliste.

Alexandre Weill ne s'adonnait à la Cabale qu'à ses moments perdus ; sa profession principale était celle de prophète, c'est-à-dire, en

(1) SAURAT, *op. cit.*, p. 27.

quelque manière aussi, celle de révolutionnaire. C'était en outre un personnage profondément ridicule (1). Et là encore Victor Hugo est certainement redevable à son ami juif de quelques notions utiles qu'il a incorporées dans sa doctrine mystico-politique.

Abraham-Alexandre Weill était, par sa mère, le petit-fils d'un rabbin et, par son père, le petit-fils d'un greffier auprès du tri-

(1) Alexandre Weill fit en 1864 une série de conférences au Cercle artistique de Bruxelles à peu près en même temps que Baudelaire, dont il était « la bête noire », nous dit M. Crépet (Cf. le *Manuscrit autographe*, Blaizot, 1927, p. 130). Il existe en tout cas de Baudelaire un dessin à la plume (*Ib.*, p. 75), représentant Alexandre Weill environné des « légendes » qu'il « postillonne intarissablement », et dont voici quelques-unes, reproduites avec la notation que donne Baudelaire, de son épouvantable accent de juif alsacien : « ...Chéssus Gris, z'est mon ongle... » — « Il ne beut bas y aphoir te pherdis à Baris... » — « La Barolle Nouphelle... » — « Ze ne bran bas la Barolle, z'est la Barolle gui me bran... — « L'ôme te ledres, il est vait bur mûrir te vaim... » — Et celle-ci, que Baudelaire s'est senti obligé de traduire : « Ché zuis un bedit perché » (je suis un petit berger). Alexandre Weill était plus modeste que son ami : Jésus-Christ n'était que son oncle.

A l'issue d'une conférence, — nous raconte encore Jacques Crépet, — où Weill venait d'écorcher les oreilles de son auditoire, on demande à Baudelaire son avis, et il soupire avec sympathie : « C'est dommage que, doué d'une pareille diction, il n'ait pas l'ombre d'une idée... » — « Une autre fois, Weill nous est représenté courant les rues à la recherche de lecteurs, une pile d'exemplaires sous le bras. Il aperçoit Baudelaire : — Eh! Baudelaire, voici votre exemplaire! — Merci. — Comment! vous n'en voulez pas? — Je n'écris dans aucun journal. — N'importe, vous le lirez. — Je n'aurai pas le temps. — Eh bien! vous ne le lirez pas, mais prenez-le! — Non... »

bunal révolutionnaire, « l'ami de Robespierre et de Saint-Just, ce dont son petit-fils se félicite sincèrement, » écrivait le prophète, qui considérait cela comme un titre de noblesse. Il se vantait d'être né dans une époque « où les principes de 89 ont commencé à pénétrer la moelle du judaïsme »...

Dans son ouvrage intitulé *Ma Jeunesse*, Weill écrivait : « Les Juifs de tous les pays sentent d'instinct la connexion intime qui existe entre eux et la Révolution française. Ils saisissent les relations intérieures qui lient l'idée d'un Dieu immuable comme idéal de justice, avec la Révolution de 89 (1)... »

Cette idée que la Révolution française est grandement redevable au mosaïsme et au prophétisme juifs a été, plus tard, mise en lumière avec insistance par J. Darmesteter dans son ouvrage sur les prophètes d'Israël. On sait combien elle séduisait déjà Victor Hugo. Alexandre Weill y revenait sans cesse avec prédilection : « J'étais gorgé de principes républicains que j'avais tous puisés dans la législation de Moïse (2). »

(1) Robert Dreyfus, *Alexandre Weill, ou le prophète du faubourg Saint-Honoré*, p. 38-39.

(2) *Briefe hervorragender verstorbener Männer Deutschlands*, p. 225.

« Sciemment ou inconsciemment, — écrit-il ailleurs — ces principes ont été empruntés par les grands hommes de 89 aux principes fondamentaux de Moïse. Je défie tous les savants du monde entier de me trouver avant Moïse, chez tous les peuples de la terre, l'idée, pas même le mot, du principe de l'*Égalité*, encore moins celle de la *Liberté*. Platon a fondé sa république sur l'esclavage et la promiscuité des femmes. Outre l'Égalité et la Liberté, Moïse a proclamé la solidarité de tous les êtres créés par la nature sans exception devant le *Créateur-Un*, auquel il a donné le nom de Yeovah, mot qui veut dire : « L'Être qui fut, est, et sera toujours le même, » en d'autres termes indiqués par lui « la Loi de la Justice absolue » ; idée universelle que la Révolution a tronquée en Fraternité restreinte (1). »

Considérant que la place qu'ils occupent dans la société est toujours de quelque manière inférieure à celle à laquelle leur mérite leur donnerait droit, les Juifs ont la passion innée de la Révolution, et toutes les révolutions leur sont chères qui réveillent pour un temps leurs espérances messianiques toujours déçues.

(1) R. Dreyfus, *op. cit.* (extr. du *Code d'Alexandre Weill*, p. VIII, Sauvaitre, 1895).

« La révolution de 1830 a retenti comme une trompette de Jéricho dans les cœurs de tous les Juifs de l'univers. Nous autres, Israélites alsaciens et français, nous parcourûmes les rues de Francfort, ivres d'orgueil et de bonheur, chantant, criant, gesticulant comme des fous mis en liberté. Que de larmes de joie j'ai vu couler ! Pendant trois jours nous ne sentions pas le besoin de nourriture. Et quand enfin le *Constitutionnel* arriva avec des détails, ce fut une fièvre, une liesse perpétuelle, quelque chose qui, d'après un proverbe allemand, « n'a pas encore été » ! Une cohue hurlante, buvante, dansante, prophétisante.

« La race juive est toujours la même ! Telle elle est dans la rue de Francfort, telle elle fut dans le parvis du temple de Jérusalem, telle elle sera toujours ! Une mer, tantôt tourbillonnante, mugissante, engloutissante, tantôt plate, à peine ridée, dévorant ses fureurs dans l'abîme (1). »

En 1848, Alexandre Weill fit un moment le projet de présenter sa candidature à l'Assemblée Constituante. « Sur une seule déclaration insérée dans la *Presse*, — raconte-t-il,

(1) A. Weill, *Ma Jeunesse*, cit. par Dreyfus, *op. cit.*, p. 39.

— j'ai eu 15 000 voix à Paris. On m'a prié de me présenter aux clubs, mais, à vrai dire, je ne tenais pas à être *élu* par d'autres. *Je me suis élu moi-même dès l'âge de sept ans, quand, tout en gardant les bêtes de mon village, j'ai lu l'histoire de David en hébreu* (1). »

C'est un peu de la même façon, mais sur le tard, que Victor Hugo décida de s'élire lui-même prophète et messie. Comme son illustre ami, Alexandre Weill connaît Dieu de façon toute intime et particulière. « Dieu, c'est la justice incorruptible, rien que la justice, en vertu de laquelle tout existe, depuis le brin d'herbe jusqu'à la planète... Jamais il ne détache un effet de sa cause, jamais il ne suspend sa loi, jamais il ne pardonne ! Toujours et partout la vertu produit paix et bonheur, et le vice guerre et malheur, de même que la pourriture engendre vermine et gangrène et la propreté santé et gaieté (2). » Armé de ce déterminisme spiritualiste, Alexandre Weill peut et sait prédire infailliblement, il est prophète. Et parmi les anciens prophètes, il choisit Isaïe comme son prototype et son modèle, parce qu'il aime son mépris des rites,

(1) A. Weill, *Histoire véridique et vécue de la révolution de 1848* (Dreyfus, *op. cit.*, p. 39).
(2) A. Weill, *Lettres de vengeance d'un Alsacien*, p. 17.

sa sévérité contre les grands, et ses promesses d'universelle fraternité millénaire (1) :

Car de Sion sortira la loi,
Et de Jérusalem la parole de l'Éternel.
Il sera le juge des nations,
L'arbitre d'un grand nombre de peuples.
De leurs glaïves, ils forgeront les hoyaux,
Et de leurs lances les serpes ;
Une nation ne tirera plus l'épée contre une autre,
Et l'on n'apprendra plus la guerre (2).

Internationalisme et pacifisme, deux idées empruntées à Isaïe que Hugo et Weill ont en commun et qu'ils interprètent de même façon, mais ce que le poète doit certainement à son professeur de Cabale, c'est la conception messianique qui, d'une part rattache la Révolution française aux vieilles revendications entêtées de prophètes d'Israël, et qui, d'autre part, en faisait le point de départ d'une ère nouvelle dans le monde (3), tant au point de

(1) R. Dreyfus, *op. cit.*, p. 63.
(2) *Isaïe*, II, 3-4.
(3) Dans son *William Shakespeare*, Victor Hugo parle « de la Révolution française, créatrice du troisième monde ». Ailleurs, il ajoute et précise : « Le dix-neuvième siècle... est le fils d'une idée... le dix-neuvième siècle a une mère auguste : la Révolution française... Le dix-neuvième siècle a pour famille lui-même et lui seul. Il est de sa nature révolutionnaire de se passer d'ancêtres... le dix-neuvième siècle est un enfantement de civilisation... « La Révolution française c'est la France sublimée... Aujourd'hui pour toute la terre

vue religieux qu'au point de vue social, politique, ou même au point de vue littéraire.

Victor Hugo n'hésite pas à s'emparer, en y jetant tout son génie, des prétentions prophétiques du petit publiciste juif, sans talent, dont il faisait parfois son compagnon. Il lui emprunte non seulement quelques idées mystico-philosophiques, mais ses prétentions et son attitude, voire même certains de ses ridicules, mais avec quelle maîtrise, quelle désinvolture, quelle magnificence !...

la France s'appelle Révolution et désormais ce mot, Révolution, sera le nom de la civilisation, jusqu'à ce qu'il soit remplacé par le mot Harmonie... » Rappelons encore ce passage d'un texte cité plus haut : « Paul, après sa chute auguste, s'est redressé, armé, contre les vieilles erreurs, de ce glaive fulgurant, le christianisme ; et deux mille ans après la France, terrassée de lumière, se relèvera elle aussi tenant à la main cette flamme-épée, la Révolution. » (*William Shakespeare*, p. 327, 336, et p. 68-69).

L'histoire universelle se divise en trois périodes : le monde antique, le monde chrétien et le troisième monde, issu de la Révolution française, et dont modestement Hugo s'institue le prophète et le messie.

IX

Victor Hugo, qui a eu la rare habileté de se faire passer en toutes choses pour un précurseur, parce qu'il se plaisait à assumer ce rôle avantageux, n'avait en vérité rien d'un précurseur. « Sa pensée doit à tout le monde, car elle a surtout vécu d'emprunts. Lorsqu'on dresse le catalogue de ses idées générales, on découvre qu'il n'en est pas une seule qui lui appartienne absolument en propre (1). »

Néanmoins son originalité verbale est si grande, sa passion et sa volonté d'en imposer sont si fortes, qu'il marque tout ce qu'il touche de l'empreinte de sa griffe pesante. Il accapare sans hésitation et sans scrupules. Ce qu'il prend est à lui, du droit du plus fort. Il feint de repenser les idées des autres en leur imposant le joug de son vocabulaire. Quelle que soit sa provenance, une idée qu'il exprime

(1) Pierre de Lacretelle, *la Vie politique de Victor Hugo*, p. 208.

dans la langue qui lui est propre, devient à ses yeux une pensée personnelle. C'est ainsi que Victor Hugo a réussi à se donner l'illusion qu'il était le plus grand penseur de son temps : un philosophe, terme dont il abuse, titre dont il aimait à se parer, n'osant proclamer ouvertement qu'il était le prophète d'un nouveau Messie, lequel n'était du reste autre que lui-même. Lui partout, lui toujours...

Comme nous l'avons déjà dit, Victor Hugo avait un sens très aigu des aspirations du public, une sorte de tact divinatoire des désirs et des passions de la foule ; il éprouvait une sorte d'ivresse à entendre ses paroles se répercuter au loin, au sein des masses, et cela dès son jeune âge. Le besoin de popularité était chez lui quelque chose d'instinctif, de primitif. Aussi eut-il, dès sa jeunesse, la notion que le poète, inspiré d'en haut, avait un rôle social à jouer, une mission à remplir auprès des peuples ; qu'il devait participer au gouvernement des hommes. De là découlent d'abord ses ambitions politiques, puis, lorsqu'elles furent irrémédiablement déçues, — après le Deux-Décembre, — leur transformation en cette sorte de prophétisme démocratique universel qui marque l'œuvre

de Hugo depuis son départ pour l'exil.

Quant aux ambitions politiques de Hugo, — nous ne disons pas ses ambitions prophétiques, — il paraît extrêmement probable que l'exemple qui les détermina fut celui de Lamartine. Nul doute en effet qu'à cet égard l'influence de l'auteur des *Méditations* sur celui des *Odes et Ballades* n'ait été profonde et durable : « Nul doute qu'il y ait eu, sur cet article, entre leurs deux carrières, une sorte de parallélisme. Et il y faut insister, sous peine de ne rien entendre à la soif de liberté et de popularité qui a fini par les dévorer. Dès leurs débuts littéraires, ils avaient donné, l'un et l'autre, à la royauté fraîchement restaurée, une adhésion complète, enthousiaste, bruyante. Pour l'un comme pour l'autre, l'adhésion emportait un asservissement de leurs talents à la bonne cause, le sacrifice et le rejet de tout ce qui était art pur.

« Chez Lamartine, ce sentiment se traduisit, sa vie durant, par une attitude de mépris à l'égard de ses plus nobles chefs-d'œuvre, *les Méditations* par exemple ; et au contraire par une exaltation hyperbolique de ce qu'il appelait lui-même son génie politique. *Les Méditations*, écrit-il gravement

dans ses Mémoires, me firent un nom dont je n'ai jamais pu me défaire, à mon grand regret et à mon grand détriment. Ce n'était pas à ce mince succès que j'aspirais dans le fond de ma pensée. Je persiste à croire, contre tout le monde, que j'étais né pour un autre rôle que celui de poète fugitif et qu'il y avait dans ma nature plus de l'homme d'État et de l'orateur que du chantre contemplatif... L'instinct ou le génie de la haute politique naquit avec moi (1). »

« Chez Hugo la note est moins prétentieuse, le ton moins avantageux ; dans les commencements, le dédain de l'art pur semble néanmoins tout aussi grand : « Ce « livre contient deux intentions, proclame « la première préface des *Odes et Ballades* « (1822), l'intention littéraire et l'intention « politique ; mais dans la pensée de l'auteur, « la première est la servante de la seconde, « car l'histoire des hommes ne présente de « poésie que jugée du haut des idées monar- « chiques et des croyances religieuses. » Renchérissant encore, la deuxième préface (1823) annonce le dessein de faire parler à l'ode « ce « langage austère, consolant et religieux

(1) Lamartine, *Mémoires politiques.*

« dont a besoin une vieille société qui sort, « encore toute chancelante, *des saturnales de « l'athéisme et de l'anarchie* (1)... » Trente ans plus tard, il ne sera plus question de parler de la Révolution comme des « saturnales de l'athéisme et de l'anarchie ». La Révolution est devenue aux yeux du poète-visionnaire l'hégire des Temps Nouveaux. Mais la conception du caractère « utilitaire » de la poésie est demeurée, en changeant d'emploi, et l'auteur de *la Légende des Siècles* aurait volontiers emprunté, en l'accommodant pour les besoins de ses conditions nouvelles, la phrase citée plus haut de la préface des *Odes et Ballades*. Au lieu des « idées monarchiques et des croyances religieuses », il n'y aurait qu'à écrire les « idées démocratiques et les croyances humanitaires », et le tour serait joué.

A partir de 1852, l'idée s'impose de plus en plus à Victor Hugo de la valeur utilitaire de la poésie et de l'art. Le poète est déjà l'embryon d'un prophète.

Le *William Shakespeare*, un des ouvrages les plus attristants qui soient sortis de la plume de Hugo, — est plein de considéra-

(1) GUIMBAUD, *les Orientales de Victor Hugo*, p. 19-20.

tions et de développements touchant à cette question :

« La littérature sécrète de la civilisation, la poésie sécrète de l'idéal. C'est pourquoi la littérature est un besoin des sociétés... C'est pourquoi les poètes sont les premiers éducateurs du peuple (1)... » Dans un bel élan démagogique, Victor Hugo rugit : « Sacrifie à « la canaille », ô poète ! sacrifie à cette infortunée, à cette déshéritée, à cette vaincue, à cette vagabonde, à cette va-nu-pieds, à cette affamée, à cette répudiée, à cette désespérée, sacrifie-lui, s'il le faut, ton repos, ta fortune, ta joie, ta patrie, ta liberté, ta vie. La canaille, c'est le genre humain dans la misère (2)... » Le poète envisage tout sous son angle d'utilité, son but suprême doit être de se rendre utile : « Ah ! esprits ! soyez utiles ! servez à quelque chose. Ne faites pas les dégoûtés quand il s'agit d'être efficaces et bons. L'art pour l'art peut être beau, mais l'art pour le progrès est plus beau encore. Rêver la rêverie est bien, rêver l'utopie est mieux (3)... » « Aide des forts aux faibles, aide

(1) *William Shakespeare*, p. 262.
(2) *Ibid.*, p. 259-260.
(3) *Ibid.*, p. 276.

des grands aux petits, aide des libres aux enchaînés, aide des penseurs aux ignorants, aide du solitaire aux multitudes, telle est la loi, depuis Isaïe jusqu'à Voltaire. Qui ne suit pas cette loi peut être un génie, mais n'est qu'un génie de luxe. En ne maniant point les choses de la terre, il croit s'épurer, il s'annule. Il est le raffiné, il est le délicat, il peut être l'exquis ; il n'est pas le grand. *Le premier venu, grossièrement utile, mais utile, a le droit de demander en voyant ce génie bon à rien : Qu'est-ce que ce fainéant?* L'amphore qui refuse d'aller à la fontaine mérite la huée des cruches (1)... » « .....Être utile, ce n'est qu'être utile ; être beau, ce n'est qu'être beau ; être utile et beau, c'est être sublime (2). » « .....Le beau n'est pas dégradé pour avoir servi à la liberté et à l'amélioration des multitudes humaines. *Un peuple affranchi n'est point une mauvaise fin de strophe.* Non, l'utilité patriotique ou révolutionnaire n'ôte rien à la poésie (3)... »

S'aimant lui-même à travers cette idée qui lui apparaît sublime, il y a des moments

(1) *William Shakespeare*, p. 282.
(2) *Ibid.*, p. 283.
(3) *Ibid.*, p. 298.

où, saisi de transports verbaux, Victor Hugo entre en transes :

« Entrer en passion pour le bon, pour le vrai, pour le juste ; souffrir dans les souffrants ; tous les coups frappés par tous les bourreaux sur la chair humaine, les sentir sur son âme : être flagellé dans le Christ et fustigé dans le nègre ; s'affermir et se lamenter ; escalader, titan, cette âme farouche où Pierre et César font fraterniser leurs glaives, *gladium cum gladio copulemus;* entasser dans cette escalade l'Ossa de l'Idéal sur le Pélion du Réel ; faire une vaste répartition d'espérance ; profiter de l'ubiquité du livre pour être partout à la fois avec une pensée de consolation ; pousser pêle-mêle hommes, femmes, enfants, blancs, noirs, peuples, bourreaux, tyrans, victimes, imposteurs, ignorants, prolétaires, serfs, esclaves, maîtres, vers l'avenir, précipice aux uns, délivrance aux autres ; aller, éveiller, hâter, marcher, courir, penser, vouloir, à la bonne heure, voilà qui est bien. Cela vaut la peine d'être poète (1)... »

De cette mission utilitaire qui est dévolue au poète, guide du peuple, héraut de la

(1) *William Shakespeare*, p. 293.

canaille, découlent certaines conséquences.

L'esprit pratique de Victor Hugo ne l'abandonne jamais, même dans ses plus folles divagations, et le bourgeois laisse ici passer le bout de l'oreille.

Pour que le poète puisse exercer son sacerdoce, son pontificat, il faut qu'il ait l'audience du plus vaste public possible, et il est indispensable pour cela que chacun puisse le lire afin de se pénétrer de sa prédication. Lorsqu'il songe au nombre de lecteurs toujours croissant que pourrait fournir au poète démocrate un judicieux système d'instruction, Victor Hugo est éperdu d'enthousiasme :

« .....attendez un peu de temps, laissez se réaliser cette imminence du salut social, l'enseignement gratuit et obligatoire, que faut-il? un quart de siècle, et représentez-vous l'incalculable somme de développement intellectuel que contient ce seul mot : tout le monde sait lire. La multiplication des lecteurs, c'est la multiplication des pains. Le jour où le Christ a créé ce symbole, il a entrevu l'imprimerie. Son miracle, c'est ce prodige. Voici un livre. J'en nourrirai cinq mille âmes, cent mille âmes, un million d'âmes, toute l'humanité. Dans Christ faisant éclore

les pains, il y a Gutenberg faisant éclore les livres. Un semeur annonce l'autre (1)..... »

« ...L'enseignement obligatoire, c'est pour la lumière une recrue d'âmes. Désormais tous les progrès se feront dans l'humanité par le grossissement de la légion lettrée. Le diamètre du bien idéal et moral correspond toujours à l'ouverture des intelligences. Tant vaut le cerveau, tant vaut le cœur..... Le livre est l'outil de cette transformation. Une alimentation de lumière, voilà ce qu'il faut à l'humanité. La lecture, c'est la nourriture (2). »

Le Progrès, par l'instruction publique, gratuite et obligatoire, par l'éducation nationale et internationale, voilà le merveilleux *Avenir* qu'entrevoit le poète pour « l'Humanité ».

« Le progrès de l'homme par l'avancement des esprits ; point de salut hors de là. Enseignez ! Apprenez ! Toutes les révolutions de l'avenir sont incluses, amorties dans ce mot : Instruction gratuite et obligatoire..... Partout où il y a agglomération d'hommes, il doit y avoir, dans un lieu spécial, un explicateur public des grands penseurs..... ...Nous

(1) ***William Shakespeare***, p. 293.
(2) ***Ibid.***, p. 93-94.

ne connaissons rien de trop haut pour le peuple (1)... .....La foule est une étendue liquide et vivante offerte au frémissement. Une masse est une sensitive. Le contact du beau hérisse extatiquement la surface des multitudes, signe du fond touché..... Tous les enseignements sont dus au peuple. Plus le flambeau est divin plus il est fait pour cette âme simple. Nous voudrions voir dans les villages une chaire expliquant Homère aux paysans (2)... »

L'instruction publique et obligatoire est devenue un fait, on l'a même étendue récemment à l'enseignement secondaire en attendant de le faire pour l'enseignement supérieur, l'État cherchant sans doute à constituer ainsi une immense fabrique de « ratés », d'aigris et de mécontents de toutes sortes qui le dévoreront fatalement. En attendant cette heure, inévitable et glorieuse, il ne semble pas que les résultats aient répondu à la rêverie grandiloquente du poète en ce qui concerne le Progrès, le développement de la Civilisation et le triomphe de l'Humanité.

On lit davantage sans doute.

(1) *William Shakespeare*, p. 272.
(2) *Ibid.*, p. 273-274.

Mais que lit-on?.....

Les mauvais auteurs et les méchants livres pullulent. Il ne paraît pas, pour autant que je sache, que les « tirages » de l'*Iliade* aient sensiblement augmenté.

Il est vrai qu'on n'a pas encore créé de chaires pour expliquer Homère aux paysans, mais dans tous les hameaux, l'instituteur commente plus ou moins, à l'usage des jeunes villageois, certains écrits de Victor Hugo pour tâcher de former de vrais démocrates, de futurs « bons » électeurs : le succulent gibier dont se repaissent les démagogues.

Aussi ces derniers ont-ils payé Victor Hugo en lui élevant d'innombrables statues. Et cela est bien. Car, comme l'écrivait le poète lui-même dans son *William Shakespeare :* « Ce commencement de connaissance des grands hommes est nécessaire au peuple. Le monument provoque à connaître l'homme. On désire apprendre à lire pour savoir ce que c'est que ce bronze. Une statue est un coup de coude à l'ignorance.

« Il y a donc à l'exécution de ces monuments utilité populaire ainsi que justice nationale (1). »

(1) *William Shakespeare*, p. 324.

Pauvre Victor Hugo, en a-t-il distribué par la suite des coups de coude, de marbre ou « de bronze ».

Il est des moments où un grain de bon sens fait l'effet d'une bouffée d'air frais dans un lieu où l'on étouffe. Qu'on nous passe une anecdote qui ne nous paraît pas ici dépourvue de signification.

Baudelaire, grand poète, esprit incisif et profond critique, fréquentait parfois chez Hugo, à Bruxelles, au moment où se publiait le *William Shakespeare.*

Dans une lettre à Mme Paul Meurice, il relate ce qui suit :

« ...J'ai été *contraint*, il y a quelques jours, de dîner chez Mme Hugo ; ses deux fils m'ont vigoureusement sermonné, mais j'ai fait le bon enfant, moi, républicain avant eux, et je pensais en moi-même à une méchante gravure représentant Henri IV à quatre pattes, portant ses enfants sur son dos. Mme Hugo m'a développé un plan majestueux *d'éducation internationale* (je crois que c'est une nouvelle toquade de ce grand parti qui a accepté l'entreprise du bonheur du genre humain). Ne sachant pas parler facilement à toute heure, surtout après dîner, surtout quand

j'ai envie de rêver, j'ai eu toutes les peines du monde à lui expliquer qu'il y avait eu de grands hommes *AVANT l'éducation internationale;* et que les enfants n'ayant pas d'autre but que de manger des gâteaux, de boire des liqueurs en cachette, et d'aller voir les filles, il n'y aurait pas plus de grands hommes *APRÈS*. Heureusement pour moi, je passe pour fou, on me doit de l'indulgence (1). »

Baudelaire, en digne émule d'Edgar Poe, avait horreur de la manie enseignante qui commençait à sévir dans la littérature de son temps : « Victor Hugo, — disait-il, — y serait moins admiré s'il était parfait, et il n'a pu se faire pardonner tout son génie lyrique qu'en introduisant de force et brutalement dans sa poésie ce qu'Edgar Poe considérait comme l'hérésie moderne capitale, l'*enseignement* (2)... »

(1) Baudelaire, *Lettres*, p. 439. — Lettre à Mme Paul Maurice, 24 mai 1865.

(2) Baudelaire, *Notes nouvelles sur Edgar Poe*. — Préface aux *Nouvelles Histoires extraordinaires*, 1852.

X

Avant de poursuivre l'examen du *William Shakespeare* qui constitue en certaines de ses parties une véritable petite *Somme* de la démagogie hugolienne, il importe de faire un retour à deux ans en arrière. En effet, l'année 1862 vit apparaître une œuvre marquante dans la carrière démocratique de Victor Hugo, nous voulons parler des *Misérables*. Nous n'avons l'intention ni d'analyser cet énorme roman, ni d'en discuter la valeur littéraire. Certaines pages, d'une inimitable grandeur sont dans toutes les mémoires. On y trouve par ailleurs un mélange de sublime et de grotesque involontaire qui font de cette œuvre une des plus notables illustrations de la formule romantique chère au poète. Nous nous bornerons à indiquer ici, — ce qui seul nous intéresse, — son caractère hautement démagogique qui n'avait pas échappé à de notoires contemporains.

Le lancement de l'ouvrage, publié à Bruxelles, avait été merveilleusement organisé par les féaux de Hugo restés en France. Jules de Goncourt mandait à Flaubert en décembre 1861, qu'il lui semblait imprudent de publier *Salammbô* en même temps que paraîtraient *les Misérables* : « Hugo est un terrible accapareur de public et de critique. » De même, le 29 mars 1862, Baudelaire écrivait à sa mère : « Hugo va publier ses *Misérables*, roman en dix volumes, raison de plus pour que mes pauvres volumes, *Euréka*, *Poèmes en prose* et *Réflexions sur mes contemporains* ne soient pas vus. »

Le succès de lancement fut formidable, la presse fut en général très favorable, la critique, selon sa coutume, emboîtant le pas à l'enthousiasme du public. Par ailleurs, on avait mis à contribution tous ceux qui, pour quelque raison, portaient ou feignaient de porter de l'admiration à Hugo.

Mais les plus belles apparences sont parfois trompeuses, et l'honnête et rude Barbey d'Aurevilly, faisant notamment allusion à Sainte-Beuve, ne se gênait pas d'écrire : « ...il sait donc très bien qu'il s'est produit parmi nous, à propos de ses *Misérables*, un phénomène des plus curieux et dont vous

devez tenir grand compte, ô vous qui vous blinderez assez le cœur pour écrire sans dégoût l'histoire de nos mœurs littéraires ! Ce phénomène, c'est la contradiction, flagrante et publique, de l'opinion *écrite* et de l'opinion *parlée* chez beaucoup de ceux que Victor Hugo croyait à lui sous les deux espèces, qu'il croyait à lui tout entiers.

« Victor Hugo n'ignore pas... que tel critique qui semblait lui appartenir poings, pieds et *langue* liés, tel critique sur lequel il comptait, et qui l'a loué galamment, ce n'est pas l'embarras ! la plume à la main, par respect, par un terrorisme de respect pour d'anciennes relations, a cruellement traité l'œuvre du maître quand il n'a fallu qu'en parler. Il y a même de ces critiques qui s'en vont faisant amende honorable de leur opinion *écrite* dans leur opinion *parlée*. Et ce n'est pas tout. A côté de ces contradictions, il y a, dans les hauteurs de la critique, des silences encore plus terribles pour Victor Hugo (1). »

Baudelaire lui aussi, qui avait quelque obligation à Hugo, y alla de son petit article élogieux avec quelques réticences assez voilées (2).

(1) Barbey d'Aurevilly, *Victor Hugo* (Crès, 1922), p. 25.
(2) Paru en tête du *Boulevard*, 20 avril 1862.

Cela lui valut cette belle lettre de Victor Hugo :

« Hauteville-House, 24 avril 1862.

« Monsieur,

« Écrire une grande page, cela vous est naturel, les choses élevées et fortes sortent de votre esprit comme des étincelles jaillissent du foyer, et *les Misérables* ont été pour vous l'occasion d'une étude profonde et haute.

« Je vous remercie. J'ai déjà constaté plus d'une fois avec bonheur les affinités de votre poésie avec la mienne ; tous nous gravitons autour de ce grand soleil, l'*Idéal*.

« J'espère que vous continuerez ce beau travail sur ce livre et sur toutes les questions que j'ai tâché de résoudre, ou tout au moins de poser. C'est l'honneur des poètes de servir aux hommes de la lumière et de la vie dans la coupe sacrée de l'art. Vous le faites et je l'essaie. Nous nous dévouons, vous et moi, au progrès par la Vérité.

« Je vous serre la main.

« Victor Hugo. »

A quelques mois de là, Baudelaire confiait à sa mère : « Ce livre est immonde et inepte. J'ai montré, à ce sujet, que je possé-

dais l'art de mentir. Il (Hugo) m'a écrit pour me remercier, une lettre absolument ridicule. Cela prouve qu'un grand homme peut être un sot (1). »

Mérimée n'est ni moins sévère ni moins catégorique (2) : « C'est à Victor Hugo que Mérimée réserve ses épithètes les plus désobligeantes... il donne son impression à la comtesse de Montijo : « Cela semble avoir été écrit en 1825... Aujourd'hui ce style-là n'étonne plus, mais assomme... Hugo n'a pas un moment de naturel. Si ce livre était moins ridicule et moins long il pourrait être dangereux. Tel qu'il est il me semble inférieur de tous points aux romans socialistes d'Eugène Sue (3). » La question qui se pose pour lui est celle-ci : « Victor Hugo a-t-il toujours été fou, ou l'est-il devenu? » Et il écrit à Mlle Dacquin, toujours à propos des *Misérables* : « Quel dommage que ce « garçon », *qui a de si belles images à sa disposition*, *n'ait pas l'ombre de bon sens; ni la pudeur de se retenir de dire des platitudes indignes d'un honnête homme.* » Mais le plus intéressant à notre point de vue, ce sont certains passages de la

(1) 11 août 1862.
(2) Auguste FILLON, *Mérimée et ses amis*, p. 315.
(3) *Correspondance Montijo*, 3 juin 1862.

critique de Lamartine. Par un de ces gestes élégants, dont il est coutumier, craignant de blesser son ami, le poète des *Méditations* écrit à Hugo pour le prévenir qu'il le combattra, s'il doit parler, mais qu'il ne parlera qu'avec l'assentiment de l'auteur des *Misérables*.

Voici le texte du billet de Lamartine :

« Mon cher et illustre ami,

« D'abord merci de l'envoi des *Misérables* au plus malheureux des vivants. J'ai été ébloui et interdit du talent devenu plus grand que nature, cela m'a sollicité d'écrire sur vous et sur le livre.

« Puis je me suis senti retenu par l'opposition qui existe entre nos idées et nullement entre nos cœurs. J'ai craint de vous blesser en combattant trop ouvertement le socialisme égalitaire, création des systèmes contre nature.

« Je me suis donc arrêté et je vous dis : Je n'écrirai mon ou mes *Entretiens littéraires* que si Hugo me dit formellement : « Mon cœur sauf, j'abandonne mon système à Lamartine. »

« Adieu, répondez-moi et aimez-moi comme je vous ai toujours aimé.

« LAMARTINE. »

« *P.-S.* — Pas de complaisance dans la

réponse. Je n'écrirais pas avec autant de plaisir que j'écrirai : Ne pensez qu'à vous. »

Victor Hugo répondit, le 24 février 1862, par une lettre qui se trouve dans la *Correspondance* et qui se termine ainsi : « Nous nous aimons depuis quarante ans et nous ne sommes pas morts ; vous ne voudrez gâter ni ce passé, ni cet avenir, j'en suis sûr. Faites de mon livre et de moi ce que vous voudrez, il ne peut sortir de vos mains que de la lumière. »

Ce n'est que l'année suivante que Lamartine, dans son *Cours familier de Littérature*, a publié plusieurs « Entretiens », intitulés : *Considérations sur un chef-d'œuvre, ou les dangers du génie* (1). »

Comme on va le voir, Lamartine, invitant Hugo à respecter tout au moins ses opinions passées, le rappelle à la pudeur avec une insistance assez cruelle avant de dénoncer sa démagogie : « Il résume le roman dans ces mots : *L'homme contre la société*. Cette critique est longue, j'en reproduirai seulement quelques passages :

« Je veux défendre la Société, chose sacrée et nécessaire quoique imparfaite, contre un

(1) Edmond Benoit-Lévy, *les Misérables de Victor Hugo*, p. 141.

ami, chose délicate... L'homme contre la Société, voilà le vrai titre de cet ouvrage, ouvrage d'autant plus funeste qu'en faisant de l'homme individu un être parfait, il fait de la société humaine, composée pour l'homme et par l'homme, le résumé de toutes les iniquités humaines...

« Nous avons été contristés en lisant dans les *Misérables* un chapitre intitulé *Ce qu'on faisait en* 1817. La Restauration fut notre mère ; est-ce à nous de lui arracher son manteau après sa mort et de montrer sa nudité à ses ennemis pour leur donner la mauvaise joie de ses ridicules et de ses fous rires?

« On éprouve un certain déplaisir à voir un lionceau devenu plus tard un lion, jeter gratuitement le sarcasme et le rire malséants sur les malheurs et les vieillesses des princes qui protégèrent son enfance. A quoi bon ces ridicules posthumes jetés en pâture au peuple impérial de 1862 par l'enfant sublime baptisé par les Bourbons d'un autre temps? A quoi bon une page de Paul-Louis Courier reliée par mégarde dans un volume de Hugo? S'il daignait m'écouter, je lui dirais : Déchirez ce chapitre, il retombe un peu de cette poussière sur votre berceau ! Ne flattez pas ce peuple à vos dépens. Vous avez aimé les

Bourbons quand ils rentraient, très innocents de la campagne de France, de la déroute de Russie, de l'invasion du monde coalisé, en 1814, pour disputer la France au partage de la Pologne, n'en rougissez pas plus que moi...

« Le titre du livre de Victor Hugo est faux, parce que ce ne sont pas les *Misérables*, mais les *Coupables* ou les *Paresseux*, car presque personne n'y est innocent, et personne n'y travaille, dans cette société de voleurs, de débauchés, de fainéants, de filles de joie et de vagabonds. C'est le poème des vices trop punis peut-être, et des châtiments les mieux mérités..... Ce livre d'accusation contre la société s'intitulerait plus justement *l'Epopée de la canaille...* « Il a aggravé la condition du malade au lieu de la consoler et de la guérir... Semer l'idéal et l'impossible, c'est semer la fureur sacrée de la déception dans les masses (1). »

La hautaine leçon que donne Lamartine à Victor Hugo fait comprendre la parole d'indignation de Barbey d'Aurevilly : « Je ne sache qu'un homme qui ait manqué de res-

(1) E. Benoit-Lévy, *op. cit.*, p. 142-143.

pect à Hugo, et ce n'est pas moi. C'est lui! Car c'est se manquer à soi-même, c'est manquer au talent que Dieu vous a donné dans un jour de munificence, que de l'abaisser en vue d'une *popularité quelconque*, que de ne pas la garder à la hauteur où Dieu l'avait mis (1). »

Il y a regret à le dire, mais dans les *Misérables*, œuvre pleine de pages éclatantes, qui a le plus fait pour la popularité de Hugo, l'appel du démagogue se dissimule mal derrière le rideau des « beaux » sentiments et la bonté, dans son excès, n'est plus qu'un masque sur le visage du mensonge.

(1) *Op. cit.*, p. 35.

XI

Le 16 septembre 1862, les éditeurs des *Misérables* offrirent à Victor Hugo un grand banquet à Bruxelles. Tandis qu'un Balzac (1) par exemple, ou un Théophile Gautier (2) ont eu le courage de porter et de motiver de terribles accusations contre la malfaisance de la presse, contre la nocivité de sa puissance incontrôlée, contre l'illusoire liberté dont elle se prévaut, dissimulant de louches intérêts et de secrètes manœuvres, Victor Hugo s'en est institué le thuriféraire. Il voyait en elle une des formes les plus subtiles du pouvoir, et n'avait-il pas toujours révéré, le pouvoir ? La presse, dans la démocratie moderne, est le plus sûr levier dont puisse user le démagogue.

Hugo connaissait d'instinct cet art subtil qu'exercent ceux qui vivent des foules, de

(1) V. Appendice Ier.
(2) V. Appendice II.

leurs instincts, de leurs passions, et qui peut se résumer dans une double formule : feindre de diriger l'opinion tout en la suivant, feindre de suivre l'opinion, tout en la dirigeant.

Or donc, au banquet des *Misérables*, Victor Hugo se fit l'apologiste de la presse. Un prophète, un Messie, ne doit-il pas marcher avec son temps.

« Vous tous, qui êtes ici, écrivains, journalistes, éditeurs, imprimeurs, publicistes, penseurs, que représentez-vous? Toutes les énergies de l'intelligence, toutes les formes de la publicité, vous êtes l'esprit-légion, vous êtes l'organe nouveau de la société nouvelle, vous êtes la Presse. Je porte un toast à la presse !

« A la presse chez tous les peuples ! à la presse libre ! à la presse puissante, glorieuse et féconde !

« Messieurs, la presse est la clarté du monde social ; et dans tout ce qui est clarté, il y a quelque chose de la providence..... Parler, écrire, imprimer, publier, ce sont là, au point de vue du droit, des identités ; ce sont là les cercles, s'élargissant sans cesse, de l'intelligence en action, ce sont là les ondes sonores de la pensée.

« De tous ces cercles, de tous ces rayonnements de l'esprit humain, le plus large, c'est la presse. *Le diamètre de la presse, c'est le diamètre même de la civilisation*..... Messieurs, la mission de notre temps, c'est de changer les vieilles assises de la société, de créer l'ordre vrai et de substituer partout les réalités aux fictions. Dans ce déplacement des bases sociales, qui est le colossal travail de notre siècle, rien ne résiste à la presse appliquant sa puissance de traction au catholicisme, au militarisme, à l'absolutisme, aux blocs de faits et d'idées les plus réfractaires.

« La presse est la force. Pourquoi? parce qu'elle est l'intelligence.....

« Messieurs, avec la presse libre, pas d'erreur possible, pas de vacillations, pas de tâtonnements dans la marche humaine. Au milieu des problèmes sociaux, ces sombres carrefours, la presse est le doigt indicateur. Nulle incertitude. Allez à l'idéal, allez à la justice et à la vérité. Car il ne suffit pas de marcher, il faut marcher en avant..... ...Messieurs, quel est l'auxiliaire du patriote? La presse. Quel est l'épouvantail du lâche et du traître? La presse.

« Je le sais, la presse est haïe, c'est là une grande raison de l'aimer.

« .....Bouche de feu, fumée, rapidité prodigieuse, bruit formidable. Eh oui, c'est la locomotive qui passe! *c'est la presse, c'est l'immense et sainte locomotive du progrès.*

« Où va-t-elle? Où entraîne-t-elle la civilisation? Où emporte-t-il les peuples, ce puissant remorqueur? Le tunnel est long, obscur et terrible. Car on peut dire que l'humanité est encore sous terre, tant la matière l'enveloppe et l'écrase, tant les superstitions, les préjugés, et les tyrannies font une voûte épaisse, tant elle a de ténèbres au-dessus d'elle! Hélas, depuis que l'homme existe, l'histoire entière est souterraine; on n'y aperçoit nulle part le rayon divin, mais au dix-neuvième siècle, mais après la révolution française, il y a espoir, il y a certitude. Là-bas, loin devant nous, un point lumineux apparaît. Il grandit, il grandit à chaque instant, c'est l'avenir, c'est la réalisation, c'est la fin des misères, c'est l'aube des joies, c'est Chanaan! c'est la terre future où l'on n'aura plus autour de soi que des frères et au-dessus de soi que le ciel. Courage à la locomotive sacrée! courage à la pensée! courage à la science! courage à la philosophie! courage à la presse! courage à vous tous, esprits! L'heure approche où l'humanité, délivrée

enfin de ce noir tunnel de six mille ans, éperdue, brusquement face à face avec le soleil de l'idéal, fera sa sortie sublime dans l'éblouissement (1) ! »

Déclamations de primaire en délire !...

Sur ce chapitre des éloges dithyrambiques à la presse, Victor Hugo est inépuisable, impénitent. Il récidive sans cesse ; notamment en 1872, dans une *Lettre adressée aux rédacteurs du* « Peuple Souverain » :

« Telle serait cette Bible immense. Est-ce une chimère qu'un tel livre? Non, car vous allez le faire.

« Qu'est-ce que le journal à un sou? C'est une page de ce livre.

« Certes, le mot bible n'est pas de trop. La page, c'est le jour ; le volume, c'est l'année ; le livre, c'est le siècle. Toute l'histoire bâtie, heure par heure, par les événements, toute la parole dite par tous les verbes, mille langues confuses, dégageant les idées nettes. Sorte de bonne Babel de l'esprit humain.

« Telle est la grandeur de ce qu'on appelle le petit journal.

« Le journal à un sou, tel que vous le

(1) Victor Hugo, *Pendant l'Exil*, p. 280-285.

comprenez, c'est la réalité racontée comme La Fontaine raconte la fable, avec la moralité en regard ; c'est l'erreur raturée, c'est l'iniquité soulignée, c'est la torsion du vrai redressée ; c'est un registre de justice ouvert à la confrontation de tous les faits ; c'est une vaste enquête quotidienne, politique, sociale, humaine ; c'est le flocon de blancheur et de pureté qui passe ; c'est la manne, la graine, la semence utilement jetée au vent ; c'est la vérité éternelle émiettée jour par jour. Œuvre excellente qui a pour but de condenser le collectif dans l'individuel, et de donner à tout un peuple un cœur d'honnête homme, et à tout homme une âme de grand peuple (1). »

Voilà pourtant où peut en arriver un grand poète tombé dans la démagogie. Quelle leçon !...

Et dire que c'est surtout pour avoir tenu d'aussi « misérables » propos que Victor Hugo a été mis au Panthéon, temple laïque où la Troisième République entasse les dieux morts de la Démocratie.

(1) *Depuis l'Exil*, t. Ier, p. 274.

Lors du banquet donné à l'occasion du cinquantenaire d'*Hernani* (février 1880), le vieux poète revient encore à la charge :

« Messieurs, la presse française est *une des maîtresses de l'esprit humain*. Sa tâche est quotidienne, son œuvre est colossale. »

C'est à faire pleurer...

XII

Un banquet en appelle un autre.

Après le banquet des *Misérables*, le banquet *Shakespeare*. Les hommes liges et les amis de Victor Hugo eurent l'idée de mettre à profit le troisième centenaire de la naissance de Shakespeare, qui tombait le 23 avril 1864, pour aider au lancement du livre de Victor Hugo sur Shakespeare, prêt à paraître.

Singulier ouvrage que ce *William Shakespeare*, où il est question de tout, même occasionnellement de l'illustre poète et dramaturge anglais. Un comité fut formé où, à côté de François Victor Hugo, figurent les inévitables Paul Meurice et Auguste Vacquerie, le non moins inévitable Paul de Saint-Victor, de notables ennemis politiques du Second Empire ; les Jules Favre, Henri Rochefort, Laurent Pichat, Eugène Pelletan, et quelques littérateurs notoires appâtés par le grand

nom de Shakespeare. La présidence de cette entreprise de publicité politique et littéraire fut décernée à Victor Hugo. Le poète répondait de Guernesey par une de ces « belles » lettres dont il avait le secret.

« *Hauteville House*, 16 *avril* 1864. ...Vous m'appelez et mon âme accourt..... Au moment où l'Angleterre fait Garibaldi bourgeois de la cité de Londres, vous faites Shakespeare citoyen de la République des lettres françaises. .....Vous consacrez ce principe sublime de l'ubiquité des esprits, d'où sort l'unité de civilisation ; vous ôtez l'égoïsme du cœur des nationalités ; .....toute la terre est patrie à l'intelligence ; vous prenez tous les génies pour les donner à tous les peuples ; en ôtant la barrière entre les poètes vous l'ôtez entre les hommes, et par l'amalgame des gloires, vous commencez l'effacement des frontières. Sainte promiscuité ! Ceci est un grand jour..... etc., etc... (1).

Dans un brusque sursaut d'indignation contre cette hypocrite mascarade, Baudelaire envoya au rédacteur en chef du *Figaro* une lettre écrite de sa meilleure encre, qui fut

(1) *Pendant l'Exil*, « le Centenaire de Shakespeare, p. 328-329.

insérée le 14 avril 1864. En voici les passages essentiels : « ...le 23 avril est la date où la Finlande elle-même doit, dit-on, célébrer le trois centième anniversaire de la naissance de Shakespeare. J'ignore si la Finlande a quelque intérêt mystérieux à célébrer un poète qui n'est pas né chez elle, si elle a le désir de porter, à propos du poète-comédien anglais, quelque toast malicieux. Je comprends, à la rigueur, que les littérateurs de l'Europe entière veuillent s'associer dans un commun élan d'admiration pour un poète que sa grandeur (comme celle de plusieurs autres grands poètes) rend cosmopolite ; cependant, nous pourrions noter en passant que, s'il est raisonnable de célébrer les poètes de tous les pays, il serait encore plus juste que chacun célébrât d'abord les siens. Chaque religion a ses saints, et je constate avec peine que jusqu'à présent on ne s'est guère inquiété ici de fêter l'anniversaire de la naissance de Chateaubriand ou de Balzac. Leur gloire, dira-t-on, est encore trop jeune. Mais celle de Rabelais ?

« Ainsi, voilà une chose acceptée. Nous supposons que, mus par une reconnaissance spontanée, tous les littérateurs de l'Europe veulent honorer la mémoire de Shakespeare avec une parfaite candeur.

« Mais les littérateurs parisiens sont-ils poussés par un sentiment aussi désintéressé, ou plutôt n'obéissent-ils pas à leur insu, à une très petite coterie qui poursuit, elle, un but personnel et particulier, très distinct de la gloire de Shakespeare?

« .....Mais le comble du grotesque, le *nec plus ultra* du ridicule, le symptôme irréfutable de l'hypocrisie de la manifestation, est la nomination de Jules Favre comme membre du Comité. Jules Favre et Shakespeare! Saisissez-vous bien cette énormité? Sans doute, M. Jules Favre est un esprit assez cultivé pour comprendre les beautés de Shakespeare, et à ce titre il peut venir; mais, s'il a pour deux liards de sens commun, et s'il tient à ne pas compromettre le vieux poète, il n'a qu'à refuser l'honneur absurde qui lui est conféré. Jules Favre dans un comité shakespearien! Cela est plus grotesque qu'un Dufaure à l'Académie!

« Mais en vérité, MM. les organisateurs de la « petite » fête ont bien autre chose à faire que de glorifier la poésie. Deux poètes, qui étaient présents à la première réunion dont je vous parlais tout à l'heure, faisaient observer, tantôt qu'il faudrait faire ceci ou cela; et leurs observations étaient faites uni-

quement dans le sens littéraire ; mais, a chaque fois, l'un des petits humanitaires leur répondait : « Vous ne comprenez pas *de quoi il s'agit.* »

« Aucun ridicule ne manquera à cette solennité.

« .....Parlons un peu du vrai but de ce grand jubilé. Vous savez, monsieur, qu'en 1848 il se fit une alliance adultère entre l'école littéraire de 1830 et la démocratie, une alliance monstrueuse et bizarre. Olympio renia la fameuse doctrine de « l'art pour l'art », et depuis lors, lui, sa famille et ses disciples n'ont cessé de prêcher le peuple, et de se montrer en toutes occasions les amis et les patrons assidus du peuple. « Tendre et profond amour du peuple ! » Dès lors, tout ce qu'ils peuvent aimer en littérature a pris la couleur révolutionnaire et philanthropique. Shakespeare est socialiste. Il ne s'en est jamais douté, mais il n'importe. Une espère de critique paradoxale a déjà essayé de travestir le monarchiste Balzac, l'homme du trône et de l'autel, en homme de subversion et de démolition. Nous sommes familiarisés avec ce genre de supercherie. Or, monsieur, vous savez que nous sommes dans un temps de partage, et qu'il existe une classe d'hommes

dont le gosier est obstrué de toasts, de discours et de cris inutilisés, dont, très naturellement, ils cherchent le placement. J'ai connu des gens qui surveillaient très attentivement la mortalité, surtout parmi les célébrités, et couraient activement chez les familles et dans les cimetières, pour faire l'éloge des défunts qu'ils n'avaient jamais connus...

« Tout banquet, toute fête sont une belle occasion pour donner satisfaction à ce verbiage français ; les orateurs sont le fonds qui manque le moins, et la petite coterie caudataire de ce poète (en qui Dieu par un esprit de mystification impénétrable, a amalgamé la sottise avec le génie) a jugé que le moment était opportun pour utiliser cette indomptable manie au profit des buts suivants, auxquels la naissance de Shakespeare ne servira que de prétexte :

1° Préparer et chauffer le succès du livre de V. Hugo sur Shakespeare, livre qui, comme tous ses livres, plein de beautés et de bêtises, va peut-être encore désoler ses plus sincères admirateurs ;

2° Porter un toast au Danemark (1). La

(1) En 1864, à la suite d'une courte guerre, la Prusse avait enlevé au Danemark les provinces de Sleswig, du Holstein et du Lauenburg.

question est palpitante, et on doit bien cela à Hamlet, qui est le prince du Danemark le plus connu.....

.....Ensuite, et selon les occurrences et le « crescendo » particulier de la bêtise chez les foules rassemblées en un seul lieu, porter des toasts à Jean Valjean, à l'abolition de la peine de mort, à l'abolition de la misère, à la *Fraternité universelle*, à la diffusion des lumières, au « vrai » Jésus-Christ, « législateur des chrétiens » comme on disait jadis, à M. Renan, à M. Havin, etc..., enfin, à toutes les stupidités propres à ce dix-neuvième siècle, où nous avons le fatigant bonheur de vivre, et où chacun est, à ce qu'il paraît, privé du droit naturel de *choisir ses frères* (1)... »

Finalement, en raison de son caractère trop marqué d'opposition politique, le banquet fut interdit par les autorités impériales.

Le bruit fait autour de cette interdiction ne fut néanmoins pas inutile au lancement du nouvel ouvrage de Victor Hugo. Nous avons déjà fait de nombreux emprunts à ce *William Shakespeare* qui est une mine inépuisable pour l'histoire de la mission démo-

(1) BAUDELAIRE, *Œuvres posthumes*, p. 302 et suiv. *Anniversaire de la naissance de Shakespeare.*

cratique du poète prophète. Les défauts de Victor Hugo éclatent ici avec tant de force, ses rares qualités sont si habilement dissimulées que si l'authenticité n'était indéniable, on pourrait croire à une parodie, à un « à la manière de... »

Emporté par un verbiage effréné, assourdi par le cliquetis des mots, le lecteur saisit sa tête entre ses mains et se demande s'il n'est pas en train de perdre la raison.

On pourrait tirer de cet ouvrage une collection d'aphorismes « profonds » et de formules « lapidaires » dans le goût de ceci :

« ...le ventre dieu, c'est Silène ; le ventre empereur, c'est Vitellius ; le ventre animal, c'est le porc. Un de ces horribles Ptolémées s'appelait le ventre « Physcon ». Le ventre est pour l'humanité un poids redoutable ; il rompt à chaque instant l'équilibre entre l'âme et le corps. Il emplit l'histoire. Il est responsable presque de tous les crimes. Il est l'outre des vices. C'est lui qui par la volupté fait le sultan, et par l'ébriété le czar..... Volupté remplace volonté. Au début, comme toujours, il y a un peu de noblesse. C'est l'orgie. Il y a une nuance entre se griser et se saouler. Puis l'orgie dégénère en gueu-

leton. Où il y avait Salomon, il y a Ramponneau (1)... »

« .....L'imprimerie, c'est la découverte de l'intarissable. C'est le mouvement perpétuel trouvé en science sociale (2)..... »

« ...La multiplication des lecteurs, c'est la multiplication des pains. Le jour où le Christ a trouvé ce symbole, il a entrevu l'imprimerie (3)... »

« Tout homme a en lui son Pathmos (4)... »

« La Liberté est l'organe visuel du Progrès (5)... »

« ...L'idéal, type immobile du progrès marchant (6)... »

« ...L'avenir presse. Demain ne peut pas attendre. L'humanité n'a pas une minute à perdre. Vite, vite, dépêchons, les misérables ont les pieds sur le fer rouge. On a faim, on a soif, on souffre. Ah ! maigreur du pauvre corps humain. Le parasitisme rit, le lierre verdit et pousse, le gui est florissant, le ver solitaire est heureux. Quelle épouvante, la prospérité du ténia ! (7)..... »

(1) *William Shakespeare*, p. 72-73.
(2) *Ibid.*, p. 151.
(3) *Ibid.*, p. 93.
(4) *Ibid.*, p. 160.
(5) *Ibid.*, p. 267.
(6) *Ibid.*, p. 275.
(7) *Ibid.*, p. 333.

On y trouve des considérations de « philosophie mathématique » d'une stupéfiante profondeur.

« Tout étant équité dans l'ordre moral et équilibre dans l'ordre matériel, tout est équation dans l'ordre intellectuel. Le binôme, cette merveille ajustable à tout, n'est pas moins inclus dans la poésie que dans l'algèbre. La nature, plus l'humanité, élevées à la seconde puissance, donnent l'art. Voilà le binôme intellectuel. Maintenant, remplacez cet A + B par le chiffre spécial à chaque grand artiste et à chaque grand poète, et vous aurez, dans sa physionomie multiple et dans son total rigoureux, chacune des créations de l'esprit humain (1)..... »

On y trouve aussi des choses inaccessibles à l'entendement normal :

« ...Lucrèce est la sphère, Shakespeare est le globe. Il y a plus et moins dans la sphère que dans le globe (2)... »

« .....Dante et Shakespeare, si dissemblables pourtant, se mêlent par les bords et adhèrent par le fond (3)... »

(1) *William Shakespeare*, p. 95.
(2) *Ibid.*, p. 79.
(3) *Ibid.*, p. 79-80.

On y trouve d'étonnantes recettes, qui ne dépareraient pas le boniment d'un camelot ou d'un prestidigitateur de foire, montrant comment d'Eschyle on passe à Shakespeare, par quelle prodigieuse transformation Eschyle se transforme en Shakespeare :

« ...*ôtez* du drame l'orient, et *mettez-y* le nord, *ôtez* la Grèce, et *mettez* l'Angleterre, *ôtez* l'Inde, et *mettez* l'Allemagne, cette autre mère immense, *Allmen*, Tous-les-Hommes, *ôtez* Périclès et *mettez* Élisabeth, *ôtez* le Parthénon, et *mettez* la Tour de Londres, *ôtez* la plebs et *mettez* la mob, *ôtez* la fatalité et *mettez* la mélancolie, *ôtez* la gorgone, et *mettez* la sorcière, *ôtez* l'aigle et *mettez* la nuée, *ôtez* le soleil et *mettez* sur la bruyère frissonnante au vent le livide lever de la lune, *et vous avez* Shakespeare..... Shakespeare, c'est Eschyle II (1)..... »

On y trouve même, de la manière la plus inattendue, faisant tache au milieu de cette exaltation redondante, une page admirable, toute de simplicité, toute de vérité, un souvenir de jeunesse, quelque chose de vécu, de tout simplement humain. C'est là ce que Bau-

(1) *William Shakespeare*, p. 154.

delaire dénommait « les parties mystérieuses, ombreuses, les plus charmantes de Victor Hugo ». La personnalité du poète est assez complexe, on voit coexister en lui un virtuose éblouissant, un tzigane du verbe, un homme très simple et très sain, un démagogue sans pudeur et un prophète tintamarresque. On découvre chez lui un perpétuel mélange de rouerie et de naïveté, d'inconscience et de sincérité (1).

Ne voit-on pas, dans le même *William Shakespeare*, le pensionné des rois, l'ancien pair de France devenu démocrate, qui devait finir sénateur de la Troisième République et saint laïque, écrire sans sourciller :

« L'admirable, c'est d'être payé successivement par Pour et par Contre, et comme Fontanes, d'être fait sénateur par l'idolâtrie et pair de France par le crachat sur l'idole (2). »

Quelle maladresse dans ce rappel, mais aussi quelle touchante inconscience !

Là encore, Victor Hugo s'est avéré un bon maître, ce qui chez lui était assez naïf, nos

(1) Comme chez Victor Hugo tout tend à l'extrême, la rouerie frise souvent la duplicité, et la naïveté aboutit à la franche niaiserie.

(2) *Op. cit.*, p. 354.

modernes démagogues, en le perfectionnant, en ont fait un principe et un système; l'exemple du poète justifie toutes les trahisons que l'on baptise modestement « évolutions ».

Les politiciens dociles aux exigences capricieuses des foules, peuvent voir en lui l'empereur des caméléons.

XIII

Lorsque après s'être longuement entretenu avec Dieu, dans la solitude, le prophète descend de son rocher et s'en va prêcher les hommes, il se mue en démagogue. Il offre ses rêves en pâture aux multitudes, mais il les leur offre comme des réalités.

Sans se préoccuper du possible, faisant fi de tout ce qui le gêne : nature de l'homme et nature des choses, nécessités historiques, démographiques, géographiques, effaçant l'œuvre des siècles d'un revers de main, l'utopie oppose sa vérité souriante aux tragiques vérités du monde. Le paradis est proche, il n'y a qu'à vouloir, qu'à tendre la main !... L'avenir est là qui attend, tout sera facilité, vertu, bonheur !.....

Ce Demain qui n'est jamais Aujourd'hui, voilà la noix creuse dont le démagogue nourrit la foule crédule. Les plus vaines promesses déchaînent les plus violents appétits, et il

n'est pas de pires haines que celles que déchaîne l'amour du lendemain.

Le crédule exaspéré rend le sage incrédule responsable de ses désillusions. Il faut croire d'abord, croire malgré tout, croire à tout prix. La foi soulève les montagnes !

Peut-être?... mais les montagnes retombent, écrasant tout sous leur masse.

Ici la responsabilité de Hugo est lourde. Toute une partie de son œuvre sert de grenier d'abondance aux démagogues et l'éloquence du poète couvre la mauvaise marchandise du prophète.

La plupart, sinon toutes les illusions malfaisantes dont s'abreuve la démocratie peuvent se réclamer de la paternité de Victor Hugo : pontife, prophète et messie. Elles sont le fruit de son immense vanité et de la soif inextinguible de popularité qui le possédait. Victor Hugo est le plus grand assembleur de nuées auquel la France ait jamais donné le jour, or les nuées portent en elles l'orage, le tumulte et la destruction.

Non point que Victor Hugo ait en rien innové, ni qu'il ait rien inventé ; il s'est contenté de ramasser toutes les folles idées éparses autour de lui, il leur a prêté voix, il les a revêtues du prestige de sa gloire, il les

a autorisées en leur prostituant son talent. Gulliver s'est fait le héraut des Lilliputiens.

Toute l'idéologie, toute la phraséologie démagogiques dont se nourrissent avidement les politiciens de la Troisième République sont incluses dans l'œuvre du prophète et du pontife Hugo.

Nous avons déjà indiqué plus haut que le poète escomptait des résultats en faveur du Progrès, de la diffusion de l'instruction publique, laïque et obligatoire; de ce qu'on nomme aujourd'hui l'éducation nationale. Nous n'y reviendrons pas.

Voici maintenant, bien étonnant chez ce fils d'un général de l'Empire, qui s'était longtemps montré fier de son ascendance paternelle, — *l'antimilitarisme.*

L'antimilitarisme aurait pour premier fondement ce qui manque le plus à Victor Hugo penseur : le bon sens.

« Léonidas n'a pas de bon sens, Régulus n'a pas de bon sens; mais en présence des monarchies égoïstes et féroces entraînant les pauvres peuples dans leurs guerres à elles, décimant les familles, désolant les mères et poussant les hommes à s'entre-tuer avec tous ces grands mots, honneur militaire, gloire

guerrière, obéissance à la consigne, etc..., etc., c'est un admirable personnage que le bon sens surgissant tout à coup et criant au genre humain : *Songe à ta peau* (1). »

Une belle leçon d'héroïsme !.....

Après en avoir appelé au « bon sens », on en appelle « aux vertus » d'économie, à l'avarice même : « Aujourd'hui les peuples ont une grande vertu, ils sont avares. Ils savent que prodigalité est mère d'abaissement. Ils comptent. Ils apprennent la tenue des livres en partie double. La gloire guerrière a désormais son doit et avoir. Ceci la rend impossible (2). »

Hugo, qui était expert en comptabilité, fait le bilan, en hommes morts et en argent dépensé, des guerres napoléoniennes, et conclut : « Avec ces dix-sept millions d'hommes morts, on eût fait le peuplement européen de l'Australie. Avec les vingt-quatre milliards anglais dépensés en coups de canon, on eût changé la face de la terre, ébauché partout la civilisation, et supprimé dans le monde entier l'ignorance et la misère (3). »

(1) *Op. cit.*, p. 78.
(2) *Ibid.*, p. 342.
(3) *Ibid.*, p. 343.

Puis, avec sa grandiose naïveté d'homme de lettres, il continue : « C'est beau d'avoir des héros, mais c'est un grand luxe. *Les poètes coûtent moins cher* (1). »

« Le congé du guerrier est signé, » déclare-t-il ensuite, pour ajouter plus loin : « La diminution des hommes de guerre, de force et de proie, le grandissement indéfini et superbe des hommes de pensée et de paix, la rentrée en scène des vrais colosses, c'est là un des plus grands faits de notre grande époque (2). »

Étudiant quelque part l'évolution de la tactique, Hugo arrive à cette conclusion ahurissante : « Un jour, plus tôt qu'on ne croit peut-être, la charge à la baïonnette sera elle-même remplacée par la paix européenne d'abord, universelle ensuite, et voilà toute une science militaire qui s'évanouira. Pour cette science-là, son perfectionnement, c'est sa disparition (3). »

Dans une lettre adressée au Congrès de la Paix, qui se tenait à Bruxelles au mois de septembre 1869, Victor Hugo précise encore sa pensée : « ...vous signifiez à qui de droit que

(1) *Op. cit.*, p. 343.
(2) *Ibid.*, p. 366.
(3) *Ibid.*, p. 102.

la guerre est mauvaise, que le meurtre, même glorieux, fanfaron et royal, est infâme, que le sang humain est précieux, que la vie est sacrée... »

« ...Qui a intérêt aux frontières? Les rois. Diviser pour régner. Une frontière implique une guérite. Une guérite implique un soldat. « On ne passe pas », mot de tous les privilèges, de toutes les censures, de toutes les tyrannies. De cette frontière, de cette guérite, de ce soldat, sort toute la calamité humaine...

« ...les guerres ont toutes sortes de prétextes, mais n'ont jamais qu'une seule cause, l'armée. Otez l'armée, vous ôtez la guerre (1)..... »

Parlant, le 27 septembre 1854, sur la tombe d'un certain Félix Bony, proscrit mort à Jersey, Victor Hugo prononce ces parole : « Félix Bony avait été soldat ; il avait subi cette monstrueuse loi du sang qu'on appelle conscription et qui arrache l'homme à la charrue pour le donner au glaive (2)... » Sans songer que « cette monstrueuse loi du sang qu'on appelle conscription » est une des plus décisives conquêtes de la Révolution.

De chute en chute, le pauvre poète désor-

(1) *Pendant l'Exil*, p. 447-448.
(2) *Ibid.*, p. 147.

bité tombe aux arguments de la plus basse démagogie, tout juste bons pour les réunions publiques de banlieue :

« Est-ce que le crime diminue en raison de son énormité? Hélas ! c'est une vieille loi de l'histoire. Tuez six hommes, vous êtes Troppmann ; tuez-en six cent mille, vous êtes César (1). »

Il n'hésite pas à récidiver en développant :

« *Dans beaucoup de cas le héros est une variété de l'assassin.* Les peuples en viennent à comprendre que l'agrandissement d'un forfait n'en saurait être la diminution, que si tuer est un crime, tuer beaucoup n'en peut pas être la circonstance atténuante : que si voler est une honte, envahir ne saurait être une gloire ; que les *Te Deum* n'y font pas grand'chose, que l'homicide est l'homicide ; que le sang versé est le sang versé, que cela ne sert à rien de s'appeler César ou Napoléon, et qu'aux yeux du Dieu éternel *on ne change pas la figure du meurtre parce qu'au lieu d'un bonnet de forçat on lui met sur la tête une couronne d'empereur* (2). »

« .....La loi de l'histoire c'est de flétrir les

(1) *Depuis l'Exil*, t. II, p. 16, « Pour la Serbie » (1876).
(2) *Ibid.*, t. II, p. 91. « Le Centenaire de Voltaire » (1878).

généraux et d'absoudre les armées... le premier esclave que fait le soldat, c'est lui-même (1)... »

Le soldat, le héros : un assassin !...

Il n'est pas d'enfant de France qui n'ait appris, pas d'homme qui ne se souvienne du poème qui commence par ces mots :

« Mon père, ce héros au sourire si doux..... »

Pour donner plus de force à ses arguments antimilitaristes, pour les rendre plus concrets, le bon démagogue social insiste sur les avantages matériels, sur les bénéfices financiers que *le peuple* ne saurait manquer de tirer de l'adoption des principes qu'il préconise. Victor Hugo ne fait pas exception à la règle, bien au contraire.

« Plus de guerre, par conséquent, plus d'armée. Au seul point de vue financier, bénéfice net par an pour l'Europe, quatre milliards. Plus de frontières, plus de douanes, plus d'octrois ; le libre échange ; flux et reflux gigantesque de numéraire et de denrées, industrie et commerce vingtuplés ; bonifica-

(1) *Pendant l'Exil*, p. 322. La *Guerre du Mexique* (1863). Victor Hugo n'hésite pas à prendre parti contre la France, alors que des Français se font tuer.

tion annuelle pour la richesse du continent, au moins dix milliards. Ajoutez les quatre milliards de la suppression des armées, plus deux milliards au moins gagnés par l'abolition des fonctions parasites sur tout le continent, y compris la fonction de roi, cela fait tous les ans un levier de seize milliards pour soulever les questions économiques. Une liste civile du travail, une caisse d'amortissement de la misère épuisant les bas-fonds du chômage et du salariat avec une puissance de seize milliards par an. Calculez cette énorme production de bien-être (1)..... »

Antimilitariste, Victor Hugo est non seulement un ami de la paix, comme la plupart des hommes, mais encore un pacifiste convaincu.

Il faut ici distinguer entre l'ami de la paix et le pacifiste. Le premier, dans son désir clairvoyant d'éviter la guerre, regarde les réalités en face et envisage toutes les mesures pratiques qu'il peut être utile de prendre pour se prémunir, pour tenter d'échapper au fléau, sans se refuser à voir qu'il est nécessaire d'être fort et que le vieil adage *si vis*

(1) *Pendant l'Exil*, p. 178-179. « Septième anniversaire du 23 février 1848 » (discours prononcé à Jersey (23 février 1855).

pacem para bellum n'est pas absolument dépourvu de sens ni de vérité.

Le second, le pacifiste, faisant fi des enseignements de quelques milliers d'années d'histoire, et méprisant le réel au nom de « l'idéal », considère la paix comme une religion. Il croit en elle et voue la guerre à l'exécration ; cela suffit à mettre son âme en repos et à lui assurer un sommeil paisible.

Il serait inexact de prétendre que le pacifiste n'exige pas de garanties, mais, ce qui revient presque au même, il en exige d'impossibles. Son système ne s'embarrasse pas de demi-mesures, de précautions relatives, de concessions timorées. D'abord le désarmement c'est la condition essentielle et préliminaire (1), ensuite tout devient très simple : on change la nature de l'homme, la forme de la société, les caractères et les traditions des peuples, les conditions historiques, géographiques, économiques. On change *tout*, et le tour est joué, *tout est changé.* On se représente à quels débordements de phrases, à quelles jongleries de mots, pareille transmu-

(1) C'est la thèse que soutiennent, contre toute raison, mais avec d'autant plus d'acharnement qu'elle est plus absurde, les socialistes qui emboîtent le pas au sieur Léon Blum, prophète d'Israël, que les hasards des migrations de son peuple ont malheureusement conduit à venir s'échouer en France.

tation peut donner lieu, et avec quel enthousiasme débordant, avec quelle joie enivrée, Victor Hugo sut s'y adonner. Armé de son verbe innombrable et éclatant, le prophète descendu de son rocher allait pouvoir conduire son peuple : l'Humanité, vers ce nouveau pays de Chanaan : les États-Unis de l'Utopie.

XIV

De 1851, date où il avait trouvé son chemin de Damas, sur la route de Bruxelles, jusqu'à la fin de ses jours, le nouveau Messie, porteur de la Bonne Nouvelle, allait pouvoir prêcher intarissablement : la Paix, la Fédération des Peuples, les États-Unis du Monde, la République Universelle, la Démocratie cosmique.

Marquons rapidement les étapes de cette prédication.

Le poète rappelait dans une lettre à son ami Paul Meurice, en date du 1er septembre 1870 :

« J'ai le premier, le 17 juillet 1851, prononcé ce mot « les États-Unis d'Europe ». Donc, j'en serai exclu. Jamais les Moïses n'ont vu les Chanaans. »

Mais un cœur généreux ne s'impressionne nullement à l'idée d'être exclu de la Terre Promise ; Victor Hugo l'a bien montré.

A Anvers, le 1er août 1852, au moment où il quittait la Belgique pour se rendre à Jersey, Hugo adressa un discours à ses « frères proscrits » et à ses « amis belges » qui étaient venus l'accompagner jusqu'au bateau.

« Citoyens, la démocratie, la liberté, la république est notre religion à nous.....

« Amis, la persécution et la douleur, c'est aujourd'hui ; les États-Unis d'Europe, les Peuples-Frères, c'est demain. Lendemain inévitable pour nos ennemis, infaillible pour nous. Amis, quelles que soient les angoisses et les duretés du moment qui passe, fixons notre pensée sur ce lendemain splendide, déjà visible pour elle, sur cette immense échéance de la liberté et de la fraternité..... La démocratie, c'est la grande patrie. République universelle, c'est patrie universelle. Au jour venu, contre les despotes, les nationalités et les patries devront pousser le cri de guerre ; l'œuvre faite, l'unité, la sainte unité humaine déposera au front de toutes les nations le baiser de paix (1)..... »

A l'occasion du vingt-troisième anniversaire de la révolution polonaise, le 29 no-

(1) *Pendant l'Exil*, p. 63. « En quittant la Belgique » (août 1852).

vembre 1853, Victor Hugo prononce encore un discours devant ses « frères proscrits » — petit public pour un si grand orateur — mais par-dessus la tête de son auditoire, le poète s'adresse au monde :

« Saluons l'aube bénie des États-Unis d'Europe ! Oh ! ce sera là une réalisation splendide ! Plus de frontières, plus de douanes, plus de guerres, plus d'armées, plus de prolétariats, plus d'ignorance, plus de misère ; toutes les exploitations coupables supprimées, toutes les usurpations abolies ; la richesse décuplée, le problème du bien-être résolu par la science ; le travail, droit et devoir ; la concorde entre les peuples ; la pénalité résorbée par l'éducation ; le glaive brisé comme le sabre ; tous les droits proclamés et mis hors d'atteinte ; le droit de l'homme à la souveraineté, le droit de la femme à l'égalité, le droit de l'enfant à la lumière ; la pensée, moteur unique, la matière esclave unique ; le gouvernement résultant de la superposition des lois de la société aux lois de la nature, c'est-à-dire pas d'autre gouvernement que le droit de l'Homme ; — voilà ce que sera l'Europe de demain peut-être, citoyens, et ce tableau qui vous fait

tressaillir de joie n'est qu'une ébauche tronquée et rapide. O proscrits, bénissons nos pères dans leurs tombes, bénissons ces dates glorieuses qui rayonnent sur ces murailles, bénissons la sainte marche des idées. Le passé appartient aux princes : il s'appelle Barbarie ; l'avenir appartient aux peuples, il s'appelle Humanité (1) ! »

Le 24 février 1854, nouveau discours sur le sixième anniversaire de la révolution de 1848 ; le ton prophétique s'accentue :

« C'est la clarté de la révolution qui vient !

« Levons nos fronts, proscrits, et comme nous l'avons fait si souvent dans notre confiance religieuse, saluons l'avenir !

« L'avenir a plusieurs noms.

« Pour les faibles, il se nomme l'impossible ; pour les timides, il se nomme l'inconnu ; pour les penseurs et pour les vaillants, il se nomme l'idéal.

« L'impossible !

« L'inconnu !

« Quoi ! plus de misère pour l'homme ; plus de prostitution pour la femme, plus

(1) *Pendant l'Exil*, p. 102-103.

d'ignorance pour l'enfant, ce serait l'impossible !

« Quoi ! les États-Unis d'Europe, libres et maîtres chacun chez eux, mus et reliés par une assemblée centrale, et communiant à travers les mers avec les États-Unis d'Amérique, ce serait l'inconnu !

« Quoi ! ce qu'a voulu Jésus-Christ, c'est l'impossible !

« Quoi ! ce qu'a fait Washington, c'est l'inconnu !

« Mais on nous dit : — Et la transition ! et les douleurs de l'enfantement ! et la tempête du passage du vieux monde au monde nouveau ! un continent qui se transforme ! l'avatar d'un continent ! Vous figurez-vous cette chose redoutable? La résistance désespérée des trônes, la colère des castes, la furie des armées, le roi défendant sa liste civile, le prêtre défendant sa prébende, le juge défendant sa paie, l'usurier défendant son bordereau, l'exploiteur défendant son privilège, quelles ligues ! quelles luttes ! quels ouragans ! quelles batailles ! quels obstacles ! Préparez vos yeux à répandre des larmes ; préparez vos veines à verser du sang ! arrêtez-vous ! reculez !... — Silence aux faibles et aux timides ! l'impossible, cette barre de fer rouge, nous y

mordrons ; l'inconnu, ces ténèbres, nous nous y plongerons ; et nous te conquerrons, idéal !

« Vive la révolution future (1) ! »

On pourrait ajouter : Vive la guerre civile !

En 1860, Victor Hugo englobe les nègres dans sa République universelle. Ceci fait l'objet d'une lettre adressée à un certain Heurtelou, rédacteur en chef du *Progrès* de Port-au-Prince ; en voici les principaux passages :

« Vous êtes, monsieur, un noble échantillon de cette humanité noire si longtemps opprimée et méconnue.

« D'un bout à l'autre de la terre, la même flamme est dans l'homme ; et les noirs comme vous le prouvent. Y a-t-il eu plusieurs Adam? Les naturalistes peuvent discuter la question ; mais ce qui est certain, c'est qu'il n'y a qu'un Dieu.

« Puisqu'il n'y a qu'un père, nous sommes frères..... il n'y a sur terre ni blancs ni noirs, Il y a des esprits, vous en êtes un. Devant Dieu, toutes les âmes sont blanches

« J'aime votre pays, votre race, votre liberté, votre révolution, votre république.

(1) *Pendant l'Exil*, p. 142-143 (1854).

Votre île magnifique et douce plaît à cette heure aux âmes libres ; elle vient de donner un grand exemple ; elle a brisé le despotisme.

« Elle nous aidera à briser l'esclavage..... Poursuivez votre œuvre, vous et vos dignes concitoyens. Haïti est maintenant une lumière. Il est beau que parmi les flambeau du progrès, éclairant la route des hommes, on en voie un tenu par la main d'un nègre.

« Votre frère,

« Victor Hugo (1).

En 1864, paraît *William Shakespeare*, le livre messianique de Hugo, dont il est bien étonnant qu'on n'ait pas fait la Bible de la Démocratie. Cet ouvrage devrait être répandu à des millions d'exemplaires et il devrait y avoir un « explicateur » des idées de Hugo jusque dans les hameaux les plus reculés, les plus déshérités. Ce sera sans doute l'œuvre de demain. Guidé par la seule analogie des mots, avec ce dédain olympien des faits et des circonstances historiques qui caractérise sa manière, Hugo voit dans les États-Unis d'Amérique une préfiguration des États-Unis d'Europe dont il s'est ins-

(1) *Pendant l'Exil*, p. 259-260.

titué le Messie. Washington apparaît dès lors comme une sorte de saint Jean-Baptiste, il est l'annonciateur de grandes choses. Ce qu'il a réalisé en petit, Hugo conduisant la France, pays prédestiné, le réalisera en grand. La France a prêté main-forte aux États-Unis, elle a favorisé leur éclosion, mais là ne se bornera pas son rôle :

« La France, sublime essayeuse du progrès, a fondé une république en Amérique avant d'en faire une en Europe (1)... » En dépit de tous les obstacles, au mépris de toutes les tyrannies, il faut établir la Démocratie universelle, réaliser l'Unité du genre humain :
« Les tyrans ne sont pas les hommes, ce sont les choses, les tyrans s'appellent la frontière, l'ornière, la routine, la cécité sous forme de fanatisme, la surdité et la mutité sous forme de diversité des langues, la querelle sous forme de diversité des poids, mesures et monnaies, la haine, résultante de la querelle, la guerre résultante de la haine. Tous les tyrans s'appellent d'un seul nom : Séparation. La Division d'où sort le Règne, c'est là le despote à l'état abstrait (2). »

(1) *William Shakespeare*, p. 328.
(2) *Ibid.*, p. 344.

Rien ne rebutera le prophète, rien ne l'arrêtera dans l'accomplissement de la mission qu'il s'est donnée.

« Les hommes méchants viennent des choses mauvaises. Donc, corrigeons les choses (1)... »

Mais les choses, c'est la nature, le monde, c'est *tout.*

Possédé par l'esprit de son Dieu, Victor Hugo ne s'encombre pas pour si peu, la démesure est son élément, aucune tâche ne l'effraye, ni ne le rebute, il est inaccessible au doute. Il changera, il amendera, il corrigera *tout.* La puissance de son verbe n'est-elle pas infinie?

1867, à Paris. Exposition universelle.

Dans son île, Victor Hugo atteint au paroxysme de son délire prophétique; tourné vers sa Ville Sainte, il vaticine, annonçant aux Nations l'avènement des temps messianiques :

« Au vingtième siècle, il y aura une nation extraordinaire..... Cette nation aura pour législation un *fac-simile*, le plus ressemblant possible, du droit naturel. Sous l'influence

(1) *William Shakespeare*, p. 347.

de cette nation motrice, les incommensurables friches d'Amérique, d'Asie, d'Afrique et d'Australie seront offertes aux émigrations civilisantes ; les huit cent mille bœufs annuellement brûlés pour les peaux dans l'Amérique du Sud, seront mangés ; elle fera ce raisonnement que, s'il y a des bœufs d'un côté de l'Atlantique, il y a des bouches qui ont faim de l'autre côté. Sous son impulsion, la longue traînée des misérables envahira magnifiquement les grasses et riches solitudes inconnues : on ira aux Californies ou aux Tasmanies, non pour l'or, trompe-l'œil et grossier appât d'aujourd'hui, mais pour la terre ; les meurt-de-faim et les va-nu-pieds, ces frères douloureux et vénérables de nos splendeurs myopes, et de nos prospérités égoïstes, auront, en dépit de Malthus, leur table servie sous le même soleil ; l'humanité essaimera hors de la cité-mère, devenue étroite, et couvrira de ses ruches les continents ; les solutions probables des problèmes qui mûrissent, la locomotion aérienne pondérée et dirigée, le ciel peuplé d'air-navires, aideront à ces dispersions fécondes, et verseront de toutes parts la vie sur ce vaste fourmillement des travailleurs ; le globe sera la maison de l'homme et rien n'en sera perdu ;

le Corrientes, par exemple, ce gigantesque appareil hydraulique naturel, ce réseau veineux de rivières et de fleuves, cette prodigieuse canalisation toute faite, traversée aujourd'hui par la nage des bisons et charriant des arbres morts, portera et nourrira cent villes ; quiconque voudra aura sur un sol vierge un toit, un champ, un bien-être, une richesse, à la seule condition d'élargir à toute la terre l'idée patrie, et de se considérer comme *citoyen et laboureur du monde;* de sorte que la propriété, ce grand toit humain, cette suprême liberté, cette maîtrise de l'esprit sur la matière, cette souveraineté de l'homme interdite à la bête, loin d'être supprimée, sera démocratisée et universalisée. Il n'y aura plus de ligatures, ni péages aux ponts, ni octrois aux villes, ni douanes aux états, ni *isthmes ni océans*, ni préjugés aux âmes. Les initiatives en éveil et en quête feront le même bruit d'ailes que les abeilles. La nation centrale d'où ce mouvement rayonnera sur tous les continents sera parmi les autres sociétés ce qu'est la ferme modèle parmi les métairies. Elle sera plus que nation, elle sera civilisation, elle sera mieux que civilisation, elle sera famille. Unité de langue, unité de monnaie, unité de mètre, unité de méridien, unité de

code ; la circulation fiduciaire à son haut degré, *le papier-monnaie à coupon faisant un rentier de quiconque a vingt francs dans son gousset;* une incalculable plus-value résultant de l'abolition des parasitismes ; plus d'oisiveté l'arme au bras, la gigantesque dépense des guérites supprimée ; les quatre milliards que coûtent annuellement les armées permanentes laissés dans la poche des citoyens ; les quatre millions de jeunes travailleurs qu'annule honorablement l'uniforme, restitués au commerce, à l'agriculture et à l'industrie ; partout le fer disparu sous la forme glaive et chaîne, et reforgé sous la forme charrue ; *la paix, déesse à huit mamelles* (1), majestueusement assise au milieu des hommes ; aucune exploitation, ni des petits par les gros, ni des gros par les petits, et partout la dignité de l'utilité de chacun sentie par tous ; l'idée de domesticité purgée de l'idée de servitude ; l'égalité sortant toute construite de l'instruction gratuite et obligatoire ; l'égout remplacé par le drainage ; le châtiment remplacé par l'enseignement ; la prison transfigurée en école ; l'ignorance, qui est la suprême indigence, abolie ; l'homme

(1) Il n'en faut pas moins pour nourrir la démagogie.

qui ne sait pas lire aussi rare que l'aveugle-né; le *jus contra legem* compris, la politique résorbée par la science; la simplification des antagonismes produisant la simplification des événements eux-mêmes; le côté factice des faits s'éliminant; *pour loi, l'incontestable*, pour unique sénat, l'Institut. *Le gouvernement restreint à cette vigilance considérable, la voirie*, laquelle a deux nécessités, circulation et sécurité..... Une vaste marche en avant de la foule Idée conduite par l'esprit Légion. La circulation décuplée ayant pour résultat la production et la consommation centuplées; la multiplication des pains, ce miracle devenu réalité; les cours d'eau endigués, ce qui empêchera les inondations, et empoissonnés, ce qui produira la vie à bas prix; l'industrie engendrant l'industrie, les bras appelant les bras, l'œuvre faite se ramifiant en innombrables œuvres à faire, un perpétuel recommencement sorti d'un perpétuel achèvement, et, en tout lieu, à toute heure, sous la hache féconde du progrès, l'admirable renaissance des têtes de l'hydre sainte du travail. Pour guerre, l'émulation. L'émeute des intelligences vers l'aurore. L'impatience du bien gourmandant les lenteurs et les timidités. Toute autre colère disparue. Un peuple fouillant les flancs de la

nuit et opérant au profit du genre humain, une immense extraction de clarté. Voilà quelle sera cette nation.

« Cette nation aura pour capitale Paris, et ne s'appellera point la France : elle s'appellera l'Europe.

« Elle s'appellera l'Europe au vingtième siècle, et, aux siècles suivants, plus transfigurée encore, elle s'appellera l'Humanité..... le continent fraternel, tel est l'avenir. Qu'on en prenne son parti, cet immense bonheur est inévitable » (1).

L'exposition universelle, cette foire des peuples, n'était-elle pas elle-même un signe que « les Temps étaient proches ». On entonnait partout des hymnes au Progrès ; la Science n'était-elle pas le principal artisan, l'annonciatrice et la garantie de la paix future, de la paix perpétuelle, imminente.

« L'imminence est une urgence ; l'union continentale, en attendant l'union humaine, telle est présentement la grande imminence ; menace souriante. Il semble, à voir de toutes parts se constituer des landwehrs, que ce soit

(1) *Littérature et philosophie mêlées*, p. 435-442. « Paris » (1867).

le contraire qui se prépare ; mais ce contraire s'évanouira. *Pour qui observe du sommet de la vraie hauteur*, il y a dans la nuée de l'horizon plus de rayons que de tonnerres. Tous les faits suprêmes de notre temps sont pacificateurs. La presse, la vapeur, le télégraphe électrique, l'unité métrique, le libre-échange, ne sont pas autre chose que des agitateurs de l'ingrédient Nations dans le grand dissolvant Humanité. *Tous les railways qui paraissent aller dans tant de directions différentes, Pétersbourg, Madrid, Naples, Berlin, Vienne, Londres, vont au même lieu, la Paix.* Le jour où le premier air-navire s'envolera, la dernière tyrannie rentrera sous terre..... l'abbé de Saint-Pierre qui a été le fou, est maintenant le sage (1). »

L'idée simpliste que les progrès de la science appliquée favorisent l'établissement de la paix perpétuelle, est restée un dogme de la démocratie, en dépit des innombrables démentis donnés par les événements.

Une faible dose de bon sens permettrait de constater que ces fameux « progrès » tendent au contraire à l'aggravation de

(1) *Littérature et philosophie mêlées*, p. 475-476. « Paris » (1867).

la guerre ; qu'ils la rendent plus générale, plus meurtrière et plus impitoyable aux faibles : aux femmes, aux enfants, aux vieillards, qui sont frappés de loin, à l'aveuglette et pour ainsi dire anonymement et dans la nuit.

L'asservissement progressif des forces matérielles met entre les mains des hommes des moyens de destruction de plus en plus puissants, de plus en plus redoutables. Mais que peuvent peser d'aussi petits *faits* en présence de *l'idéal* formidable du prophète. Laissons-le à ses vaticinations :

« L'immense vent de l'avenir souffle la paix. Que faire contre l'ouragan de fraternité et de joie?... Les énormes boulets d'acier, du prix de mille francs chaque (on a fait des progrès depuis lors !) que lancent les canons titans fabriqués en Prusse par le gigantesque marteau de Krupp, lequel pèse cent mille livres et coûte trois millions, sont juste aussi efficaces contre le progrès que les bulles de savon soufflées au bout d'un chalumeau de paille par la bouche d'un petit enfant... »

« Pourquoi voulez-vous nous faire croire aux revenants? *Vous imaginez-vous que nous*

ne savons pas que la guerre est morte? Elle est morte le jour où Jésus a dit : « Aimez-vous les uns les autres ! » et elle n'a plus vécu sur la terre que d'une vie de spectre. Pourtant, après le départ de Jésus, la nuit a encore duré près de deux mille ans..... La guerre habite un sépulcre. Les larves ne sortent pas des sépulcres à midi. Qu'elle reste dans son tombeau, et qu'elle nous laisse dans notre lumière.

« Cache tes drapeaux, guerre. Sinon, toi, misère, montre tes haillons. Et confrontons les déchirures. Celles-ci s'appellent gloire ; celles-là s'appellent famine, prostitution, ruine, peste. Ceci produit cela. Assez.

« Est-ce vous qui attaquez, Allemands? Est-ce nous? A qui en veut-on? Allemands, All men, vous êtes Tous-les-Hommes. Nous vous aimons. Nous sommes vos concitoyens dans la cité Philosophie, et vous êtes nos compatriotes dans la patrie Liberté. Nous sommes, nous, Européens de Paris, la même famille que vous, Européens de Berlin et de Vienne. France veut dire Affranchissement, Germanie veut dire Fraternité. Se représente-t-on le premier mot de la formule démocratique faisant la guerre au dernier?..... La

paix. Bas les armes ! Alliance. Amalgame. Unité (1). »

Le plus étonnant, c'est que rien, dans ces déclamations, n'a vieilli, cela reste toujours assez bon pour piper à coup sûr le « bon » électeur, c'est-à-dire le plus niais.

(1) *Littérature et philosophie mêlées*, p. 508-511. « Paris » (1867).

XV

Pendant les années qui suivent, le poète continue à semer la bonne parole aux quatre vents des cieux (1).

Et c'est 1870 !..... En dépit des prophéties malgré l'apôtre, la guerre éclate entre la France et l'Allemagne. Avec son sens profond des réalités historiques, le poète-démocrate proclame, dans une lettre adressée aux *Femmes de Guernesey*, le 22 juillet 1870 : « ...guerre de caprice. Deux peuples vont s'entre-tuer pour le plaisir de deux princes. »

Et le grand humanitaire presse les femmes de son île de se mettre au travail et de faire de la charpie, quant à lui, il se place au-dessus de la mêlée ; il la domine : « Si vous le voulez, et vous le voudrez, en peu de temps, on peut

(1) Nous avons eu l'occasion de citer plus haut quelques textes de Hugo relatifs à sa participation au Congrès de la paix à Lausanne, en septembre 1869 ; nous n'y reviendrons plus.

avoir une quantité considérable de charpie. Nous en ferons deux parts égales, et nous enverrons l'une à la France et l'autre à la Prusse. »

La France est vaincue. La République triomphe.

Le prophète déserte son rocher et s'en retourne parmi les hommes : les temps de l'affliction sont venus pour *son* peuple infidèle, l' « Ennemi » a été précipité de son trône, et gît brisé. Sûr de lui, il sait que son heure est venue qu'il est temps qu'il intervienne. Le prophète réintègre Jérusalem, c'est-à-dire Victor Hugo rentre à Paris, le 4 septembre 1870. On l'acclame. Il vient sauver Paris et prononce quelques paroles décisives :

« Citoyens, j'avais dit : le jour où la république rentrera, je rentrerai. Me voici.

« Deux grandes choses m'appellent. La première, la république. La seconde, le danger.

« Je viens ici faire mon devoir.

« ....

« Sauver Paris, c'est plus que sauver la France, c'est sauver le monde.

« Paris est le centre même de l'humanité. Paris est la ville sacrée.

« Qui attaque Paris attaque en masse tout le genre humain.

« Paris est la capitale de la civilisation, qui n'est ni un royaume, ni un empire, et qui est le genre humain tout entier dans son passé et dans son avenir. Et savez-vous pourquoi Paris est la ville de la civilisation? C'est parce que Paris est la ville de la révolution (1). »

Sans tarder, dès le 9 septembre, le poète-prophète entre en action. Comme l'armée allemande avançait menaçante il élève la voix entre les deux nations et lance, en français et en allemand, un appel pathétique et attristé :

« Allemands, celui qui vous parle est un ami.

« Il y a trois ans, à l'époque de l'Exposition de 1867, du fond de l'exil, je vous souhaitais la bienvenue dans votre ville.

« Quelle ville?

« Paris.

« Car Paris ne nous appartient pas à nous seuls. Paris est à vous autant qu'à nous... Paris est votre centre...

(1) *Depuis l'Exil*, t. Ier, p. 55-56.

« Paris n'est autre chose qu'une immense hospitalité.

« Aujourd'hui vous y revenez.

« Comment?

« En frères, comme il y a trois ans?

« Non, en ennemis.

« Pourquoi?

« Quel est ce malentendu sinistre?

« ....

« Pourquoi cette invasion? Pourquoi cet effort sauvage contre un peuple frère?

« Qu'est-ce que nous vous avons fait?

« Cette guerre, est-ce qu'elle vient de nous? C'est l'empire qui l'a voulue; c'est l'empire qui l'a faite. Il est mort, c'est bien.

« Nous n'avons rien de commun avec ce cadavre.

« Il est le passé, nous sommes l'avenir.

« Il est la haine, nous sommes la sympathie.

« Il est la trahison, nous sommes la loyauté.

« Il est Capoue et Gomorrhe, nous sommes la France.

« Nous sommes la République française; nous avons pour devise : Liberté, Égalité, Fraternité; nous écrivons sur notre drapeau « États-Unis d'Europe ».

« ....

« Si par hasard votre erreur fatale vous poussait aux suprêmes violences... nous lutterons de toutes nos forces contre vous; mais, nous vous le déclarons, nous continuerons d'être vos frères; et vos blessés, savez-vous où nous les mettrons? dans le palais de la nation. Nous assignons d'avance pour hôpital aux blessés prussiens, les Tuileries. Là sera l'ambulance de vos braves soldats prisonniers. C'est là que nos femmes iront les soigner et les secourir. Vos blessés seront nos hôtes, nous les traiterons royalement, et Paris recevra dans son Louvre.

« C'est avec cette fraternité dans le cœur que nous accepterons votre guerre.

« Mais cette guerre, Allemands, quel sens a-t-elle? Elle est finie, puisque l'Empire est fini. Vous avez tué votre ennemi qui était le nôtre. Que voulez-vous de plus?..... Ah! certes, personne ne peut songer à vous effrayer, Allemands, magnanime armée, courageux peuple! mais on peut vous renseigner. Ce n'est pas à coup sûr l'opprobre que vous cherchez; eh bien, c'est l'opprobre que vous trouveriez; et moi, Européen, c'est-à-dire ami de Paris, moi Parisien, c'est-à-dire ami des peuples, je vous avertis du péril où vous êtes, mes frères d'Allemagne,

parce que je vous admire et je vous honore.

« ....

« N'acceptez pas cette responsabilité formidable. Arrêtez-vous..... Maintenant, j'ai dit. Allemands, si vous persistez, soit, vous êtes avertis (1)..... »

Je ne connais rien dans aucune littérature qui atteigne à la bouffonnerie sinistre de cet appel grandiloquent.

Il est vrai que les prophètes ne revêtent toute leur grandeur qu'à quelques milliers d'années de distance.

Nous manquons ici de recul.

Son appel aux Allemands n'ayant pas obtenu le succès qu'il en escomptait, Victor Hugo se retourne vers les Français.

L'Allemagne a refusé de l'entendre, elle saura ce qu'il va lui en coûter.

« Nous avons fraternellement averti l'Allemagne.

« L'Allemagne a continué sa marche sur Paris.

« Elle est aux portes.

« L'Empire a attaqué l'Allemagne comme il avait attaqué la république, à l'improviste,

(1) *Depuis l'Exil*, t. Ier. « Aux Allemands, » p. 58 à 65.

en traître ; et aujourd'hui l'Allemagne, de cette guerre que l'Empire lui a faite, se venge sur la république.

« Soit. L'histoire jugera.

« Ce que l'Allemagne fera maintenant la regarde ; mais nous, la France, nous avons des devoirs envers les nations et envers le genre humain. Remplissons-les (1). »

Tocsin ! Tocsin ! le prophète n'a pas perdu le souffle et c'est alors l'appel au combat.

« Cités, cités, cités, faites des forêts de piques, épaississez vos baïonnettes, attelez vos canons, et toi village, prends ta fourche. On n'a pas de poudre, on n'a pas de munitions on n'a pas d'artillerie? Erreur ! on en a. D'ailleurs les paysans suisses n'avaient que des cognées, les paysans polonais n'avaient que des faulx, les paysans bretons n'avaient que des bâtons. Et tout s'évanouissait devant eux...

« Que les rues des villes dévorent l'ennemi, que la fenêtre s'ouvre furieuse, que le logis jette ses meubles, que le toit jette ses tuiles, que les vieilles mères indignées attestent leurs cheveux blancs. Que les tombeaux crient, que

(1) *Depuis l'Exil*, t. Ier. « Aux Français, » p. 66.

derrière toute muraille on sente le peuple et Dieu, qu'une flamme sorte partout de terre, que toute broussaille soit le buisson ardent ! Harcelez ici, foudroyez là, interceptez les convois, coupez les prolonges, brisez les ponts, rompez les routes, effondrez le sol, et que la France sous la Prusse devienne abîme...

« ...Soyez terribles, ô patriotes ! Arrêtez-vous seulement, quand vous passerez devant une chaumière, pour baiser au front un petit enfant endormi.

« Car l'enfant, c'est l'avenir. Car l'avenir, c'est la république (1). »

Ce cabotinage prophétique serait franchement odieux, s'il n'était parfaitement sincère. Après dix-neuf ans passés dans les îles, toutes les nuées de l'océan tourbillonnaient dans la tête du vieux poète qui bravait le ridicule en y apportant un véritable héroïsme. Il se croyait franchement sublime et peut-être était-il vraiment prophète, car s'ils se trompent souvent, les prophètes ne se trompent pas toujours.

Il est une circonstance au moins, — une circonstance tragique, — où le grand voyant de

(1) *Depuis l'Exil*, t. Ier, p. 68 à 70. « Aux Français. »

la Troisième République ne s'est pas trompé.

Victor Hugo a prévu la revanche, la victoire, et aussi, hélas ! le lendemain de la victoire :

« On verra la France se redresser ; on la verra ressaisir la Lorraine, ressaisir l'Alsace. Et puis, est-ce tout? Non... saisir Trèves, Mayence, Cologne, Coblentz, toute la rive gauche du Rhin... et on entendra la France crier : C'est mon tour ! Allemagne, me voilà ! Suis-je ton ennemie? Non. Je suis ta sœur. Je t'ai tout repris, et je te rends tout, à une condition : c'est que nous ne ferons plus qu'un seul peuple, qu'une seule famille, qu'une seule république. Je vais démolir mes forteresses, tu vas démolir les tiennes. Ma vengeance c'est la fraternité ! Plus de frontières ! Le Rhin à tous ! Soyons la même république, soyons les États-Unis d'Europe, soyons la fédération continentale, soyons la liberté européenne, soyons la paix universelle ! Et maintenant, serrons-nous la main, car nous nous sommes rendus service l'une à l'autre ; tu m'as délivrée de mon empereur, et je te délivre du tien (1). »

(1) *Depuis l'Exil*, t. Ier, p. 113-114. « Discours sur la guerre » (Assemblée nationale, séance du 1er mars 1871).

Victor Hugo annonce ici Aristide Briand, libérant la France du « boulet de la victoire », ses petits continuateurs, à la Paul-Boncour, et toute la bande des histrions de la paix.

Après la bataille des géants, il a prévu la bacchanale des pygmées.

Mais ce ne fut qu'une lueur, un éclair.

Hugo renonça bientôt à envisager même l'idée d'une revanche par les armes, il ne songea plus qu'aux possibilités d'un arbitrage.

« Ce que la France veut, un mot suffit à l'exprimer, un mot sublime, la paix. De la paix sortira l'arbitrage et de l'arbitrage sortiront les restitutions nécessaires et légitimes (1)..... »

Désormais, impénétrable aux faits, indifférent à l'expérience, inaccessible à l'exemple, vieux prophète devenu pontife vénéré, Victor Hugo, tel un doux maniaque, répétera à tout bout de champ son antienne.

« La république d'Europe, la fédération continentale, il n'y a pas d'autre réalité que celle-là (2)... »

(1) *Depuis l'Exil*, t. Ier, p. 363. « Le Délégué de Paris aux Délégués des communes de France. » (Le 16 janvier 1876, Victor Hugo fut nommé délégué de Paris aux élections sénatoriales. Il adressa immédiatement à ses collègues, les délégués des 36 000 communes de France, une lettre publique « aux Délégués des communes de France »).

(2) *Depuis l'Exil*, t. II, p. 17. « Pour la Serbie » (1876).

« ...Il faut à l'Europe une nationalité européenne, un gouvernement un, un immense arbitrage fraternel, la démocratie en paix avec elle-même, toutes les nations sœurs ayant pour cité et pour chef-lieu Paris, c'est-à-dire la liberté ayant pour capitale la lumière. En un mot, les États-Unis d'Europe. C'est là le but, c'est là le port (1). »

« Complétons la révolution française par la fraternité européenne, et l'unité de la France par l'unité du continent. Établissons entre les nations cette solide paix, la fédération, et cette solide justice, l'arbitrage. Soyons des peuples d'esprit, au lieu d'être des peuples stupides. Échangeons des idées, et non des boulets. Quoi de plus bête qu'un canon (2)?... »

« ...La paix, c'est le verbe de l'avenir, c'est l'annonce des États-Unis d'Europe, c'est le nom de baptême du vingtième siècle. Ne nous lassons pas, nous, les philosophes, de déclarer au monde la paix (3)... »

Lors du dîner qu'il offrit le 11 décembre 1877, à une multitude d'amis, pour

(1) *Depuis l'Exil*, t. II, p. 18. « Pour la Serbie. »
(2) *Ibid.*, t. II, p. 23. « Le banquet de Marseille » (1876).
(3) *Ibid.*, t. II, p. 30. « Conférence aux ouvriers lyonnais » (25 mars 1877).

fêter le succès de la reprise d'*Hernani*, le vieux prophète, répondant aux toasts et aux discours, finit par dire avec une touchante et naïve bonhomie :

« A mon âge, il est rare qu'on n'ait pas, qu'on ne finisse pas par avoir une idée fixe..... Cette idée fixe, je vais vous la dire : C'est la paix (1). »

Et l'écho ironique répond..... la paix !

(1) *Depuis l'Exil*, t. II, p. 67.

XVI

Le démenti brutal infligé par les événements de 1870-1871 à tout ce qu'il prêchait et préconisait depuis près de vingt ans, aurait dû inciter Victor Hugo à réfléchir et à faire retour sur lui-même, mais le prophète ne réfléchit pas, c'est là sa force.

Ni les rigueurs de la guerre, ni les sauvageries de la Commune n'arrêtèrent l'optimisme systématique du poète auquel son Dieu avait révélé une fois pour toutes la Vérité.

Il reste immuable au milieu des bouleversements et continue à sourire béatement au bel avenir que sa pensée visionnaire lui a révélé.

S'il a quelques mots de blâme pour les criminelles entreprises de la Commune, ce n'est point qu'il les juge mauvaises en elles-mêmes, c'est qu'il les trouve inopportunes. Il ne parvient pas à dissimuler son sentiment de sympathie. Précurseur en cela, il entend ne pas avoir d'ennemis « à gauche ». Il professe une

indulgence sans bornes pour tous les excès, à condition qu'ils viennent de gauche. S'il se révolte parfois contre des abominations indéfendables, il leur cherche aussitôt des excuses.

Conformément à la méthode que nous n'avons cessé d'employer, nous ne voulons rien avancer qui ne trouve sa preuve dans les textes (1) :

« Comme vous, je suis pour la Commune en principe, et contre la Commune dans l'application.....

« ...Le droit de Paris de se déclarer Commune est incontestable.

« Mais à côté du droit, il y a l'opportunité.

« Ici apparaît la vraie question.....

« ...le moment choisi est épouvantable.

« .....Quant à la Commune, comme elle contient un principe, elle se fût produite plus tard, à son heure, les Prussiens partis. Au lieu de mal venir, elle fût bien venue.

« Au lieu d'être une catastrophe, elle eût été un bienfait.

« Dans tout ceci à qui la faute? au gouvernement de la majorité. »

(1) *Depuis l'Exil*, t. Ier, p. 166 à 180. (Lettre écrite de Bruxelles, où s'était prudemment retiré le poète, à MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie.)

« .....La Commune a la même excuse que l'Assemblée, l'ignorance.

« L'ignorance, c'est la grande plaie publique. C'est l'explication de tout le contresens actuel.

« .....Ce que représente la Commune est immense; elle pourrait faire de grandes choses, elle n'en fait que de petites. Et des choses petites qui sont des choses odieuses, c'est lamentable.

« ...la Commune est une bonne chose mal faite.

« Toutes les fautes commises se résument en deux malheurs : mauvais choix du moment, mauvais choix des hommes.

« ...l'obscure question sociale se dresse et grandit sur l'horizon avec des épaississements croissant d'heure en heure. Toutes nos lumières ne seraient pas de trop devant ces ténèbres. »

S'attachant à déterminer ce que devrait être la Commune de Paris, Victor Hugo énonce un programme politique et social qui, dans ses grandes lignes, est demeuré celui des démagogues de la Troisième République.

« ...Paris, veut, peut, et doit offrir à la France, à l'Europe, au monde, le patron communal, la cité exemple.

« Paris est la ferme-modèle du progrès.

« Supposons un temps normal..... la Commune fait la loi parisienne qui sert d'éclaireur et de précurseur à la loi française faite par l'Assemblée. Paris, je l'ai déjà dit plus d'une fois, a un rôle européen à remplir. Paris est un propulseur. Paris est l'initiateur universel. Il marche et prouve le mouvement. Sans sortir de son droit qui est identique à son devoir, il peut, dans son enceinte, abolir la peine de mort, proclamer le droit de la femme et le droit de l'enfant, appeler la femme au vote, décréter l'instruction gratuite et obligatoire, doter l'enseignement laïque, supprimer les procès de presse, pratiquer la liberté absolue de publicité, d'affichage et de colportage, d'association et de meeting, se refuser à la juridiction de la magistrature impériale, installer la magistrature élective, prendre le tribunal de commerce et l'institution des prud'hommes comme expérience faite devant servir de base à la réforme judiciaire, étendre le jury aux causes civiles, mettre en location les églises, n'adopter, ne salarier et ne persécuter aucun culte, proclamer la liberté des banques, proclamer le droit au travail, lui donner pour organisme l'atelier communal et le magasin communal,

reliés l'un à l'autre par la monnaie fiduciaire à rente, supprimer l'octroi, constituer l'impôt unique qui est l'impôt sur le revenu ; en un mot abolir l'ignorance, abolir la misère, et, en fondant la cité, créer le citoyen (1). »

Les politiciens radicaux de la Troisième République sont redevables à Victor Hugo des principes démagogiques fondamentaux qui ont longtemps assuré leur succès. Nous avons montré plus haut les éminents services rendus par le poète « national » à la cause de l'antimilitarisme et à celle du pacifisme. Reste l'anticléricalisme. En cette matière, Hugo peut rendre des points à Homais.

Nous allons en fournir la preuve en même temps que nous démontrerons que le grand pontife de la Démocratie était un partisan résolu de l'École Unique, de la mainmise complète de l'État sur l'enseignement. Il faut bien former de « vrais » citoyens. Inspiré d'En-Haut, détenteur de la Vérité, Victor Hugo ne reconnaît qu'un Dieu : le sien, qu'une religion, qu'un rite : les siens. Apôtre de la Liberté, ayant sans cesse ce mot à la bouche,

(1) *Depuis l'Exil*, t. Ier, p. 176-177. Lettre à MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie.

il est l'ennemi farouche de la liberté en matière d'enseignement.

Laissons-lui la parole :

« La civilisation, cette lumière, peut être éteinte par deux modes de submersion ; deux invasions qui lui sont dangereuses, l'invasion des soldats, et l'invasion des prêtres (1). »

« Deux inviolabilités sont les deux plus précieux biens d'un peuple civilisé, l'inviolabilité du territoire et l'inviolabilité de la conscience.

« Le soldat viole l'une, le prêtre viole l'autre.

« Il faut rendre justice à tout, même au mal ; le soldat croit bien faire, il obéit à la consigne ; le prêtre croit bien faire, il obéit à son dogme ; les chefs seuls sont responsables. Il n'y a que deux coupables, César et Pierre ; César qui tue, Pierre qui ment (2). »

« On pourrait dire que dans notre siècle il y a deux écoles..... la première de ces deux écoles s'appelle Paris, l'autre s'appelle Rome. Chacune de ces deux écoles a son livre ; le livre de Paris, c'est la Déclaration des Droits de l'Homme ; le livre de Rome, c'est le

(1) *Depuis l'Exil*, t. Ier, p. 16. « Paris et Rome » (1876).
(2) *Ibid.*, t. Ier, p. 16. « Paris et Rome » (1876).

Syllabus. Ces deux livres donnent la réplique au Progrès. Le premier lui dit Oui ; le second lui dit Non (1). »

« Ici une question.

« Est-ce que les hommes sont méchants?

« Non.

« Que sont-ils donc?

« Imbéciles.

« Être féroce, n'est point difficile : pour cela l'imbécillité suffit.

« Sont-ils donc nés imbéciles?

« Point.

« On les a faits ; nous venons de le dire.

« Abrutir est un art.

« Les prêtres des divers cultes appellent cet art Liberté d'enseignement.

« Ils n'y mettent aucune mauvaise intention, ayant eux-mêmes été soumis à la mutilation d'intelligence qu'ils voudraient pratiquer après l'avoir subie.

« Le castrat faisant l'eunuque, cela s'appelle l'Enseignement libre..... Qui dit éducation dit gouvernement ; enseigner, c'est régner.....

« L'éducation par le clergé, c'est le gouvernement par le clergé...

(1) *Depuis l'Exil*, t. Ier, p. 39. « Paris et Rome » (1876).

« L'homme a en lui Dieu, c'est-à-dire la conscience ; le catholicisme retire à l'homme la conscience, et lui met dans l'âme le prêtre à la place de Dieu ; c'est là le travail du confessionnal..... De là de plus grands devoirs... Le catholicisme traite l'homme tantôt en enfant, tantôt en vieillard. Pour la philosophie l'homme est un homme. L'éclairer, c'est le délivrer. Le délivrer du faux, c'est l'assujettir au vrai (1). »

Et le vrai, — le Vrai, — ce sont les intuitions, les révélations du poète-Messie.

Le vrai, par définition, c'est la Démocratie, et tout ce qui peut la servir en quelque mesure. Le reste n'est, également par définition, qu'obscurantisme et despotisme...

Vive la Liberté !.....

Victor Hugo est encore l'inventeur d'un grand principe démocratique, celui de la défense républicaine.

Bien qu'il émane censément de la volonté et des suffrages du peuple, le régime républicain est de droit divin ; bien mieux, il est le Droit lui-même, par définition.

Dès lors aucune tentative, sous aucun pré-

(1) *Depuis l'Exil*, t. Ier, p. 43-50-51. « Paris et Rome » (1876).

texte, ne saurait être tolérée contre la République, ce serait un crime de lèse-Humanité.

Le suffrage universel doit être réglé, son fonctionnement demande à être surveillé ; en fait, le parfait démagogue n'en tire des résultats assurés qu'en l'appliquant savamment à l'exploitation des « mares stagnantes », pour employer la forte expression de feu Aristide Briand, un des disciples du Maître.

Si le premier adage de la démagogie, c'est de flatter le peuple, le second, c'est de s'en défier.

Défense républicaine, c'est défiance républicaine.

« Le gouvernement direct du peuple par le peuple est, certes, le but auquel il faut tendre ; mais il faut se défier du plébiscite..... le plébiscite ne saurait soulever le droit, ni le déplacer, ni le retourner. Le droit préexiste..... le droit existe avant le peuple..... Tous les hommes réunis ne pourraient pas créer un droit.... Tel est pourtant le rêve de ceux qui s'imaginent qu'on peut mettre la république aux voix, donner au suffrage universel d'aujourd'hui la souveraineté sur le suffrage universel de demain, et faire supprimer le droit

absolu de l'homme par le caprice momentané de l'individu (1). »

Les votes des citoyens, le suffrage universel, peuvent faire la République, ils ne peuvent pas la défaire, ils sont tout-puissants pour elle, ils sont sans prise contre elle (2).

De même l'insurrection peut être un droit ou un crime, un acte vertueux ou un forfait.

« En monarchie, l'insurrection est un pas en avant ; en république, c'est un pas en arrière.

« L'insurrection n'est un droit qu'à la condition d'avoir devant elle la vraie révolte, qui est la monarchie.

« ...la république, c'est-à-dire la souveraineté de l'homme sur lui-même et sur lui seul, étant le principe social absolu, toute monarchie est une usurpation, fût-elle légalement proclamée...

« La monarchie ouvre le droit à l'insurrection.

« La république le ferme.

(1) *Depuis l'Exil*, t. Ier, p. 238. « Aux rédacteurs du *Rappel* » (octobre 1871).

(2) Il est à noter que, vingt ans avant, Victor Hugo — cherchant alors à favoriser le futur Napoléon III — disait exactement le contraire. (Cf. ci-dessus, p. 26.)

« En république, toute insurrection est coupable.

« .....En monarchie, l'insurrection, c'est la légitime défense ; en république, l'insurrection, c'est le suicide.

« La république a le devoir de se défendre, même contre le peuple ; car le peuple, c'est la république d'aujourd'hui, d'hier et de demain.

« Tels sont les principes (1). »

Admirables principes !.....

Quelle science !..... quelle justesse !..... quelle sagesse !..... Et rien de tout cela n'a vieilli, hélas !

On comprend que les politiciens démagogues de la Troisième République aient fait de Victor Hugo leur patron. C'est dans son magasin de bric-à-brac romantique qu'ils continuent à s'approvisionner de formules et d' « idées » !

(1) *Depuis l'Exil*, t. Ier, p. 20-21. « Paris et Rome » (1876).

XVII

Un dernier point.

Il est d'importance.

Pour persuader les hommes de l'excellence et de la précellence de la Démocratie, il est indispensable de réformer l'enseignement de l'histoire.

« Que l'histoire soit à refaire, cela est évident. Elle a été presque toujours écrite jusqu'à présent, au point de vue misérable du fait ; il est temps de l'écrire au point de vue du principe (1). »

On sait, pour l'avoir vu plus haut, ce que Victor Hugo appelle *les principes*, on sait aussi dans quel mépris il tenait les faits.

Ce sont là les éléments de la nouvelle méthode historique. Quelques dogmes entourés de phrases sonores : voilà l'histoire !

(1) *William Shakespeare*, p. 348.

Tout d'abord, pour justifier le présent, il faut non point étudier, mais abolir, ou tout au moins diffamer le passé.

« Déjà de nobles esprits sont à l'œuvre ; l'histoire future approche : quelques magnifiques remaniements partiels en sont comme le spécimen ; une refonte générale est imminente. *Ad usum populi.* L'instruction obligatoire veut l'histoire vraie. L'histoire vraie se fera. Elle est commencée.

« .....L'effigie historique, ce ne sera plus l'homme-roi, ce sera l'homme-peuple.

« .....Dans l'histoire future, l'esclave Esope et l'esclave Plaute auront le pas sur les rois, et tel vagabond pèsera plus que tel victorieux ; et tel comédien pèsera plus que tel empereur.

« .....Dante importe plus que Charlemagne et Shakespeare importe plus que Charles-Quint.

« Dans l'histoire, telle qu'elle se fera sur le patron du *vrai absolu*, cette intelligence quelconque, cet être inconscient et vulgaire, le *Non pluribus impar*, le sultan-soleil de Marly n'est plus que le préparateur presque machinal de l'abri dont a besoin le penseur, déguisé en histrion, et du milieu d'idées et

d'hommes qu'il faut à la philosophie d'Alceste, et Louis XIV fait le lit de Molière.

« Ces renversements de rôle mettront dans leur jour vrai les personnages ; l'optique historique, renouvelée, rajustera l'ensemble de la civilisation, chaos encore aujourd'hui ; la perspective, cette justice faite par la géométrie, s'emparera du passé, faisant avancer tel plan, faisant reculer tel autre ; chacun reprendra sa stature réelle ; les coiffures de tiares et de couronnes n'ajouteront aux nains qu'un ridicule, les agenouillements stupides s'évanouiront. De ces redressements jaillira le droit.

« Ce grand juge, Nous Tous, ayant désormais pour maître la notion claire de ce qui est absolu et de ce qui est relatif, les défalcations et les restitutions se feront d'elles-mêmes (1). »

Veut-on un exemple de ce que peut être l'histoire *vraie* telle que la postule l'instruction démocratique obligatoire. Voici l'ancien régime tel qu'il *doit* être vu :

« Il y a là au premier plan, partout, en plein soleil, dans la fanfare, les hommes

(1) *William Shakespeare*, p. 361-363.

puissants suivis des hommes dorés. Le poète ne les voit pas, ou, s'il les voit, il les dédaigne. Il lève les yeux et regarde Dieu ; puis il baisse les yeux et regarde le peuple..... Ces accablés se taisent ; ils ne savent rien ; ils ne peuvent rien, ils ne demandent rien, ils ne pensent rien ; ils subissent... Ils ont faim et froid. On voit leur chair indécente par les trous des haillons ; qui fait ces haillons? La pourpre. La nudité des vierges vient de la nudité des odalisques. Des guenilles tordues des filles du peuple tombent des perles pour la Fontanges et la Châteauroux. C'est la famine qui dore Versailles (1)..... »

De là découlent *nécessairement* de terribles conséquences :

« Ces tyrannies, ces lettres de cachet, ces jussions, ce Vincennes, ce donjon du Temple... cette bastille... ces cachots copiant les puits, et ces « calottes » copiant les plombs de Venise, cette promiscuité de tours, les unes pour la prière, les autres pour la prison, cette dispersion de glas et de tocsins faite par toutes les cloches pendant douze cents ans, ces gibets, ces estrapades, ces vo-

(1) *William Shakespeare*, p. 257-258.

luptés, cette Diane toute nue au Louvre, ces chambres tortionnaires, ces harangues des magistrats à genoux, ces idolâtries de l'étiquette, connexes aux raffinements de supplices, ces doctrines que tout est au roi, ces sottises, ces hontes, ces bassesses, ces mutilations de toutes les virilités, ces confiscations, ces persécutions, ces forfaits, se sont silencieusement additionnés de siècle en siècle, et il s'est trouvé un jour que toute cette ombre avait fait un total : 1789 (1). »

« ...1789. Depuis un siècle bientôt ce nombre est la préoccupation du genre humain. Tout le phénomène moderne y est contenu.

« ...Paris est la ville-pivot sur laquelle, à un jour donné, l'histoire a tourné.

« Palerme a l'Etna, Paris a la pensée. Constantinople est plus près du soleil, Paris est plus près de la civilisation. *Athènes a bâti le Parthénon, mais Paris a démoli la Bastille.* »

« .....Voici Mirabeau, l'homme-éclair, et voici Danton, l'homme-foudre, et les événements deviennent dignes de Dieu.

« Il semble que la France commence (2). »

(1) *Littérature et philosophie mêlées*, p. 464-465. « Paris » (1867).
(2) *Ibid.*, p. 466-467. « Paris » (1867).

Il semble que la France commence !... non point seulement la France, le Monde.

Le dix-neuvième siècle, le siècle de la Démocratie, le siècle de Victor Hugo, son prophète et son Messie, marque à lui seul un commencement. Il appartient à l'histoire vraie.

« Le dix-neuvième siècle ne relève que de lui-même, il ne reçoit d'impulsion d'aucun aïeul ; il est le fils d'une idée..... mais (il) a une mère auguste : la Révolution française (1)... »

« ,....Il y a des haltes, des repos, des reprises d'haleine dans la marche des peuples, comme il y a des hivers dans la marche des saisons. Le pas gigantesque, 89, n'en est pas moins fait. Désespérer serait absurde ; mais stimuler est nécessaire (2). »

Ces basses folies n'ont pas été sans conséquence, on n'a que trop suivi de nos jours les conseils de Hugo.

Pour mettre à l'honneur le Présent, où règnent les démagogues, on a tenté de faire de l'histoire une vaste entreprise de dénigrement contre le passé glorieux de la nation.

(1) *William Shakespeare*, p. 326.
(2) *Ibid.*, p. 336.

Le reniement est une passion démocratique, et Victor Hugo étant passé maître en cette matière, on lui devait des hommages.

En ouvrant le fascicule de la *Revue des Deux Mondes* en date du 1er septembre 1872, le poète chevronné aurait pu lire, sous la signature d'un historien déjà célèbre, Fustel de Coulanges, les lignes que voici :

« Vous voyez qu'à la guerre, surtout quand la fortune est contre nous, nous tirons volontiers les uns sur les autres ; nous compliquons la guerre étrangère de la guerre civile, et il en est parmi nous qui préfèrent la victoire de leur parti à la victoire de la patrie. Nous faisons de même en histoire. Nos historiens, depuis cinquante ans, ont été des hommes de parti..... Notre histoire ressemblait à nos assemblées législatives : on y distinguait une droite, une gauche, des centres. C'était un champ clos où les opinions luttaient. Écrire l'histoire de France était une façon de travailler pour un parti et de combattre un adversaire. L'histoire est ainsi devenue chez nous une sorte de guerre civile en permanence. Ce qu'elle nous a appris, c'est surtout à nous haïr les uns les autres.....

« .....De là nous est venu un patriotisme d'un caractère particulier et étrange. Être patriote, pour beaucoup d'entre nous, c'est être ennemi de l'ancienne France. Notre patriotisme ne consiste le plus souvent qu'à honnir nos rois, à détester notre aristocratie, à médire de toutes nos institutions. Cette sorte de patriotisme n'est au fond que la haine de tout ce qui est français.....

« Le véritable patriotisme n'est pas l'amour du sol, c'est l'amour du passé, c'est le respect pour les générations qui nous ont précédés. Nos historiens ne nous apprennent qu'à les maudire, et ne nous recommandent que de ne pas leur ressembler. Ils brisent la tradition française, et ils s'imaginent qu'il restera un patriotisme français.... Nous nous croyons libéraux et patriotes quand nous avons médit de la patrie. Involontairement et sans nous en apercevoir, nous nous accoutumons à rougir d'elle et à la renier. Nous nourrissons au fond de notre âme une sorte de haine inconsciente à l'égard de nous-mêmes. C'est l'opposé de cet amour de soi qu'on dit être naturel à l'homme ; c'est le renoncement à nous-mêmes. C'est une sorte de fureur de nous calomnier et de nous détruire, semblable à cette monomanie du sui-

cide dont vous voyez certains individus tourmentés (1). »

Le vieux prophète aurait pu faire retour sur lui-même et méditer ces lignes d'un honnête homme et d'un sage. Mais les prophètes qui ne se préoccupent ni des honnêtes gens ni des sages ne lisent ni ne méditent : ils vaticinent.

Au reste, à force de contempler son nombril, devenu une sorte de Bouddha vivant, Victor Hugo était entré déjà dans son nirvâna, et ne pouvait plus que s'adorer lui-même et se laisser adorer.

(1) Fustel de Coulanges, *Questions contemporaines* (Hachette, 1917), p. 6-9.

XVIII

Le 27 février 1881, les « républicains » au pouvoir avaient organisé une sorte de fête nationale pour célébrer l'entrée de Victor Hugo dans sa quatre-vingtième année.

De mémoire d'homme, jamais écrivain ne connut pareil triomphe. Ce fut l'apothéose au milieu d'une immense cohue.

En voici, d'après les journaux du temps, un bref récit sans apprêt et sans art.

D'abord les prodromes : le 25 février au soir, M. Jules Ferry, président du Conseil, se présentait chez Victor Hugo, lui apportant, au nom du gouvernement, un magnifique vase de Sèvres peint par Fragonard : « Les manufactures nationales, lui disait-il, ont été instituées à l'origine pour offrir des présents aux souverains. La République offre aujourd'hui ce vase à un souverain de l'esprit. »

Le 26, le conseil municipal de Paris, le conseil général de la Seine délèguent leurs

bureaux pour les représenter à la fête du lendemain. Les cercles, les lycées, les associations, les orphéons, *les loges maçonniques* prennent leur rendez-vous.

Voici maintenant la fameuse journée :

Paris, et avec Paris, la nation entière, les députations de l'étranger, la jeunesse, cette « France en fleur », a dit Victor Hugo lui-même, — tout un peuple fêtant l'entrée de Victor Hugo dans ses quatre-vingts ans, un tel spectacle est de ceux qui se gravent pour l'avenir dans la mémoire des hommes, et, en couronnant l'œuvre de la vie de son grand poète, la France aura ajouté une admirable page à son histoire.

.....Dès le matin, toute l'avenue d'Eylau était déjà pleine d'une foule animée ; on pavoisait les fenêtres, on établissait des estrades, on se massait devant la maison du poète, décorée avec un goût exquis par les soins du comité et de la Ville de Paris. M. Alphand avait envoyé ses plus belles fleurs.

Devant la porte, sur un piédestal aux couleurs bleues et roses frangées d'or, un grand laurier d'or dont la pointe touche au premier étage.

Aux deux côtés de la maison, de grandes estrades couvertes de fleurs et de plantes

vertes font un décor de printemps ; des palmes sont attachées aux arbres ; et, devant la maison, aux pointes de fer de la marquise, aux fenêtres, devant la porte, sont accrochées des couronnes, sont amoncelées des palmes et des lauriers envoyés par les villes des départements.

...Au dehors, s'est organisé le défilé des enfants des écoles qu'on a amenés à cette heure pour qu'ils ne courent aucun danger dans la foule ; les petites filles bleues et roses prennent la tête du cortège, accompagnées des membres du comité.

.....Les écoles défilent et s'éloignent.

A ce moment apparaît la députation du conseil municipal de Paris, précédée de deux huissiers. Victor Hugo prononce un discours.

....

Il est midi. Le défilé commence.

Victor Hugo est à sa fenêtre au premier étage. A ses côtés, personne autre que Jeanne et Georges.

.....Et tout était mêlé dans cette grande foule, les habits noirs, les blouses, les casquettes, les chapeaux ; des soldats de toutes les armes, les vieux uniformes d'invalides ; des vieillards, des jeunes filles, — des mères en passant élevaient leurs enfants vers Victor

Hugo, et les enfants envoyaient des baisers.

.....Les sociétés chantantes viennent rendre leur hommage gaulois au plus grand des Français. Parmi elles nous lisons sur leurs bannières les noms des « Gais parisiens », la « Société des Épicuriens », et, arborant sans crainte de leurs femmes leur drapeau, la société des « Amis du Divorce ».

.....Il nous est impossible d'énumérer les bannières des corporations, des chambres syndicales, des sociétés, des orphéons, des fanfares, qui durant tout le jour ont défilé.

La Société des Gens de Lettres ouvrait la marche, puis les élèves de l'École normale supérieure, apportant une énorme couronne de lauriers, aux rubans violets, couleur de l'Université.

Une société de jeunes gens apporte une table couverte de lilas blancs et roses.

.....Les élèves de Louis-le-Grand, de Saint-Louis, de Sainte-Barbe, de Henri-IV..... Ceux du lycée de Versailles apportent un immense bouquet..... de Valenciennes une couronne..... Ensuite défilent les anciens élèves des Arts et Métiers.

...La Société Chevé passe en chantant la *Marseillaise*. Vive la République !

Des artilleurs en rang saluent militairement.

Parfois, respectueusement, la foule salue sans rien dire.

.....C'est la fanfare d'Ivry, de Levallois-Perret, l'harmonie d'Arcueil-Cachan, la chambre syndicale des boulangers, des horlogers, des tourneurs, des serruriers, des gantiers...

Le choral de Belleville chante à Victor Hugo un hymne imprimé sur papier tricolore.....

Le choral de la Villette passe en chantant un chœur : *En Avant!*

Puis des collégiens, et toute une école d'enfants, l'avenir.....

Voici la bannière bleue des Félibres..... la bannière s'incline, Victor Hugo salue..... Passent sous leur bannière, les ouvriers galochiers, les emballeurs, les tonneliers... voici la fanfare du Xe arrondissement, la fanfare de Bagneux, la fanfare de l'Industrie, le choral français, le choral des Amis de la Seine, tous chantent et jouent.....

Le choral d'Alsace-Lorraine... la fanfare de Montmartre, de Saint-Denis, l'Union musicale de Paris, les Enfants de Lutèce, les Enfants de Saint-Denis, le choral de la rive gauche..., de Somain avec sa couronne, le choral parisien... de la plaine Saint-Denis....

De la maison du poète, c'est à droite et à gauche à perte de vue, un océan de têtes humaines au-dessus desquelles flottent drapeaux et bannières ; c'est la fanfare de Saint-Gervais, la fanfare des Quatre-Chemins, la chorale alsacienne...

...Puis les fanfares des divers arrondissements, la chorale de l'Avenir, la Société de Prévoyance des Francs-Comtois, les ouvriers tôliers, les selliers, les bottiers, les jardiniers, les plombiers, les charpentiers, les teinturiers, les dégraisseurs, les scieurs de long portant sur leur bannière verte cette inscription : « Conciliation, Union, Vertu..... », les décolleteurs..., les chauffeurs-conducteurs-mécaniciens ; les chapeliers qui offrent à Victor Hugo un superbe bouquet porté par deux jeunes ouvriers ; les fondeurs typographes.....

...Le choral savoisien, la fanfare La Sirène, la Lyre de Belleville ; la *Société des États-Unis d'Europe portant une bannière aux couleurs de l'arc-en-ciel;* la fanfare de Courbevoie, les Enfants de Belgique.

Le Comité du monument de Garibaldi, à Nice, fait apporter par MM. Récipon et Chiris, députés, un bouquet merveilleux d'un mètre de diamètre.....

.....*Viennent ensuite les Loges maçonniques*

qui ont presque toutes envoyé des délégués. Les francs-maçons, revêtus de leurs insignes, sont rangés quatre par quatre et défilent dans le plus grand calme.

Après eux, viennent vingt sociétés de gymnastique, d'un effet très pittoresque. Elles offrent à Victor Hugo un charmant bouquet.

Les tireurs de France et d'Algérie sont représentés par la section du XXe arrondissement.

Les employés du Commerce et de l'Industrie, en très grand nombre, précédés de la bannière bleue et rouge des drapiers du quatorzième siècle, offrent une magnifique couronne en feuilles de chêne dorées. Les tourneurs sur bois offrent une palme dorée.

...Quant aux compositeurs-typographes, ils forment les groupes les plus nombreux.

La fameuse journée se termine par une scène plaisante et significative. La voici, telle que la rapporte M. Léon Daudet, alors familier de la maison du poète et témoin oculaire :

« Ce soir-là, après le repas, le cocher-poète, Moore, ayant insisté pour être reçu, fut introduit auprès du maître. Très ému par les libations d'une si belle journée, il voulait réciter son compliment lui aussi, mais se contenta

de projeter sur le tapis, au milieu de l'assistance effarée, trois ou quatre litres d'un vin violet, âcre et repris par le suc gastrique (1)..... »

M. Gustave Rivet, rédacteur au *Rappel* qui rendit compte de la manifestation, écrit en terminant :

« Il semblait que ce fût l'aurore d'une époque nouvelle, du règne de l'intelligence, de la souveraineté de l'esprit... c'est une date à jamais illustre dans notre histoire nationale. »

Quelques jours plus tard, Victor Hugo vint assister à la séance du Sénat, dont il était membre. L'Assemblée lui fit une immense ovation, et le président prononça ces paroles historiques : « Le génie a pris séance, et le Sénat l'a salué de ses applaudissements. Le Sénat reprend sa délibération. »

Quelques années plus tard, — 1885, — c'est la fête funèbre. La veillée sous l'Arc de Triomphe, « six cuirassiers torches allumées, resplendissants et sombres de chaque côté du cercueil. » Le lendemain, défilé à travers Paris, de la place de l'Étoile au Panthéon. La

(1) Léon Daudet, *Fantômes et vivants*, p. 127.

garde républicaine à cheval, un régiment de cuirassiers, fanfare en tête, onze chars couverts de couronnes, le gouvernement, tous les corps constitués, Institut, Parlement, Magistrature, Université, puis la foule anonyme et enfin la populace, tout cela défila durant des heures le long des rues dont les candélabres allumés étaient voilés de crêpe, tout cela s'en allait, suivant la dépouille du poète-pontife, qu'emportait, — dernière antithèse, — *le corbillard des pauvres.*

Depuis lors, on ne l'a jamais laissé reposer en paix, son cadavre est une référence entre les mains des démagogues.

CONCLUSION

La gloire de Victor Hugo a quelque chose d'impur et de frelaté. Elle repose sur une équivoque soigneusement entretenue. Son génie de poète, ses dons de virtuose, ses talents d'assembleur de mots, et de jongleur de rimes, qui lui méritent une place dans la littérature française, ont servi de pavillon pour couvrir sa marchandise prophétique et démagogique. Pacotille intellectuelle de qualité vulgaire et de mauvais aloi que les camelots politiques de la Troisième République débitent à leur profit depuis un demi-siècle. Si l'État démocratique a pris un soin jaloux de la gloire du grand homme, ne négligeant aucun effort pour la défendre et pour l'accroître, c'est moins en raison des chefs-d'œuvre dont il peut être l'auteur, qu'en raison des inepties et des sottises dont il s'est institué le porte-parole. On offre à l'admiration de la foule un mélange indistinct de

poésie et de démagogie qui dessert l'une au profit de l'autre.

Du don poétique on conclut, sans l'ombre d'une justification, au génie politique, et les politiciens profiteurs du régime tirent de là des lettres de noblesse.

A vrai dire, Victor Hugo est avant tout un magnifique professeur d'opportunisme. Mais on néglige délibérément le fait que sa vie publique n'a été, jusqu'à l'exil, — il avait alors près de cinquante ans — qu'une longue suite de palinodies.

Avant de devenir le thuriféraire de la Troisième République, il fut l'éloquent serviteur de tous les régimes qui se succédèrent en France, depuis la Restauration jusqu'au coup d'État du Deux-Décembre. On ne daigne se souvenir, on ne veut retenir, de ses opinions successives, que les rêveries apocalyptiques et les furieux appels démagogiques qui firent de lui l'apôtre de la Démocratie universelle.

Le prophète a conduit ses fidèles jusqu'au seuil de la Terre Promise, et les bons démagogues se sont depuis lors solidement établis dans le pays de Chanaan. Ils y prospèrent et s'enrichissent « à travailler au peuple ».

La Démocratie est une religion, il faut y

croire parce qu'elle est absurde. Dans l'élan de sa foi, Victor Hugo n'hésite pas à renouveler l'argument de Tertullien :

« L'idée démocratique, pont nouveau de la civilisation, subit en ce moment l'épreuve redoutable de la surcharge. Certes, toute autre idée romprait sous les poids qu'on lui fait porter. *La démocratie prouve sa solidité par les absurdités qu'on entasse sur elle sans l'ébranler.* Il faut qu'elle résiste à tout ce qu'il plaît aux gens de mettre dessus (1). »

Ailleurs, proposant à ses plus récents disciples un bien beau sujet de méditation, il ajoute ces mots :

« Les difformités publiques régnantes imposent à la conscience du penseur, philosophe ou poète, des obligations austères. *Incorruptibilité doit tenir tête à corruption.* Il est plus que jamais nécessaire de montrer aux hommes l'idéal (2).

C'est l'éternel moyen pour duper les dupes. Il faut susciter la confiance ! Le présent est laid, mais l'idéal est beau, il faut espérer en l'avenir..... toujours espérer..... Fermer les

(1) *William Shakespeare*, p. 265.
(2) *Ibid.*, p. 292.

yeux sur les scandales et contempler l'idéal..... En grandissant démesurément Hugo pour mieux le confisquer, les politiciens-démagogues ont finalement desservi sa gloire. Mais peu leur chaut..... Il est de leur intérêt de créer confusion entre le caduc et l'éternel. Charles Péguy parle quelque part de ce qu'il appelle « cette loi du dessaisissement universel de la mystique par la politique », et il ajoute dans son curieux et puissant langage :

« Un poète aussi, un poète dedans, un poète inclus peut-être dessaisi par sa politique.....

« Même dans un homme comme Hugo, politicien fini, pourri de politique, le génie se défend quelquefois. Il se défend souvent. La politique même y aide, le calcul, par un curieux aboutissement, par un curieux retour. Un homme comme Hugo, un vieux politicien, poète, politicien, s'aperçoit très bien, au moins de temps en temps, moitié instinct, moitié compréhension ; moitié entente ; moitié intelligence, que c'est encore le génie qui rapporte le plus, et même au fond qu'il n'y a peut-être que le génie qui rapporte ; que c'est le meilleur placement, peut-être le seul ; que c'est le génie en définitive qui donne le

volume, la surface de base, la base d'appui; que le parasite ne serait rien sans le parasité; que les pièces fausses ne prendraient pas, s'il n'y en avait de vraies.

« Que ce sont les bonnes pièces en un sens qui authentiquent les mauvaises, que ce sont les pièces vraies pour ainsi dire qui garantissent les fausses. Qui font toute la valeur si l'on peut dire, la valeur de circulation, des fausses (1). »

Il y a chez Victor Hugo du faux monnayeur, et c'est ce qui fait de lui un grand démocrate, un pontife de la démocratie.

Quelles que soient les réserves que l'on y apporte, c'est un dogme de l'enseignement officiel, laïque et obligatoire, que Victor Hugo est le plus grand des poètes français, non seulement du dix-neuvième siècle, mais de tous les temps. Les honneurs exceptionnels à lui rendus par la « Nation » en fournissent une première preuve; la seconde, sous-entendue, réside dans l'excellence de ses idées et de ses opinions.

Et pourtant, qui ne s'aperçoit que si l'on entend par *poète*, au sens vrai, non pas seule-

(1) Charles Péguy, *Victor-Marie, comte Hugo*, p. 136-137.

ment celui qui écrit en vers, le versificateur, mais celui qui *crée* de toute la puissance de son imagination, un Balzac, si ferme dans ses opinions et d'un si noble caractère, dépasse Hugo de cent coudées, qu'il est véritablement le poète épique du monde moderne et le seul écrivain d'une valeur universelle que la France puisse opposer à un Shakespeare ou à un Gœthe.

Mais Balzac est éminemment suspect à la démocratie avec sa magnifique franchise, n'a-t-il pas proclamé dans l'avant-propos de *la Comédie humaine* :

« J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la religion, la monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament, et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener son pays. Sans être l'ennemi de l'élection, principe excellent pour constituer la loi, je repousse l'élection *prise comme unique moyen social,* et surtout aussi mal organisée qu'elle l'est aujourd'hui, car elle ne représente pas d'imposantes minorités aux idées, aux intérêts desquelles songerait un gouvernement monarchique. L'élection, étendue à tout, nous donne le gouvernement par les masses, le

seul qui ne soit pas responsable, et où la tyrannie est sans bornes, car elle s'appelle *la loi*. Aussi regardé-je la famille et non l'individu comme le véritable élément social. Sous ce rapport, au risque d'être regardé comme un esprit rétrograde, je me range du côté de Bossuet et de Bonald, au lieu d'aller avec les novateurs modernes. »

Et n'a-t-il pas ajouté : « Je ne partage pas la croyance à un progrès indéfini, quant aux sociétés ; je crois au progrès de l'homme sur lui-même. »

Je ne puis m'étendre plus longtemps sur les mérites respectifs de Balzac et de Hugo, sur le rang qui leur doit être assigné. Mais je puis faire appel un instant à l'autorité de Taine qui, dans l'étude qu'il lui a consacrée, égalait Balzac à Shakespeare, c'est-à-dire au plus grand (1).

Veut-on maintenant son jugement sur Victor Hugo :

« Victor Hugo, première époque : rien de précis, c'est un simple instrument de

(1) Cf. TAINE, *Nouveaux essais de critique et d'histoire*. Balzac, *passim*. Dans une lettre au directeur du *Journal des Débats* en date du 3 mars 1887, Taine écrit encore : « Je regarde Balzac comme le plus grand créateur d'âmes depuis Shakespeare. »

musique, plus un doigté neuf et étonnant, au service de toutes les thèses positives, christianisme, humanitaireries, légitimité, Napoléon, Louis-Philippe, moralité, licence, etc. — Deuxième époque : dans ce grand creux naturel, la République, le socialisme, le rêve humanitaire de l'abonné du *Siècle*, finissent par occuper toute la place, en même temps que l'instrument se détraque et que le doigté devient celui d'un sourd (1). »

C'est faire tort à l'intelligence et au génie français que d'assigner à Victor Hugo le premier rang ; c'est tromper la nation et le monde pour le seul bénéfice de la démagogie républicaine et au détriment de la France éternelle.

Halluciné de visions, torturé par une soif inextinguible de popularité, Victor Hugo incarne en lui toutes les folies démodées et les vaines absurdités de la démagogie. Astre déclinant, il commence à disparaître derrière l'horizon. L'heure a sonné, la Troisième République entre dans son crépuscule. N'éveillant plus d'écho, « la grande voix » de

(1) Taine, dans Victor Giraud, *Essai sur Taine.* App. II, p. 275.

la Démocratie, jadis retentissante et sonore, s'éteindra, et désormais le silence régnera dans la crypte humide et déserte du Panthéon.

Requiescat in pace.

NOTE. — Aux basses flatteries (1) qu'adressait Victor Hugo à la presse, on peut opposer les jugements, si clairvoyants et sévères, de deux de ses contemporains : Balzac et Théophile Gautier. Tel est l'objet des deux appendices qu'on trouvera ci-après.

(1) Voir ci-dessous, chapitre XI.

APPENDICES

I

BALZAC ET LE JOURNALISME

Le grand Balzac, auquel rien de ce qui est humain n'est resté étranger, a eu l'occasion, à maintes reprises, d'exprimer sa pensée sur le journalisme.

Plus profond *voyant* encore que pénétrant observateur, Balzac porte des jugements qui restent valables un siècle après qu'ils ont été rendus, et qui ont grande chance, hélas ! de le demeurer longtemps encore. Le puissant génie du père de la *Comédie humaine* l'a mis à l'abri de l'aventure lamentable dont fut victime Théophile Gautier, obligé de recourir au journalisme pour assurer son existence, et si Balzac fut aussi une victime du journalisme, ç'a été, comme nous aurons l'occasion de le voir, d'autre façon.

Le « fait » du journalisme ne pouvait laisser

indifférent l'historien d'une société, et Balzac, animé d'une volonté prodigieuse et d'un courage à toute épreuve, devait appliquer, quoi qu'il pût lui en coûter, toute sa pensée la plus sincère, à l'étude de ce qui lui paraissait, à juste titre, une des manifestations les plus originales du « génie » du monde moderne.

Dans la préface qu'il écrivit, en date du 15 janvier 1837, en tête de la première édition des *Illusions perdues*, qui ne comportait alors que la première partie intitulée *les Deux poètes*, Balzac explique qu'en cours de route il a vu son sujet s'élargir immensément :

« Ainsi, écrit-il, les *Illusions perdues* ne doivent plus seulement concerner un jeune homme qui se croit un grand poète et la femme qui l'entretient dans cette croyance et le jette au milieu de Paris, pauvre et sans protection. Les rapports qui existent entre Paris et la province, sa funeste attraction, ont montré à l'auteur le jeune homme du dix-neuvième siècle sous une face nouvelle : il a pensé soudain *à la grande plaie de ce siècle, au journalisme, qui dévore tant d'existences, tant de belles pensées, et qui produit d'épouvantables réactions dans les modestes régions de la vie de province...* »

Deux ans plus tard, Honoré de Balzac tient la promesse qu'il s'est faite en publiant *Un grand homme de province à Paris*, et voici ce que l'on peut lire dans la préface, en date d'avril 1839,

qui précède la première édition de ce célèbre roman :

« ...Le public ignore combien de maux assaillent la littérature dans sa transformation commerciale... Autrefois, le journalisme imposait la librairie en nature, il lui demandait un certain nombre d'exemplaires qui, d'après le nombre des feuilles périodiques, n'allaient pas à moins d'une *centaine*, en outre du payement des articles après lesquels courait indéfiniment le libraire, sans pouvoir souvent les voir paraître, et qui, multiplié par le total des journaux, faisait une somme considérable. *Aujourd'hui ce double impôt s'est augmenté du prix exorbitant des annonces, qui coûtent autant que la fabrication même du livre.* Or, comme rien n'est changé aux habitudes financières de certains critiques, *il en est deux ou trois, pas davantage, qui peuvent être partiales ou haineuses, mais qui sont désintéressées; il s'ensuit que les journaux sont funestes à l'existence des écrivains modernes...*

« ...Quelle épouvantable chose que la tiédeur des honnêtes gens ! Ils s'occupent de leurs blessures et traitent en ennemis les médecins !

« ...Les mœurs du journal constituent un de ces sujets immenses qui veulent plus d'un livre et plus d'une préface. Ici, l'auteur a peint les commencements de la maladie, arrivée aujourd'hui à tous ses développements. En 1821, le journal était, dans sa robe d'innocence, comparé à ce qu'il est en 1839. »

(...Depuis un siècle, que de progrès encore !...) « Mais si l'auteur n'a pu embrasser la plaie dans toute son étendue, il l'a, du moins, abordée sans terreur. Il a tiré les bénéfices de sa position. Il est du très petit nombre de ceux qui n'ont point de remerciements à faire au journalisme : il ne lui a jamais rien demandé, il a fait son chemin sans s'appuyer sur ce bâton pestiféré ; *l'un de ses avantages est d'avoir constamment méprisé cette hypocrite tyrannie, de n'avoir imploré d'aucune plume aucun article, de n'avoir jamais immolé dans d'inutiles réclames d'immortels écrivains pour en faire le piédestal d'un livre qui, par le temps qui court, n'a pas six semaines à vivre. Il a enfin le droit, chèrement acheté, de regarder en face le cancer qui dévorera peut-être le pays.* »

. . . .

« A beaucoup de lecteurs, ce tableau pourra paraître chargé ; mais qu'on le sache, tout est d'une réalité désagréable et tout a été adouci dans ce livre...

« ...Non seulement le journal tue beaucoup de jeunesse et de talents, mais il sait enterrer ses morts dans le plus profond secret, il ne jette jamais de fleurs sur leurs tombes, il ne verse de larmes que sur ses défunts abonnés. Répétons-le ! le sujet a l'étendue de l'époque elle-même. Le Turcaret de Lesage, le Philinte et le Tartuffe de Molière, le Figaro de Beaumarchais et le Scapin du vieux théâtre, tous ces types s'y trouveraient agrandis de la grandeur de notre siècle, où le souverain est par-

tout, excepté sur le trône, où chacun traite en son nom, veut se faire centre sur un point de la circonférence, ou roi dans un coin obscur. Quelle belle peinture serait celle de ces hommes médiocres, engraissés de trahison, nourris de cervelles bues, ingrats envers leurs invalides, répondant aux souffrances par d'affreuses railleries, à l'abri de toute attaque derrière leurs remparts de boue, et toujours prêts à jeter une part d'os à quelque mâtin dont la gueule paraît armée de canines suffisantes et dont la voix aboie en mesure ! »

Ces pages d'une verve si vengeresse, et d'une vérité si cruelle, sont dignes d'un Juvénal, et qu'elles sont vraies, hélas ! encore vraies, toujours vraies !

Le roman tient les promesses de la préface, il est véridique, implacable et terrible ; il n'entre pas dans mon dessein d'en donner ici une analyse, même succincte. Je me contenterai d'en citer un court extrait, quelques pages d'un dialogue, où Balzac s'est plu à condenser sa pensée sur le journalisme :

« — Le journal, au lieu d'être un sacerdoce, est devenu un moyen pour les partis ; de moyen, il s'est fait commerce ; et, comme tous les commerces, il est sans foi ni loi. Tout journal est une boutique où l'on vend au public des paroles de la couleur dont il les veut. S'il existait un journal des bossus, il prouverait soir et matin la beauté, la bonté, la nécessité des bossus. Un journal n'est plus fait pour éclairer, mais pour flatter les opinions. Ainsi, tous

les journaux seront, dans un temps donné, lâches, hypocrites, infâmes, menteurs, assassins ; ils tueront les idées, les systèmes, les hommes, et fleuriront par cela même...

« Si le journal invente une infâme calomnie, on la lui a dite. A l'individu qui se plaint, il en sera quitte pour demander pardon de la liberté grande. S'il est traîné devant les tribunaux, il se plaint qu'on ne soit pas venu demander une rectification ; mais demandez-la-lui? il la refuse en riant, il traite son crime de bagatelle. Enfin, il bafoue sa victime quand elle triomphe...

« Ainsi ses crimes, bagatelles ! ses agresseurs, des monstres ! et il peut en même temps donner à faire croire ce qu'il veut à des gens qui le lisent tous les jours.

« Le journal servirait son père tout cru à la croque-au-sel de ses plaisanteries, plutôt que de ne pas intéresser ou amuser son public...

« — C'est enfin le peuple *in-folio*, s'écria Blondet en interrompant Vignon.

« — Le peuple hypocrite et sans générosité, reprit Vignon, il bannira de son sein le talent comme Athènes a banni Aristide. *Nous verrons les journaux*, dirigés d'abord par des hommes d'honneur, *tomber plus tard sous le gouvernement des plus médiocres, qui auront la patience et la lâcheté de gomme élastique qui manquent aux beaux génies, ou à des épiciers qui auront de l'argent pour acheter des plumes.*

« Nous voyons déjà ces choses-là ! Mais dans

dix ans le premier gamin sorti du collège se croira un grand homme, il montera sur la colonne d'un journal pour souffleter ses devanciers, il les tirera par les pieds pour avoir leur place...

« Plus on fera de concessions aux journalistes, plus les journalistes seront exigeants. Les journalistes parvenus seront remplacés par des journalistes affamés et pauvres. *La plaie est incurable, elle sera de plus en plus maligne, de plus en plus insolente; et plus le mal sera grand, plus il sera toléré*, jusqu'au jour où la confusion se mettra dans les journaux par leur abondance, comme à Babylone. Nous savons tous, tant que nous sommes, que *les journaux iront plus loin que les rois en ingratitude, plus loin que le plus sale commerce en spéculations et en calculs, qu'ils dévoreront nos intelligences à vendre tous les matins leur trois-six cérébral; mais nous y écrirons tous, comme ces gens qui exploitent une mine de mercure en sachant qu'ils y mourront...* »

Pour cruelle qu'elle soit, la page ne manque ni d'accent ni de profondeur.

La question reste, hélas ! d'actualité, il n'est donc pas inutile de poursuivre l'exposé des terribles griefs du grand Balzac contre les épouvantables méfaits du journalisme.

*
* *

Dans sa carrière de grand écrivain de génie, Balzac a eu généralement contre lui la presque tota-

lité de la presse du temps, qui s'est acharnée à le décrier et à lui nuire. Faisant front contre ses adversaires, l'illustre romancier a été conduit à exprimer sa pensée sur ce qui concerne la critique — dite littéraire — et sur la valeur des procédés dont use en matière de littérature cet auxiliaire du commerce qui se nomme : publicité.

Au cours de sa deuxième préface à la première édition du *Lys dans la vallée*, Balzac note en ces termes l'hostilité de la presse contre lui :

« Je dois rendre justice à la presse, il y a chez elle une honorable unanimité contre moi... »

« Abattez-le, nous l'achèverons, » a dit naguère un journaliste qui avouait m'avoir poursuivi d'injures pendant trois ans. Seul contre tous, j'accepte et je commence...

« Dans la vie littéraire, il y a deux points d'appui nécessaires à tout homme qui se produit, et qui sont ses tuteurs naturels : l'un est le libraire, l'autre est le journal ; ces deux points d'appui n'ont été pour moi que des obstacles à vaincre. »

Quatre-vingts ans après sa mort, alors qu'il atteint au zénith de sa gloire, on a peine à admettre, peine à se représenter les obstacles innombrables dont furent semées les routes ardues que fut contraint de suivre le pauvre et malheureux grand homme.

Servi par son imagination, par une puissance visionnaire digne du seul Shakespeare, et par une invincible volonté, Balzac a franchi tous les obs-

tacles, mais non sans peine ni souffrance. En passant, il a été conduit à analyser et à juger ces forces ennemies qui travaillaient à l'entraver sans cesse, à l'amoindrir.

Contre Balzac, tous les arguments étaient bons et, lorsqu'on ne l'attaquait pas dans sa vie privée, on portait contre son œuvre toutes les accusations susceptibles de la diminuer.

Qui se souvient aujourd'hui que la presse de l'époque s'est acharnée contre *le Père Goriot* en dénonçant « l'immoralité » de cet admirable roman? Qu'on relise pourtant ces quelques lignes de l'auteur, extraites de la préface de la troisième édition du chef-d'œuvre :

« Depuis sa réimpression sous forme de livre... *le Père Goriot* est l'objet de la censure impériale de Sa Majesté le Journal, cet autocrate du dix-neuvième siècle, qui trône au-dessus des rois, leur donne des avis, les fait, les défait, et qui, de temps en temps, est tenu de surveiller la morale depuis qu'il a supprimé la religion de l'État. L'auteur savait bien qu'il était dans la destinée du père Goriot de souffrir pendant sa vie littéraire comme il avait souffert pendant sa vie réelle. Pauvre homme ! ses filles ne voulaient pas le reconnaître parce qu'il était sans fortune ; et les feuilles publiques aussi l'ont renié, sous prétexte qu'il était immoral. »

Contre les bassesses de la critique et les racontars calomnieux de la presse, l'écrivain est sans dé-

fense, il y a bien le droit de réponse, mais comme le note Balzac :

« Vouloir démentir un journal, c'est imiter le chien qui aboie après une chaise de poste. Le numéro qui vous tue et vous déshonore... est bien loin de vous quand vous vous plaignez, ceux qui ont lu l'attaque ne lisent pas toujours la réponse (deuxième préface de la première édition du *Lys dans la vallée*). »

A la suite des lignes ci-dessus, en réplique aux insinuations malveillantes, aux « potins » calomnieux dont l'assaillent les journaux, l'auteur de *la Comédie humaine* réplique par des lignes profondément poignantes, dont voici quelques-unes :

« ...Comment parlerais-je des misérables articles de journaux publiés sur des ridicules que l'on me prête ! Peut-être en ai-je quelques-uns comme tout le monde a les siens, ce sont des amitiés bien cimentées que nos ridicules ; mais enfin je tiens aux miens et n'en veux pas d'autres. Comment pourrais-je intéresser le railleur public de ce temps aux petites infamies mensongères dont on affuble un pauvre artiste qui lutte dans un coin avec sa plume?...

. . . .

« Si donc, quelques personnes trompées par les caricatures, les faux portraits, les petits journaux et les mensonges, m'attribuent une fortune colossale, des palais, et surtout de si fréquents bonheurs que si l'on disait vrai je serais à Nice, mourant de

consomption, je leur déclare ici que je suis un pauvre artiste, préoccupé de l'art, travaillant à une longue histoire de la société, laquelle sera bonne ou mauvaise, mais que j'y travaille par nécessité, sans honte...

. . . .

« Hélas ! quel auteur calomnié ne voudrait voir un cadi turc clouant par l'oreille un journaliste à sa table pour punir les mensonges par lesquels il appuie sa critique, afin de satisfaire sa haine d'eunuque contre celui qui possède une muse ou une musette ? »

C'est en présence de la carence de la critique que l'illustre auteur de *la Comédie humaine* a pris le parti de multiplier les préfaces explicatives ; il s'en justifie dans l'importante préface, en date d'avril 1839, qu'il a mise en tête du volume de *Scènes de la vie privée*, contenant la première édition d'*Une Fille d'Ève* et de *Massimilia Doni* :

« ...Là est le secret des préfaces explicatives que l'auteur ne ménage plus, depuis qu'il s'est aperçu qu'elles sont nécessitées par le grand discrédit dans lequel sont tombées les critiques, auxquelles on ne fait plus attention, à cause du désaccord que la spéculation met entre les opinions des rédacteurs et celles des éditeurs dans le même journal. Le livre que le journal pourra trouver mauvais, il l'a pompeusement annoncé comme une œuvre étourdissante, dans une réclame payée où l'on immole à

l'auteur Swift, Sterne, Voltaire, Molière et Walter Scott. La pièce de théâtre, qu'au rez-de-chaussée du journal le feuilleton prétend détestable, est vantée au premier étage dans les « Faits-Paris », comme attirant le monde entier. Pour trente francs, un auteur peut contredire son critique, à la quatrième page du journal, au-dessus de la moutarde Blanche ou des biberons Darbo. Le caissier a reçu le prix d'une annonce et le feuilletoniste le prix de son opinion. L'un solde l'autre. »

Inutile de s'appesantir pour constater que depuis Balzac cette situation n'a fait qu'empirer. Si l'annonce, au lieu de coûter trente francs, coûte aujourd'hui trente francs « la ligne ou son espace », l'éditeur ou l'auteur sont du moins assurés, en versant leur argent à la caisse, de réduire au silence le feuilletoniste trop sévère. Quant à ses éloges, le tarif en est plus élevé, qui tient à les obtenir doit savoir consentir un « petit sacrifice ». Dans la préface de la première édition de *Béatrix*, Balzac, dès les premières lignes, se justifie ainsi :

« Il n'est pas toujours inutile d'expliquer le sens intime d'une composition littéraire, dans un temps où la critique n'existe plus. »

Dès 1830, la publicité tendait à prendre le pas sur la critique ; aujourd'hui, à de rares exceptions près, c'est chose faite.

Dans la préface de la première édition de *la Peau de chagrin*, l'auteur note, en deux phrases :

« Par le temps présent, qu'est-ce qu'une réputation littéraire?... Une affiche rouge ou bleue collée à chaque coin de rue... »

Dans la fameuse scène d'*Un Grand homme de province à Paris*, où les journalistes Lousteau et Blondet incitent Lucien de Rubempré à se réfuter lui-même, pour le plus grand bénéfice de sa carrière de journaliste, Balzac met dans la bouche d'un de ses deux personnages ces deux petites phrases terribles :

« ...Tu finis en affirmant que l'œuvre de Nathan est le plus beau livre de l'époque. C'est comme si tu ne disais rien, on dit cela de tous les livres. »

On ne peut porter plus loin le mépris de la critique, telle que l'a faite la presse moderne.

Balzac a vu loin, le vingtième siècle a bien tenu les promesses du dix-neuvième, la presse vit de publicité et la publicité a tué la critique.

Ce qui importe, c'est moins la qualité d'une œuvre que sa valeur marchande.

Tandis qu'un Balzac besogneux et bafoué édifiait son immortelle *Comédie humaine*, les Eugène Sue, les Frédéric Soulié faisaient figure de gentilshommes de lettres.

Qui tient aujourd'hui le haut du pavé, et que recèle l'ombre?

II

THÉOPHILE GAUTIER ET LE JOURNALISME

Théophile Gautier ne se destinait pas au journalisme ; ses visées étaient autres et plus hautes. S'il devint journaliste, ce fut le fait du hasard et de certaines nécessités matérielles. On peut même affirmer que le poète vint au journalisme sans illusions et que quarante années de rude labeur et d'âpre expérience ne firent que le confirmer dans ses répugnances premières. Lorsqu'en 1835 Théophile Gautier publia l'admirable *Mademoiselle de Maupin*, précédée d'une préface qui est un pamphlet magnifique, il ne se doutait certes pas que dès l'année suivante il allait lui-même devenir un de ces critiques qu'il vitupérait, et l'esclave de ces journaux qu'il méprisait avec tant de hauteur.

« Ne serait-ce pas quelque chose à faire, écrivait le bon Théo dans la préface de *Mademoiselle de Maupin*, que la critique des critiques ? Car les grands dégoûtés qui font tant les superbes et les difficiles, sont loin d'avoir l'infaillibilité de notre Saint-Père.

Il y aurait de quoi remplir un journal quotidien et du plus grand format. Leurs bévues historiques ou autres, leurs citations controuvées, leurs fautes de français, leurs plagiats, leur radotage, leurs plaisanteries rebattues et de mauvais goût, leur pauvreté d'idées, leur manque d'intelligence et de tact, leur ignorance des choses les plus simples qui leur fait volontiers prendre le Pirée pour un homme et M. Delaroche pour un peintre, fourniraient amplement aux auteurs de quoi prendre leur revanche sans autre travail que de souligner les passages au crayon et de les reproduire textuellement ; car on ne reçoit pas avec le brevet de critique le brevet de grand écrivain, et il ne suffit pas de reprocher aux autres les fautes de langage ou de goût pour n'en point faire soi-même ; nos critiques le prouvent tous les jours... »

Quant aux journaux, voici comment les juge l'auteur de *Mademoiselle de Maupin* :

« Les journaux sont des espèces de courtiers ou de maquignons qui s'interposent entre les artistes et le public, entre le roi et le peuple. On sait les belles choses qui en sont résultées. Ces aboiements perpétuels assourdissent l'inspiration et jettent une telle méfiance dans les cœurs et dans les esprits que l'on n'ose se fier ni à un poète ni à un gouvernement ; ce qui fait que la royauté et la poésie, ces deux plus grandes choses du monde, deviennent impossibles, au grand malheur des peuples qui sa-

crifient leur bien-être au plaisir de lire, tous les matins, quelques mauvaises feuilles de mauvais papier, barbouillées de mauvaise encre et de mauvais style. Il n'y avait point de critique d'art sous Jules II, et je ne connais pas de feuilleton sur Daniel de Volterre, Sébastien del Piombo, Michel-Ange, Raphaël, ni sur Ghiberti delle Porte, ni sur Benvenuto Cellini ; et cependant je pense que, pour des gens qui n'avaient point de journaux, qui ne connaissaient ni le mot « art » ni le mot artistique, ils avaient assez de talent comme cela et ne s'acquittaient point trop mal de leur métier.

« La lecture des journaux empêche qu'il n'y ait de vrais savants et de vrais artistes ; c'est comme un excès quotidien qui vous fait arriver énervé et sans force sur la couche des Muses, ces filles dures et difficiles qui veulent des amants vigoureux et tout neufs. Le journal tue le livre, comme le livre a tué l'architecture, comme l'artillerie a tué le courage et la force musculaire. On ne se doute pas des plaisirs que nous enlèvent les journaux. Ils nous enlèvent la virginité de tout ; ils font qu'on n'a rien en propre et qu'on ne peut posséder un livre à soi seul ; ils vous ôtent la surprise du théâtre, et vous apprennent d'avance tous les dénouements ; ils vous privent du plaisir de papoter, de cancaner, de commérer et de médire, de faire une nouvelle ou d'en commémorer une vraie pendant huit jours dans les salons du monde. Ils nous entourent, malgré nous,

des jugements tout faits, et nous préviennent contre les choses que nous aimerions ; ils font que les marchands de briquets phosphoriques, pour peu qu'ils aient de la mémoire, déraisonnent aussi impertinemment littérature que les académiciens de province ; ils font que toute la journée, nous entendons, à la place d'idées naïves ou d'âneries individuelles, les lambeaux de journal mal digérés qui ressemblent à des omelettes crues d'un côté et brûlées de l'autre, et qu'on nous rassasie impitoyablement de nouvelles vieilles de trois ou quatre heures et que les enfants à la mamelle savent déjà ; ils nous émoussent le goût et nous rendent pareils à ces buveurs d'eau-de-vie poivrée, à ces avaleurs de limes et de râpes qui ne trouvent plus aucune saveur aux vins les plus généreux et n'en peuvent saisir le bouquet fleuri et parfumé.

Si Louis-Philippe, une bonne fois pour toutes, supprimait tous les journaux littéraires et politiques, je lui en saurais un gré infini et je lui rimerais sur-le-champ un beau dithyrambe échevelé en vers libres et rimes croisées, signé : votre très humble et très fidèle sujet, etc. Que l'on ne s'imagine pas que l'on ne s'occuperait plus de littérature ; au temps où il n'y avait pas de journaux, un quatrain occupait tout Paris huit jours, et une première représentation six mois.

Il est vrai que l'on perdrait à cela les annonces et les éloges à trente sous la ligne, et la notoriété serait moins prompte et moins foudroyante. »

Page admirable dans son outrance, page prophétique et combien vraie, combien plus vraie encore après cent ans. Car le « Progrès » a marché à pas de géant.

Le 22 avril 1836, Théophile Gautier publie dans la *Presse* d'Émile de Girardin son premier feuilleton, consacré aux peintures murales d'Eugène Delacroix à la Chambre des députés ; son article, très remarqué, remporte un grand succès. Peu de temps après, on lui confie à *la Presse*, conjointement avec Gérard de Nerval, la critique dramatique dont il ne tarde pas à être seul chargé, et pendant dix-neuf années il est, comme dit Maxime du Camp, « le pourvoyeur attitré » des articles d'art et de critique dramatique du journal d'Émile de Girardin, qu'il ne quitte qu'au mois d'avril 1855 pour entrer au *Moniteur universel*, et pour passer ensuite au *Journal officiel*, lorsque ce dernier fut créé pour remplacer *le Moniteur*.

« Théophile Gautier, écrit son ami Maxime du Camp, continua jusqu'à son heure suprême cette tâche énervante qui depuis longtemps lui était devenue insupportable. Il se vit condamné durant un laps de trente-six ans à rendre compte des pièces jouées sur les théâtres de Paris et à disserter sur les tableaux, les statues encombrant les expositions publiques ; la mort seule le délivra. »

A Ernest Feydeau, qui s'étonnait un jour qu'il eût consenti à faire une besogne si contraire à ses goûts, Gautier répondit :

« Un poète qui n'a pas de fortune et qui n'est d'aucun parti politique est obligé, pour vivre, d'écrire dans les journaux. Or on n'a pas toujours le choix des choses qu'on aimerait le plus à faire. Le feuilleton de théâtre est une besogne hebdomadaire qui vous donne de maigres émoluments, mais des émoluments fixes, et c'est là le point important dans un petit ménage. »

Et le poète ajoutait : « La chose serait supportable si on avait toute liberté dans son journal... » pour continuer en ces termes :

« Quant à la liberté d'appréciation dont on jouit, tu sauras, toi qui es tout à fait inexpérimenté dans ces matières, qu'il n'existe pas dans tout l'univers un nègre condamné à périr sous le fouet qui ait été plus exploité et tyrannisé que ton ami. Si encore on se donnait la peine de me dire ce qu'on exige de moi, je pourrais à peu près supporter la vie qui m'est faite. Mais non. Il faut que je devine tout. On ne se fatigue même pas à desserrer les lèvres pour m'apprendre ce qu'on souhaiterait que je fisse. Et je n'ai même pas la satisfaction de n'être tyrannisé que par un seul maître ; j'en ai autant qu'il y a de copropriétaires et d'influences diverses dans mon journal. Tu peux voir maintenant d'ici comment je

fais mon feuilleton dramatique ; je voudrais ne songer qu'à la pièce, à ses interprètes, me borner à donner mon appréciation au public, à qui je la dois sincère et complète ; au lieu de cela, il faut que je me loge dans l'esprit, pour diriger cette appréciation, les liaisons qui attachent chacun de mes tyrans au personnel figurant dans la pièce ou les rancunes qui les portent à lui vouloir tout le mal possible. Tu vois d'ici comme c'est commode, et quels rapports ces préoccupations peuvent avoir avec l'esthétique. Voilà à quel labeur je suis condamné. Et je ne puis pas m'y soustraire, car si je me permettais la moindre réflexion, on me casserait aux gages, et il n'y aurait plus de pain à la maison. »

Qu'on n'aille pas s'imaginer que la situation de la critique se soit améliorée depuis un siècle, mais peu d'hommes auraient le courage d'un aussi pathétique aveu : il est plus flatteur d'obéir sans murmurer en feignant d'être libre, ou plus habile de tirer « adroitement » parti de la situation. Dans les souvenirs de Feydeau sur Théophile Gautier, on trouve d'autres aveux tout aussi désolants et désolés :

« Je ne mets rien, par ordre, dans mes feuilletons de ce que je voudrais y voir ; en revanche, je suis obligé d'y fourrer, toujours par ordre, une foule de choses dont la seule pensée me fait mal au cœur. Je suis tyrannisé, humilié, ravalé au niveau du plus

bas des manœuvres. Les monstres qui usent ma vie ne se doutent même pas des tortures qu'ils me font souffrir. Je ne vois aucun moyen de me tirer de leurs griffes. »

S'il exécrait les industriels de la presse, les exploiteurs qui lui faisaient si chèrement payer son pain quotidien, Théophile Gautier ne méprisait pas moins le public qui trouvait sa satisfaction à la lecture de journaux fabriqués à son usage et à son image.

Feydeau rapporte la scène suivante :

« Un jour où nous causions, Gautier et moi, et où nous déplorions tous deux la difficulté qu'il y a pour les artistes à entreprendre de grandes œuvres, il ramassa par terre, à l'aide d'une paire de pincettes, un journal qui gisait sous un siège. C'était un de ces journaux de création moderne, qui ne vivent que de « racontars » et d' « informations ».

« — Pourquoi nous désoler tous deux? me dit-il. Le public ne mérite certainement pas de posséder les beaux livres que nous regrettons de ne pouvoir lui faire. Pourvu qu'on lui raconte, même pas l'anecdote scandaleuse qui demain va courir la ville, mais la composition du dîner de tel personnage connu, et qu'on lui décrive la toilette que telle princesse ou telle cocotte en renom portait à la première représentation d'une méchante pièce des Bouffes-Parisiens ou du Gymnase, il ne de-

mande pas autre chose, il est content, c'est là la littérature qu'il aime. On la lui sert, et c'est bien fait. »

Émile de Girardin, qui est un des inventeurs de la presse industrielle et de la littérature commerciale, avait souvent à l'égard de son célèbre collaborateur une attitude digne d'un goujat et d'un négrier.

Voici, à ce sujet, une anecdote douloureuse :

Le 1er février 1847, Gautier termine son feuilleton en écrivant : « Cette année commence mal. Ce ne sont de tous côtés que nouvelles funèbres. Voilà Chaudesaigues, un poète devenu critique, faute de pain, comme nous tous, qui tombe, l'autre jour, sur la première page de son feuilleton... »

Cette allusion « au poète devenu critique faute de pain » n'eut pas l'heur de plaire à Émile de Girardin, qui plutôt que d'en faire amicalement reproche à son collaborateur dans une conversation, préféra lui infliger une leçon publique. Le 2 février paraissait dans *la Presse* un article de Girardin lui-même d'une rare inconvenance où Théophile Gautier était traité d'envieux et se voyait morigéné vertement par son patron mécontent.

Théophile Gautier ressentit vivement le procédé, et à ce propos il dit à Maxime du Camp qui le rapporte :

« — Je n'ai pour toute réponse qu'à donner ma démission de rédacteur de *la Presse*, mais je ne le

peux pas ; je subis l'outrage, et cela seul affirme que j'ai eu raison de dire que, faute de pain, le poète en est réduit à des travaux qui lui sont antipathiques ; non, je ne peux pas jeter mon feuilleton au nez de Girardin, car je n'ai que cela pour vivre et d'autres en vivent auprès de moi. »

Croit-on que, de nos jours, la destinée de certains poètes, de certains écrivains, devenus journalistes faute de pain, soit très différente de celle de Théophile Gautier? Souvent les « maîtres » sont moins lettrés encore et plus vulgaires que n'était Émile de Girardin.

Ayant loué ses services aux journaux, Théophile Gautier en vint, en quelque manière, à faire abstraction de sa propre personnalité. Comme il l'écrivait en 1863 dans une lettre à Sainte-Beuve, — depuis 1837, année de la publication de *Fortunio*, « dernier ouvrage où j'ai exprimé ma pensée véritable..., la nécessité de me soumettre aux convenances des journaux m'a jeté dans la description purement physique, je n'ai plus énoncé de doctrine et j'ai gardé mon idée secrète. »

Mais jamais Théophile Gautier ne chercha — ce qui est une des grandes ressources des journalistes « avisés » — à trafiquer de son influence, à vendre ou à louer ses éloges et ses blâmes, aussi vécut-il toujours, malgré son énorme labeur,

non point certes dans la gêne, mais dans l'impécuniosité.

Le grand ami de Victor Hugo, Émile de Girardin, qui, lui, était un homme bien moderne, ne l'en méprisait que davantage.

« Gautier, dit un jour Girardin à Maxime du Camp, est un imbécile qui ne comprend rien au journalisme ; je lui avais mis une fortune entre les mains ; son feuilleton aurait dû lui rapporter trente ou quarante mille francs par an ; il n'a jamais su lui faire produire un sou. Il n'y a pas un directeur de théâtre qui ne lui eût fait des rentes, à la condition de l'avoir pour porte-voix. Actuellement et depuis qu'il a quitté *la Presse*, il est au *Moniteur universel*, c'est-à-dire au journal officiel de l'Empire ; il n'en tire aucun parti ; je vous le répète, c'est un imbécile qui n'a jamais profité d'une bonne occasion ! »

Le pauvre Théophile Gautier ! Sa vie, comme l'écrivait son ami Maxime du Camp, « avait été faite de déceptions et la plus amère fut peut-être de savoir qu'il devait sa célébrité plus à ses feuilletons qu'à ses poésies. » A ses feuilletons qu'il abhorrait plutôt qu'à la poésie qu'il adorait.

Aussi quelle amertume dans cette phrase de Théophile Gautier disant de lui-même : « Ce poète, qui doit à ses travaux de journaliste la petite notoriété de son nom, a naturellement fait des œuvres en vers. »

Théophile Gautier doit être inscrit au martyrologe du journalisme, et à sa suite combien d'autres qu'on ignore ou dont on sait mal l'histoire ; ceux qui n'ont pas le courage, ou peut-être pas la possibilité de se plaindre.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1034. 45139.